MARQUIS DE ROCHEGUDE

*PROMENADES*
*dans TOUTES les*

# Rues de Paris

PAR ARRONDISSEMENTS

*4e ARRONDISSEMENT*

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/promenadesdansto04roch

# Promenades

dans TOUTES les

# Rues de Paris

---

**IV^e Arrondissement**

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

MARQUIS DE ROCHEGUDE

# Promenades
dans TOUTES les
# Rues de Paris
PAR ARRONDISSEMENTS

*ORIGINES DES RUES*
*MAISONS HISTORIQUES OU CURIEUSES*
*ANCIENS ET NOUVEAUX HOTELS*
*ENSEIGNES*

## IVe Arrondissement

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1910
Tous droits réservés.

# PROMENADES

DANS TOUTES

# LES RUES DE PARIS

---

## IVe ARRONDISSEMENT

## HÔTEL DE VILLE

*1er quartier* : St-Merri.
*2e quartier* : St-Gervais.
*3e quartier* : Arsenal.
*4e quartier* : Notre-Dame.

---

**La Cité** fut le berceau de Paris. Les murs de la première enceinte avaient la Seine pour fossé. L'Ile de la Cité s'appela l'Ile du Palais, à cause du Palais des Rois qui y était situé. Elle renferme les monuments les plus remarquables de la métropole. La partie comprise à l'est du boulevard du Palais fait seule partie du IVe arrondissement.

### *Boulevard du Palais* (1858). (Côté est.)

A absorbé la place du Palais, qui fut longtemps le lieu où on exposait les criminels, et où le bourreau les marquait d'un fer rouge sur l'épaule, et la rue de la Baril-

lerie qui était jadis occupée par des tonneliers. Cette rue de la Barillerie avait été formée elle-même par les rues St-Michel et St-Barthélemy : Simone Evrard, maîtresse de Marat, mourut en 1825 au 33 de la rue de la Barillerie, et la sœur de Marat y mourut également en 1841. A l'extrémité sud du boulevard, communiquant avec la rive gauche, se trouve le **pont St-Michel** qui fut construit en 1378, détruit en 1408, 1547, 1616 et reconstruit en dernier lieu par Vaudrey en 1857. Il doit son nom à la chapelle St-Michel, où fut baptisé Philippe Auguste, qui se trouvait à l'entrée du Palais.

N° **9**. Caserne des sapeurs-pompiers (État-major).

N° **7**. Préfecture de Police. Elle était située autrefois rue de Jérusalem, dans l'ancien hôtel des Présidents du Parlement de Paris (1607). Le Préfet de Police habitait l'ancien hôtel de la Cour des Comptes qui était situé dans la cour de la Sainte-Chapelle, hôtel qui datait de Louis XII et qui, après avoir été incendié, fut reconstitué en 1740 par Gabriel. (Voir le 1er arrondissement.) A la Préfecture actuelle, sous la voûte, inscription des noms des victimes du devoir.

En face de la grille actuelle du Palais se trouvait, dans la rue de la Barillerie, la maison des parents de Jean Chatel, qui frappa Henri IV d'un coup de stylet en 1594. La maison, rasée, fut remplacée par une pyramide expiatoire, puis par une fontaine.

N° **1**. Le Tribunal du Commerce (1864) est sur l'emplacement de l'ancienne église St-Barthélemy qui datait de 965. Cette église St-Barthélemy, ancienne paroisse royale, fut remplacée en partie par le passage de Flore (1771) qui disparut en 1858 et qui unissait la rue de Constantine (de Lutèce actuellement) à la rue de la Pelleterie. Cette rue de la Pelleterie (1183), qui disparut

vers 1860, était sur l'emplacement de la partie nord du Tribunal et allait parallèlement au quai, de la rue de la Barillerie (boulevard du Palais) à la rue de la Cité. L'autre partie de l'église royale et paroissiale de St-Barthélemy fut transformée en 1791 en théâtre de la Cité, qui devint théâtre du Palais des Variétés en 1806, puis théâtre Mozart, loge maçonnique, puis en 1810 bal public, dit du Prado, qui fut démoli en 1858.

## *Rue de Lutèce.*

Précédemment rue et avenue de Constantine. Aménagée en 1865. Nom actuel en 1880. Les travaux de 1865 ont fait disparaître, dans le voisinage, la rue de la Vieille-Draperie, où naquit Étienne Marcel, qui se trouvait au nord et parallèle à peu près à la rue de Lutèce, et la rue de la Calandre (1250) qui était un peu au sud. Ces deux rues étaient réunies par deux rues perpendiculaires également disparues, la rue St-Éloi et la rue aux Fèves (1260). Cette rue aux Fèves recélait des bouges décrits par Eugène Suë dans les *Mystères de Paris*. La fameuse taverne de la Pomme de Pin, fréquentée jadis par Molière, Racine, Boileau, La Fontaine, Lully, Mignard, etc., y était située. En 1906 les fouilles du Métropolitain ont fait découvrir, rue de Lutèce, près de la façade septentrionale de la caserne de la Cité, une construction romaine avec hypocaustes. Au 3 sont les bureaux de la *Gazette du Palais*.

N° 2. **Rue Aubé** (1865). Dénommée ainsi en mémoire d'un président du Tribunal de Commerce. Cette rue suit le tracé de l'ancienne rue du Marché-aux-Fleurs qui allait de la rue de la Pelleterie à la rue de Constantine, et qui avait été ouverte sur l'emplacement de l'an-

cienne église St-Pierre-des-Arcis (926). La façade du Conseil des Prud'hommes est sur la rue Aubé. Ce conseil, qui se trouvait autrefois rue de la Douane, a été transféré là dans le nouveau bâtiment du Tribunal de Commerce en 1864.

La statue de Théophraste Renaudot est du sculpteur A. Boucher et a été inaugurée en 1893. Elle s'élève non loin de l'emplacement de la maison dite du Grand Coq, située jadis rue de la Calandre, où Renaudot avait son bureau d'adresses, et où il fonda en 1631 la *Gazette* et les consultations charitables pour les pauvres malades.

## *Quai de la Cité.*

Construit en 1785 sur l'ancien Port aux Œufs. Quai de Breteuil (1788). Quai Desaix (1806). Nom actuel en 1873. Dans les travaux du Métropolitain en 1906 on a découvert les restes du quai précédent. Cet ancien quai était longé jadis par la rue de la Pelleterie dont toutes les maisons avaient leur arrière-façade penchée d'aplomb sur le fleuve. Ces maisons, condamnées sous Louis XVI, ne disparurent que sous le Consulat.

Le marché aux Oiseaux, qui avait été fondé en 1861 dans la cour du Marché-St-Martin, fut transféré quai de la Cité en 1881.

Le marché aux Fleurs est de 1809. Les fouilles occasionnées par les travaux du Métropolitain en 1906, sur l'emplacement du marché aux Fleurs, ont fait reconnaître l'existence de deux grands murs à peu près parallèles à la Seine, et coupés par un troisième. Ces murs n'appartiennent pas au rempart de Lutèce qui passait un peu plus loin vers la Seine. Ils sont de l'arrière basse époque mérovingienne et faisaient sans doute partie

d'un vaste édifice construit postérieurement à l'incendie de 585, probablement sous Dagobert. On a découvert également en cet endroit, en 1906 et 1907, des stèles, des inscriptions, des chapiteaux, des fûts de colonne, des monuments funéraires, etc.

Le **pont Notre-Dame** occupe la place d'un des deux ponts de l'époque romaine. Avant 861 il était construit sur pilotis et on devait faire le transbordement des marchandises. Détruit par les Normands, il fut remplacé, sous Charles le Chauve, par le pont aux Meuniers qui traversait la Seine obliquement et était défendu par le Grand Châtelet. Rétabli sur son ancien emplacement après le départ des Normands il prit le nom de pont Notre-Dame en 1413 après s'être appelé Grand Pont et pont de la Planche-Mibray. Il s'écroula, en 1499, entraînant la maison d'Antoine Vérard, fameux imprimeur. Il fut reconstruit de 1499 à 1507 par Jean Joyeulx, dit Joconde, architecte véronnais. Les Français Jehan de Doyac et Collinot de la Chesnaye y participèrent. Il fut d'ailleurs reconstruit plusieurs fois et en dernier lieu en 1853. Après la reconstruction de 1507, les 68 maisons semblables qui étaient dessus avaient été numérotées en lettres d'or et ce fut là le premier essai de numérotage des maisons. Ce pont, le plus vieux de Paris, servait aux entrées triomphales des souverains. Il reçut une décoration spéciale pour l'entrée d'Éléonore d'Autriche, femme de François Ier (1531), pour celle de Louis XIV et de Marie-Thérèse (1660). Au XVIIIe siècle le pont fut le centre du commerce de luxe. En aval du pont et près de la rive droite se trouvait, dans une tour carrée bâtie sur pilotis, la pompe Notre-Dame (1670 à 1856), qui alimentait les fontaines avoisinantes. Les maisons du pont avaient été démolies en 1786.

## *Rue de la Cité.*

Formée en 1834 par les rues de la Lanterne, de la Juiverie et du Marché-Pallu.

N° 4. La caserne de la Garde Républicaine de la Cité (1860) est sur l'emplacement de l'ancienne rue St-Éloi qui s'appelait rue de la Cavaleria au XIIIe siècle. Cette rue était sur l'emplacement de l'abbaye St-Martial fondée par St Éloi, ministre de Dagobert. La première abbesse en fut Ste Aure. Les religieuses qui l'occupaient furent remplacées au XIIe siècle par les moines de St-Maur-des-Fossés. Ce monastère possédait la culture St-Éloi sur la rive droite, et la grange St-Éloi. La culture St-Éloi fut vendue aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles, à des particuliers, puis au roi pour son hôtel St-Pol. L'abbaye St-Martial fut rebâtie et donnée aux Barnabites. Leur église, supprimée à la Révolution (1790), devint dépôt du mobilier de l'État. — Le passage dit de la Cour des Barnabites a disparu en 1858. La caserne est également sur l'emplacement d'une partie de la rue de la Calandre, de la rue des Cargaissons, de la rue aux Fèves (1260) qui s'appela plus tard rue aux Febvres, de l'ancien Marché-Neuf (emplacement de l'angle sud-est de la caserne) et de l'église St-Germain-le-Vieil.

## *Quai du Marché-Neuf.*

Existait en 1210 sous le nom de rue de l'Orbrerie ou Herberie. On y construisit au XVe siècle un marché pour les marchands d'herbes et de poissons. Ce marché, dit Marché-Neuf, disparut complètement en 1854, époque où on construisit le quai actuel. Sur le quai, non loin du

pont St-Michel, se trouvait de 1804 à 1864 la Morgue qui antérieurement était au Châtelet. Elle fut construite en 1830. Victor Cousin, le grand philosophe, est né en 1792 au Marché-Neuf.

N° **8**. Emplacement de la maison, dite du Grand Coq, qui ouvrait rue de la Calandre et sortait au Marché-Neuf. Le médecin Théophraste Renaudot y fonda la *Gazette*, premier journal imprimé à Paris (1631). (Inscription.)

Nos **6** et **4**. Emplacement de l'église St-Germain-le-Vieil du IXe siècle, agrandie en 1458, vendue et démolie en 1796.

N° **2**. Administration centrale de la Préfecture de Police.

Le quai communique avec la rive gauche par le **Petit Pont**. (Voir le Ve arrondissement.)

## *Place du Parvis-Notre-Dame.*

Le Parvis, où se trouvait jadis l'échelle patibulaire de l'évêque et la statue du Grand Jeûneur, était bien plus étroit qu'aujourd'hui et encombré de boutiques. A l'époque de la Révolution, la place était limitée au nord par les vieilles maisons de la rue St-Christophe, au midi par les bâtiments de l'Hôtel-Dieu qui ont disparu vers 1882, au couchant par l'hospice des Enfants-Trouvés. C'était à peu près le quart de la surface actuelle. Le Parvis actuel est formé de l'ancien Parvis et de la rue Neuve-Notre-Dame construite en 1163 par Maurice de Sully. Cette rue s'appela jadis rue Ste-Geneviève-des-Ardents, à cause de la chapelle qui, placée en face de la cathédrale, devint N.-Dame-la-Petite, ou des Miracles. Cette chapelle fut érigée en paroisse en 1132 et démolie en 1745. Sur son emplacement s'éleva un hôtel qui devint

l'hospice des Enfants-Trouvés. Cet hospice, édifié par Boffrand en 1748, servit aux Enfants-Trouvés jusqu'en 1838, époque où ils furent transférés rue d'Enfer, puis devint le Bureau central des Hôpitaux jusqu'à sa démolition en 1877. La rue Neuve-Notre-Dame, dite de la Raison en 1793, disparut en 1865. Au sud du Parvis se trouve la statue de Charlemagne, œuvre du sculpteur Louis Rochet, qui figura aux expositions de 1867 et de 1878 et ne fut inaugurée officiellement qu'en 1882.

* L'**église Notre-Dame** (dont nous ne pouvons nous occuper que très succinctement dans ce guide) fut construite sur l'emplacement d'un temple voué à Jupiter par les Romains, et sur une ancienne église de Childebert. Le pape guelfe Alexandre III en posa la première pierre en 1163, et elle fut terminée en 1247. L'église St-Jean-le-Rond était adossée à la tour nord de la cathédrale. C'est à la porte de cette église, démolie en 1748, que fut déposé l'enfant qui devint Jean le Rond d'Alembert. L'église St-Denis-du-Pas, qui fut supprimée en 1790, était adossée au chevet.

Rappelons brièvement quelques événements historiques qui eurent lieu à Notre-Dame : En 1239 St Louis y apporta la couronne d'épines. Obsèques de St Louis (1271). Premiers États généraux (1302). Philippe le Bel y pénètre à cheval (1304). Henri VI d'Angleterre y est couronné roi de France (1431). Couronnement de Marie Stuart (1560). Henri IV y entend la messe (1594). Vœu de Louis XIII (1638). Abjuration de Turenne (1668). Le maréchal de Luxembourg la tapisse des étendards pris à l'ennemi. Bossuet y prononce l'oraison funèbre du grand Condé (1687). Culte de la Raison. Sacre de Napoléon (1804). Mariage de l'empereur avec Marie-Louise (1810). Funérailles du duc de Berry (1820). Mariage de

Napoléon III (1852). Funérailles des victimes de la Commune (1871). Funérailles de Carnot (1894), de Félix Faure (1899), du cardinal Richard (1908), etc., etc. Nous ne pouvons pas faire ici la description de la cathédrale, ni de son triple portail surmonté de la galerie des Rois, ni de ses tours, de sa flèche, ni de l'intérieur qui est d'une harmonie parfaite. Rappelons seulement que dans le pourtour du chœur se trouvent les tombeaux de Mgr Affre, tué en juin 1848, de Mgr Sibour, mort assassiné, de Mgr Darboy, fusillé par les Communards, de Henri-Claude d'Harcourt (œuvre de Pigalle), du cardinal de Belloy, de Mgr de Quélen, du cardinal de Noailles, du maréchal de Guébriant, du marquis de Juigné, de Mgr de Beaumont. Le groupe du Vœu de Louis XIII est de Nicolas Coustou. La statue de Louis XIII à droite du maître-autel est de G. Coustou; celle de Louis XIV à gauche est de Coysevox. Le trésor de Notre-Dame (ouvert tous les jours de dix heures et demie à quatre heures) renferme entre autres objets précieux : la Sainte Couronne d'épines, le Saint Clou, la croix d'or de Manuel Comnène (XIIe siècle), des calices du XIIIe, un fragment de la vraie croix, la crosse de l'évêque Eudes de Sully, la discipline de St Louis, des ornements sacerdotaux historiques, etc.

En 1711, dans les fondations d'un caveau destiné à la sépulture des archevêques de Paris, on a découvert neuf pierres sculptées. Une inscription date ces monuments du règne de Tibère, et constate l'existence des nautes parisiens. En 1847, quand on voulut abaiser le sol de la place du Parvis, on trouva immédiatement sous le pavé les substructions d'un vaste édifice romain qui s'étend jusqu'au chevet. L'escalier de 13 marches par lequel on accédait jadis à la cathédrale était situé du

côté de la rivière et non pas sur le parvis. En 1907 lors de la construction d'un égout établi au droit de la façade ouest de la cathédrale, on a découvert quelques vestiges de la basilique mérovingienne de la Cité.

L'ancien archevêché était situé entre la basilique et le petit bras de la Seine. (Quai de l'Archevêché.) Il avait été construit en 1697 par le cardinal de Noailles, archevêque de Paris. C'est dans la grande salle de cet archevêché que l'Assemblée Nationale tint ses séances pendant 19 jours, après le 6 octobre, en attendant que la salle du Manège soit appropriée. A l'archevêché l'Assemblée décréta, sur la proposition d'un évêque (Talleyrand), que les biens du clergé seraient mis à la disposition de la Nation. L'hôpital du tribunal révolutionnaire était situé à l'archevêché. Là fut transférée la princesse de Monaco qui s'était déclarée enceinte, non pour sauver sa tête, mais pour avoir le temps de se couper elle-même les cheveux. (Voir *Paris révolutionnaire* de M. Lenôtre.) L'archevêché fut restauré en 1809 et saccagé en 1831, à la suite de la manifestation légitimiste de St-Germain-l'Auxerrois. Il fut détruit peu après.

L'ancien Hôtel-Dieu, qui datait du XII^e siècle, incendié en 1737 et 1772, démoli en 1878, s'étendait sur la partie sud du Parvis, le long du petit bras de la Seine, et était relié à l'annexe (1629) qui vient de disparaître (1909) par le pont St-Charles, qui lui aussi était affecté à l'hôpital. Ce pont St-Charles (1651) était une galerie vitrée. Il fut remplacé en 1847 par une passerelle démolie elle-même en 1878. Dès 1629 l'Hôtel-Dieu s'était étendu sur la rive gauche. Avant 1505 l'administration de l'Hôtel-Dieu fut laissée aux chanoines de Notre-Dame : à cette époque on y adjoignit 8 bourgeois. L'Hôtel-

Dieu actuel a été construit de 1868 à 1878. Les religieuses Augustines, qui donnaient leurs soins aux malades depuis de longues années, ont dû quitter l'Hôtel-Dieu le 15 janvier 1908! La façade sud longe l'emplacement de l'ancienne rue St-Christophe, ex-rue de la Regratterie au XIIIe siècle. Dans cette rue se trouvait l'église St-Christophe où fut baptisé La Bruyère en 1645. L'angle sud-est de l'Hôtel-Dieu occupe l'emplacement de l'église St-Pierre-aux-Bœufs, dont le portail a été transféré à St-Séverin. Cette église qui existait en 1136 fut démolie en 1837. La crypte subsista et servit de théâtre jusqu'au commencement du second Empire. Un peu au nord de St-Pierre-aux-Bœufs se trouvait l'église Ste-Marine, du XIe siècle, où avaient lieu les mariages des personnes ayant subi une condamnation. Les bâtiments ouest de l'Hôtel-Dieu longent l'emplacement de l'ancienne rue de la Juiverie. Là se trouvait l'église de la Madeleine, établie par Maurice de Sully en 1189 sur l'emplacement de la synagogue que Philippe Auguste avait livrée à l'évêque pour en faire un temple chrétien (1183) après l'expulsion des Juifs. L'église St-Denis de la Châtre où fut enfermé St Denis était sur l'emplacement de l'angle nord-ouest, et St-Landry sur l'emplacement de l'angle nord-est de l'Hôtel-Dieu nouveau, qui se trouve également sur l'emplacement de l'ancienne rue de la Licorne (1269) où habita Jean Pitard, chirurgien de St Louis ; de la rue des Marmousets, jadis rue des Oublieurs, où un pâtissier faisait des pâtés de chair humaine de connivence avec son voisin, un barbier. C'est un chien, en grattant la terre, qui amena la découverte des sinistres débris. La maison du pâtissier, qui se trouvait au coin de la rue des Deux-Hermites (1220), fut rasée, et ce ne fut que sous Fran-

çois Ier qu'on put reconstruire là une maison. L'Hôtel-Dieu a fait disparaître encore la rue de Glatigny qui était un val d'amour, et dans laquelle s'ouvrait la rue St-Denis-de-la-Châtre; la rue des Trois-Canettes, la rue de Perpignan, la rue Cocatrix, la rue St-Landry, la rue du Haut-Moulin (1204), et un tronçon de la rue de Constantine (prolongement de la rue de Lutèce).

## *Quai de l'Archevêché.*

Le quai s'appelait quai Catinat en 1803. L'évêché de Paris se trouvait jadis au chevet de Notre-Dame. Nous avons parlé plus haut de l'archevêché, construit en 1697 par le cardinal de Noailles. C'est cet archevêché, alors occupé par Mgr de Quélen, qui fut pillé en 1831 et démoli. Il s'étendait au sud de la cathédrale. La sacristie a été construite par Lassus et Viollet-le-Duc. A côté se trouve le presbytère. Le quai communique avec la rive gauche par le **pont au Double** (voir le Ve arrondissement) et le **pont de l'Archevêché** qui date de 1827.

Le **square de l'Archevêché** a été formé en 1837. C'était au Moyen âge un terrain vague appelé « Motte aux Papelards » ou simplement le « Terrein », où s'esbaudissait tout le personnel de l'église. Plus tard Boileau habita et mourut dans une maison qui se trouvait rue de l'Abreuvoir (rue supprimée en 1809) à la place à peu près de la fontaine de la Vierge du square. Cette fontaine est de Vigoureux (1845). En 1870 le square devint parc d'artillerie. En 1906 on a érigé dans le square le buste de Goldoni, donné à la Ville par le duc Melzi d'Eril au nom de la Société Dantesque.

La Morgue est installée sur le quai de l'Archevêché depuis 1864. Elle avait quitté le Grand Châtelet en 1804

pour le Marché-Neuf où elle resta jusqu'en 1864. Il est question de la transporter à la place Mazas, et il faut espérer que ce projet sera bientôt réalisé. Les Parisiens pourront alors, de la pointe de l'île, jouir d'une vue magnifique. Sur cet emplacement de la Morgue fonctionnaient les Eaux clarifiées avant d'aller à l'hôtel de la Vieuville.

## *Rue du Cloître-Notre-Dame.*

Le cloître Notre-Dame formait jadis une véritable cité avec quatre portes. Les chanoines, qui touchaient un méreau ou jeton de présence pour assister aux offices, y possédaient 51 maisons qu'ils se transmettaient; presque toutes sont détruites aujourd'hui. Philibert Delorme, qui était chanoine, mourut au cloître Notre-Dame. Fulbert, l'oncle d'Héloïse, était également chanoine. La rue du Cloître-Notre-Dame était située dans l'ancien cloître ainsi que les églises St-Jean-le-Rond et St-Denis-du-Pas. Pierre Lescot, l'architecte, qui avait été pourvu d'un canonicat dans l'Église de Paris en 1554, habitait une maison du cloître Notre-Dame au moment de sa mort en 1578.

N° **18**. Au fond de la cour, maison de chanoine, puis bureau des Aides.

N° **16**. Le chanoine Feydeau, puis Jean de Hillerin.

N° **14**. Picot, chancelier de l'Église, confesseur de la Brinvilliers.

## *Rue Chanoinesse.*

Doit son nom aux chanoines qui l'habitaient jadis. Elle est très ancienne et curieuse, et encore habitée

aujourd'hui par des chanoines. Elle était comprise dans le cloître Notre-Dame.

N° **10**. Emplacement de la maison de Fulbert, oncle terriblement vindicatif d'Héloïse!

N° **12**. Hôtel du XVII^e siècle. (Porte). Ici s'ouvre la curieuse **rue des Chantres** (1540) ainsi nommée parce que les chantres de Notre-Dame y avaient des écoles.

N° **5**. **Rue Massillon**. Faisait partie du cloître Notre-Dame. Nom en 1801 en l'honneur du prédicateur (1663-1742). Au 1, où se trouve actuellement un garage, se trouvait le logis de Fréron, médecin de Charles VI. Au 8 se trouve un intéressant hôtel du XVII^e siècle. Cet hôtel appartient au département de la Seine et est loué au curé de Notre-Dame qui doit y maintenir le siège de la maîtrise de la cathédrale. Dans la cour, intéressante statue de St Marcel. Au 6, escalier en chêne sculpté contemporain de Henri IV. Au 4, nous voyons une porte curieuse, une cour, et un escalier en bois. Au 2, porte et cour curieuses. La Harpe habita la rue (à l'ancien 14).

N° **14**. Maison de Bichat. Inscription posée en 1902 par les soins de la Société de l'Histoire de la Médecine. D'après cette inscription Bichat serait mort dans cette maison en 1802.

N° **16**. D'après une tradition Racine aurait habité cet emplacement.

N° **18**. Emplacement de la Tour, dite de Dagobert, du XV^e siècle, démolie en 1908. Le pivot de l'escalier en colimaçon, qui était formé d'un seul morceau d'un arbre de chêne, a été transporté au Musée de Cluny. De la Tour on avait une vue intéressante sur la cathédrale.

N° **20**. Curieuse cour. On a retrouvé, en mars 1908, au fond du 18 et du 20, un fragment de l'enceinte de Lutèce.

N° **17**. Porte intéressante. Le cardinal de Retz, dit-on, y habita. Lacordaire y logea. — Le 19 est curieux (ancienne maison de chanoine).

N° **20**. Maison ancienne et curieuse ainsi que le 22 (maison de chanoine).

N° **24**. Ancienne maison de chanoine. Grille ancienne de marchand de vin.

Restes de la chapelle St-Aignan (1120) une des vingt et une églises de la Cité. Après la suppression du chapitre de Notre-Dame en 1790, la chapelle St-Aignan, réunie au domaine national, fut vendue en 1791. L'abside de la chapelle a été transformée et coupée en deux par un plancher. (Voir 19, rue des Ursins.)

N° **26**. Date de la fin du XVIIIe siècle. Dans le passage qui faisait communiquer cette maison avec le 19 de la rue des Ursins se trouvent des colonnes qui proviennent, dit-on, du couvent des Jacobins de la rue St-Jacques. Dans le dallage ont été employés des débris de pierres tombales dont on ignore l'origine. Ce terrain a dû primitivement servir de cimetière.

N° **26**. **Rue de la Colombe**. Existait en 1228. Au 4, curieuse maison du moyen âge qui était jadis à l'enseigne de St-Nicolas. Nous y voyons un médaillon au-dessus de la porte. Au 6 inscription : « Le tracé figuré sur le sol de la rue devant cette maison désigne l'emplacement des vestiges de l'enceinte gallo-romaine de la Cité découverts en 1898 ». Les 7, 5, 3, sont des vieilles maisons. Les Raguenet père et fils tenaient, rue de la Colombe, une véritable fabrique de vues de Paris (1750 à 1775). (Voir la série des Raguenet au musée Carnavalet. Ces vues décoraient jadis les couloirs de la Samaritaine).

En face de la rue Chanoinesse se trouvait la porte des

Marmousets, par laquelle on allait du cloître Notre-Dame à la rue des Marmousets (emplacement de l'Hôtel Dieu).

## *Rue d'Arcole.*

Formée de la rue du Chevet-St-Landry, du VIII^e siècle, et de la rue St-Pierre-aux-Bœufs de 1206. Doit son nom au voisinage du pont d'Arcole.

Le **pont d'Arcole** en 1828, au moment de sa construction, s'appelait pont de la Grève. Il était en bois et on l'appelait communément pont de la Balance. Le 28 juillet 1830, un jeune homme nommé Durocher, à la tête d'une colonne d'insurgés, s'élança sur le pont, un drapeau tricolore à la main, en criant : « Mes amis, si je meurs, souvenez-vous que je me nomme Arcole! » Il tomba frappé, et depuis le pont a pris sa dénomination actuelle qui rappelle surtout la victoire de Bonaparte (1795). Le pont a été reconstruit en 1854 par l'ingénieur Oudry.

## *Quai aux Fleurs.*

Date du premier Empire et s'appela quai Napoléon. A l'angle de la rue de la Cité se trouvait l'église St-Denis-de-la-Châtre, et à l'angle de la rue d'Arcole se trouvait l'église St-Landry. Les travaux de 1865 ont fait disparaître l'ancienne rue du Port-Notre-Dame, jadis rue de l'Image-Ste-Catherine, qui allait de la rivière à la rue des Marmousets. La rue de Glatigny a également disparu à cette époque.

N° **11. Rue des Ursins.** S'appela rue du Port-St-Landry en 1321, puis rue d'Enfer, et rue Basse-des-Ursins. Nom actuel en 1831. L'hôtel des Ursins, habité par Juvénal des Ursins, prévôt des marchands et chan-

celier au XIVe siècle, s'étendait de l'ancienne rue des Ursins disparue, où il s'ouvrait, jusqu'à la Seine qui baignait les deux grosses tours de l'hôtel démoli en 1563. (Emplacement de la façade septentrionale de l'Hôtel-Dieu.) Les 1, 3, 5 sont des maisons curieuses. Le 9 est un ancien logis de chanoine. Le 7 serait sur l'emplacement de la maison de Racine, qui ouvrait également 16, rue Chanoinesse. Au 15 se trouve une école des Sœurs de St-Vincent de Paul construite en 1899. Au 19 sont les restes de la chapelle de St-Aignan fondée au XIIe siècle par l'archidiacre Étienne de Garlande. St Bernard y prêcha, et pendant la Révolution on y disait secrètement la messe. Les prêtres y venaient, dit-on, déguisés en maçons ou en porteurs d'eau. Plusieurs pierres ont été transportées au musée Carnavalet. La partie subsistante de la chapelle a été transformée en écurie. (Chapiteaux intéressants.) La rue des Ursins possède encore d'autres vieilles maisons comme les 11, 12, 10, 8, etc. En 1908 on a mis à jour dans la rue un fragment d'un mur gallo-romain.

N° 9. Maison construite en 1849 sur l'emplacement de celle d'Héloïse et d'Abailard (1118). (Inscription.)

N° 7 et 5. Emplacement d'un ancien rempart du Ve siècle. (Fouilles de 1897.)

## *Le pont St-Louis.*

Jadis pont Rouge. Fut construit en 1614 par Marie, en bois peint en rouge : Incendié en 1656. Reconstruit, il fut détruit par les glaces pendant la Révolution. Reconstruit de nouveau, il fut remplacé par une passerelle en fils de fer en 1842. Refait complètement sous Napoléon III (1862). Ce pont nous mène à l'île St-Louis

**L'île St-Louis**, formée par l'île Notre-Dame et l'île aux Vaches, était inhabitée avant 1614. Suivant une tradition, l'île aurait servi de lice pour les duels judiciaires appelés jugements de Dieu. L'île Notre-Dame appartenait jadis à l'évêque. En 1614, Marie, entrepreneur général des Ponts et Chaussées de France, obtint la concession des deux îlots à condition de combler le canal qui les séparait et de relier l'île au quai des Ormes par un pont qui a gardé son nom. En 1623, Louis XIII céda la propriété de l'île Notre-Dame à Jean de Lagrange. En 1627, ce dernier subroge dans ses droits les sieurs Le Poulletier, commissaire des guerres, Marie, entrepreneur général des Ponts et Chaussées de France, et Le Regrattier, trésorier aux Cent-Suisses, qui se partagent l'île en 1630 et l'approprient aux constructions. Le chapitre de Notre-Dame qui avait des droits sur l'île depuis, dit-on, Charles le Chauve, consentit à la condition expresse qu'on ne comblerait jamais le bras de Seine qui existe entre la Cité et l'île St-Louis. En 1664 toute l'île St-Louis était bâtie.

## *Rue St-Louis-en-l'Ile* (1614 à 1643).

S'appela rue de la Fraternité pendant la Révolution et rue Blanche-de-Castille de 1806 à 1814.

N° **75. Rue Boutarel** (1846). Jadis passage Boutarel. Doit son nom au propriétaire des terrains, qui était capitaine d'une compagnie de la garde nationale du quartier.

N° **80**. Porte. Au 72 et au 70, ferrures de fenêtres.

N° **61**. Enseigne du Petit Bacchus sur la grille.

N° **57**. Porte curieuse, ainsi qu'aux 55 et 66.

* N° **51**. Hôtel Chenizot (1730). — N. d'Avoust, lieutenant général civil, y tint ses audiences de 1750 à 1776.

Archevêché (1831). On y rapporta le corps sanglant de Mgr Affre (1848). Caserne de gendarmerie. Balcon soutenu par des chimères. Très belle porte. Cour intéressante avec bel escalier au fond à droite.

N° **58**. Le général Charton en 1795.

N° **45. Rue Budé** (1630). S'appela rue Guillaume avant 1867. Nom en mémoire du savant philologue (1467-1540) qui détermina François Ier à créer le Collège de France. Maisons anciennes : 18, 8, 4, 13, 15. Le 1 est la maison natale d'Arvers. (Voir 12, quai d'Orléans.)

N° **54**. Là se trouve un ancien jeu de paume, dont le toit est recouvert en tuiles.

N° **52**. Hôtel de Valois de Lamare (1750), antiquaire et académicien.

N° **35**. Bureau de la Confrérie des Parcheminiers au commencement du XVIIIe siècle. Cette maison possède deux étages de caves.

N° **50**. Grille. Les 44, 29, 25, 23, 24 (Porte) sont assez intéressants et méritent un coup d'œil.

N° **27**. Chez M. Savare, fabricant de chaussures, jolis dessus de portes. Escalier en fer forgé.

*N° **21**. Église St-Louis. Fut à l'origine une modeste chapelle construite à ses frais par le maître couvreur Nicolas le jeune. En 1633, J.-F. de Gondi avait érigé le sanctuaire en église curiale. L'église actuelle fut commencée en 1664 par Le Vau et achevée en 1726 par Jacques Donat. Elle fut inaugurée en 1726 par Mgr Caulet évêque de Grenoble. Vendue comme bien national en l'an VI, et rachetée par la Ville en 1817. Le poète Quinault y est inhumé, ainsi que Falconet. Pie VII y célébra la messe le 10 mars 1805. (Sépultures de la famille de Bailleul, du chevalier d'Hérouval (1689), etc. Émaux anciens; fondation Czartoryski, tableau original

de Fra Angelico représentant l'Annonciation ; tableau de N. Hallé représentant St François de Sales et Mme de Chantal.) Le clocher à jour avec cadran a été ajouté en 1741. Portes avec frontons, etc.

N° **19**. Restes de l'hôtel du président d'Aigremulle.

N° **15**. Porte assez intéressante ainsi qu'au 13.

N° **13**. Le marquis de Fontenay, premier mari de Théréza Cabarrus.

N° **16**. Ancien jardin de l'hôtel de Meilland qui s'ouvre au 19, quai d'Anjou.

N° **14**. Emplacement de l'ancien hôtel de Galard au XVII^e siècle.

N° **11**. Porte. Marcel Schwob y mourut en 1905.

N° **10**. Porte. Mascarons. Poutrelles peintes sous la voûte d'entrée. Cour. École St-Louis. Cette maison, comme bien d'autres dans Paris, est connue dans le quartier sous la dénomination, banale à force d'être fréquente, de maison de la reine Blanche.

N° **7**. Arcade de l'hôtel de Le Ragois de Bretonvilliers, président de la Chambre des Comptes. Cet hôtel, construit en 1640 par Jean I^er Du Cerceau, s'étendait jusqu'à la pointe orientale de l'île. Il était décoré par Poussin, Mignard et Vouet. Il fut occupé par le maréchal de Tallard. En 1719 il abritait le Bureau général des Aides. En 1782 il était habité par Bernard Delaitre, directeur général des Droits d'entrée de Paris et dernier seigneur de Charonne (1782). M. de Montmirail en était propriétaire en 1790. Séquestré à la Révolution. Par décret du 12 juillet 1793, l'hôtel Bretonvilliers fut mis à la disposition du ministre de la Guerre pour y établir une manufacture d'armes à feu. L'hôtel fut morcelé, détruit par les ponts Sully et disparut en 1840. La **rue de Bretonvilliers** (1614 à 1648) longeait tout

un côté de l'hôtel qui s'y ouvrait au 4. Le 3 de la rue de Bretonvilliers appartenait isolément à Françoise Le Ragois de Bretonvilliers, épouse d'Anne d'Héruard, maître des requêtes, tandis que son frère J.-B. Le Ragois de Bretonvilliers habitait en face le grand hôtel. Le 1 dépend de l'hôtel d'Astry (16, quai de Béthune). Au 6, cour assez intéressante.

Nos **5** et **3**. Restes de l'hôtel Le Ragois de Bretonvilliers (1640). Au 3, intéressante porte de l'hôtel de Fénelon (1760) qui se greffait comme une dépendance sur l'hôtel Bretonvilliers. Habité par M. Henri Bauër, homme de lettres et critique dramatique.

*No **2**. Magnifique hôtel du président Nicolas Lambert de Thorigny, construit par Le Vau (1680) et décoré par Lesueur, Lebrun, Patel, Romanelli, Herman van Swanevelt. (Bas-relief de Lepautre et van Obstal.) A Nicolas Lambert de Thorigny, président à la Cour des Comptes et fondateur de l'hôtel, succéda son fils Jean-Baptiste (1692). Son frère Nicolas, président à la Chambre des Requêtes (1703) qui mourut sans enfants en 1729. Le fermier général Dupin qui fut l'aïeul de George Sand. Le marquis du Châtelet-Laumont (1739), lieutenant général des armées du Roi. Voltaire y fut l'hôte de la marquise. On y joua la comédie. Le fermier général Marin de La Haye (1768). Rousseau y séjourna. M. de Montalivet (1809) qui vendit son hôtel à une entreprise de lits militaires. La famille Czartoryski acheta l'hôtel 160 000 francs en 1843 et le possède encore. La princesse Anna Czartoryska y fonda en 1845 une école pour les filles d'émigrés polonais qui n'a été fermée qu'à la mort de sa fille la princesse Dzialynska en 1899. Cet orphelinat fut d'abord installé au deuxième étage, puis au petit hôtel Lambert. On y donna des

bals par souscription où le Tout Paris se rendait par charité. A l'intérieur les camaïeux de Lesueur ont été restaurés par Delacroix. On y voit encore le cabinet de l'Amour décoré par van Swanewelt, Patel et Romanelli, la galerie d'Hercule peinte par Lebrun, le cabinet des Muses, d'où les panneaux de Lesueur émigrèrent pour le Louvre. (Belles portes. Montoirs. Cour intérieure. Escalier, etc., etc.)

N° **1**. Vieux et charmant pavillon situé à l'angle de l'ancien préau de St-Leu, et faisant partie de l'ancien hôtel de Bretonvilliers. Là se tinrent les réunions des Arbalétriers avant la Révolution. De 1794 à 1799 la maison devint la demeure de Claude de Beauharnais, cousin de l'impératrice.

## *Quai d'Anjou.*

Commencé en 1614 par Marie. Aligné en 1640. Achevé en 1647. Nom en mémoire du frère de Louis XIII, Gaston d'Orléans (1608-1660), qui porta d'abord le titre de duc d'Anjou. Sa quatrième fille s'appela Mlle d'Alençon. Le quai s'appela dans sa partie occidentale quai d'Alençon, le nom d'Anjou prévalut en 1780. Quai de l'Union pendant la Révolution.

N° **1**. Hôtel Lambert de Thorigny (Voir 2, rue Saint-Louis-en-l'Ile).

N° **5**. Petit hôtel de Poisson de Marigny, frère de Mme de Pompadour (1750). Le comte de Chemillé (1778). La famille Pinctot de 1779 à 1843.

N° **7**. Faisait partie de l'hôtel Lambert, puis boulangerie de la Ville. (Ferrures de fenêtres.) Syndicat de la Boulangerie.

N° **9**. Fut habité par le peintre Daubigny.

Nos **11** et **13**. Hôtel de Louis Lambert de Thorigny (1720), fils du président. Fougeroux, conseiller secrétaire du Roi. Famille de Borneville depuis 1825. Au 11, ferrures de fenêtres. Au 13, très bel escalier en bois. Le 13 fut habité par des artistes : le statuaire de Chaume, les peintres Daubigny et Alfred Gérente, le graveur Prévost, etc.

* No **17**. Hôtel dit de Lauzun. L'entrepreneur Le Poulletier était possesseur du terrain en 1630. Il le vendit en 1638 à Claude Ribodon, conseiller du Roi, qui revendit en 1641 à Charles Grüyn des Bordes, commissaire général de la cavalerie légère, lequel fit construire la maison de 1650 à 1658. Le sieur des Bordes étant décédé en 1682, le curateur Nicolas Ferret vendit la maison à Lauzun qui ne la garda pas longlemps. Il y épousa, dit-on, sa seconde femme Mlle de Durfort. Dès 1685 Lauzun vendit l'hôtel à Louis-Armand Duplessis de Wignerod, marquis de Richelieu. La marquise de Richelieu, devenue veuve, cède l'hôtel en 1709 à François Ogier, receveur général des finances à Montauban. En 1738, Jean-François Ogier, fils du précédent, reste seul propriétaire et vend l'hôtel en 1764 au marquis de Tessé. A la mort du marquis de Tessé, en 1769, la propriété échoit à ses petits-enfants : la comtesse de Rieux en a un tiers, le comte et le vicomte de Saulx de Tavannes en ont les deux autres tiers. Le marquis de Pimodan achète ces deux tiers en 1779 et le troisième tiers un an après. Le marquis de Pimodan, retiré dans ses terres de Champagne, loua une partie de l'hôtel en 1788. A sa mort, en 1801, l'hôtel passa à sa fille Charlotte de La Violaye qui le vendit en 1802 pour 40 000 francs à un sieur Hubert. De 1802 à 1842 les propriétaires furent MM. Perier, Capon, puis

Mme Debruge qui vendit l'hôtel en 1842 au baron Pichon, bibliophile et collectionneur, pour 110 000 francs. C'est le baron Pichon qui remplaça la plaque portant le nom d'hôtel Pimodan par celle portant le nom de l'époux de la Grande Mademoiselle, Lauzun, qui n'habita l'hôtel que de 1682 à 1685. Le baron Pichon loua une partie de l'hôtel à une pléiade de littérateurs. Baudelaire y habita. Roger de Beauvoir y écrivit ses *Soirées de l'hôtel Pimodan.* Théophile Gautier y habita également et y fonda le Club des Haschisseurs. Michel Pascal, statuaire et collectionneur, y habita de 1840 à 1860. Le peintre Auguste Boulard y fut aussi locataire. La Ville acheta cet hôtel en 1900 pour en faire un musée qui consista en un seul tableau pendu dans l'escalier! En 1904 les Parisiens de Paris y louèrent un local. En 1906 la Ville rétrocéda l'hôtel au baron Pichon, petit-fils du collectionneur, pour la somme qu'elle l'avait payé en 1900 (300 000 francs). L'hôtel a été classé comme monument historique le 12 février 1906. Il a été restauré en 1907 intérieurement par l'architecte Juste Lisch. (Dans la cour loggia en encorbellement portée par deux lions. Bornes. Escalier. Salons magnifiquement décorés, dont nous ne pouvons faire ici la description.)

N° **19**. Hôtel bâti au milieu du XVII^e siècle par Blanc Méliand, procureur général du Parlement. Hôtel de Tessé (1728). Bureau des saisies et recettes. Charles de Corbie (1783). (Voir 20, rue Poulletier.)

N° **19**. Rue Poulletier. (Voir la note à la suite du quai.)

N° **21**. Hôtel du XVII^e siècle.

N^os **23** et **25**. Bâtis sur pilotis et quatre puits. Au 23, balcon.

N° **27**. Gaillardon, intendant de la Franche-Comté

au XVIIIe siècle. Séquestré à la Révolution. (Balcon. Mansardes. Bornes. Vieux puits bouché.)

N° **33**. Façade intéressante.

N° **35**. Edifié pour le carrossier de Louis XIV.

N° **39**. Curieuse voûte d'entrée.

## *Rue Poulletier.*

Son nom devrait être rue Le Poulletier. La rue se trouve sur l'emplacement du canal qui séparait jadis l'île Notre-Dame de l'île aux Vaches. Elle doit son nom à Le Poulletier, commissaire des guerres, un des entrepreneurs des travaux de l'île.

N° **9**. Escalier. Inscription : rue Poulletier. Nous revoyons une inscription analogue sur l'église St-Louis.

N° **20**. Portail monumental de l'hôtel de Méliand, (Voir 19, quai d'Anjou.) Écusson perlé de forme ovale, flanqué de palmes. Cet hôtel de Méliand, puis de Tessé, a été acquis par la Ville en 1894. École communale. (Escalier.) Les jardins s'étendaient jusqu'à la rue St-Louis.

N° **7**. Porte avec statuette de la Vierge. Les sœurs de St-Vincent de Paul.

N° **5** *bis*. Plaque indiquant l'école des Filles de la Charité de la paroisse St-Louis. Aujourd'hui fourneau économique.

N° **12**. Mascarons. Portes assez curieuses au 8 et au 4.

N° **3**. Vieil hôtel du XVIIe siècle, qui fut sans doute une dépendance de l'hôtel Hesselin (24, quai de Béthune). C'était encore, en 1907, le presbytère de St-Louis.

## *Rue des Deux-Ponts* (1614).

Doit son nom à sa situation entre le pont de la Tournelle et le pont Marie. (Pour le pont de la Tournelle, voir le Ve arrondissement.) **Le pont Marie** (1618-1635) doit son nom à son constructeur Marie, entrepreneur général des Ponts de France, et l'un des concessionnaires des travaux de l'île. Marie de Médicis en posa le première pierre, en présence de Miron, le prévôt des marchands, et d'une foule considérable. Le pont fut achevé en 1635 par Jean de La Grange. Il était jadis couvert par cinquante maisons : une inondation en emporta une vingtaine en 1658 et le reste des maisons fut démoli en 1788.

N° **38**. Fut habité par le poète Lagrange-Chancel, auteur des *Philippiques* contre le Régent.

N° **36**. Vieille maison. Au 28, mansardes.

N° **14**. Voûte d'entrée. Sans en avoir l'air, fut un hôtel de Clermont-Tonnerre.

Nos **4** et **2**. Appartenaient au fils du président Lambert de Thorigny.

Les 23, 25, 27, 29, etc., sont anciens et méritent un coup d'œil.

## *Quai de Bourbon* (1614 à 1646).

De 1792 à 1806 on l'appela quai de la République, de 1806 à 1845 quai d'Alençon, puis il reprit son nom primitif.

N° **1**. Ancien bureau de placement. Grille. Enseigne : Au Franc Pinot.

N° **3**. Très jolie boutique Louis XV (unique à Paris).

N° **11**. Fut habité par le peintre Joseph Bail (1901). Dans le bâtiment du fond, belle rampe en bois sculpté du commencement du XVIIe siècle.

* Nos **13** et **15**. Hôtel de Le Charron, intendant des finances (1630); de Vitry, au commencement du XVIIIe siècle. La porte du 15 est curieuse. Cour très intéressante. Meissonier y eut son atelier et c'est lui qui fit construire l'échauguette dans la cour. Escaliers.

N° **17**. Faisait partie de l'hôtel de Jassaud.

N° **19**. Hôtel de Jassaud, famille de robe (1640); de Maupas, conseiller au Parlement de Rouen. Façade à trois frontons. Habité par M. Maurice Maindron, homme de lettres.

N° **19** *bis*. Statue de la Femme sans tête et rue Le Regrattier. (Pour la rue, voir la note à la suite du quai.)

N° **21**. Hôtel de Jassaud d'Arquinvilliers (1692). Nicolas Poulet, secrétaire du Roi, le vendit en 1700 à Le Boulanger, maître des comptes. (Restauré.)

N° **25**. Fut, dit-on, un des hôtels du duc de Nevers.

N° **29**. Très belle porte et escalier en fer forgé. Hôtel Roualle de Boisgelon (1750).

N° **33**. **Rue Jean-du-Bellay**. S'appela rue du Bellay en 1867, en mémoire de Jean du Bellay (1492-1560), évêque de Paris et écrivain. Le prénom a été ajouté en 1906.

N° **43**. Hôtel du XVIIIe siècle.

N° **45**. Hôtel construit en 1659 par François Le Vau, frère de l'architecte de l'hôtel Lambert. Les Le Boulanger le possédèrent. (Médaillon représentant un Centaure.)

Philippe de Champaigne habita à côté quelque temps.

N° **49**. Appartenait à Jean Rillard de Fontenay, gendre de Le Vau. Les 51 et 53 sont également anciens.

## *Rue Le Regrattier* (1614).

Doit son nom à Le Regrattier, trésorier aux Cent-Suisses, l'un des concessionnaires des travaux de l'île. La partie nord de la rue s'est appelée longtemps rue de la Femme-sans-tête à cause de la statue mutilée qu'on voit encore au coin du quai de Bourbon. On disait jadis : Rue Regratière.

N° **28**. Inscription : Rue de la Femme-sans-Teste. Ancien hôtel ainsi qu'au 26 et au 24.

N° **10**. Porte assez intéressante ainsi qu'aux 4, 2, 5,

N° **9**. Ancienne maison ainsi qu'aux 11, 15, 21, etc., etc.

Coffinhal, au commencement de la Révolution jusqu'à Thermidor an II, habita le 5 (ancien) et on raconte que c'est lui qui a mutilé la statue. Falconet est mort dans la rue Le Regrattier en 1791, ainsi que l'évêque Gobel qui, le premier, se déprêtrisa devant la Convention.

## *Quai d'Orléans* (1613 à 1646).

Doit son nom à Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. Quai de l'Égalité de 1796 à 1806. Daubenton y logeait en 1811.

N° **28**. Joli balcon, ainsi qu'au 20.

N° **18**. Hôtel Rolland du XVIIIe siècle. Porte et heurtoir.

N° **12**. Balcon. Maison natale du poète Arvers, l'auteur du fameux sonnet, qui naquit là en 1806. (Médaillon du poète posé en 1906.) La dame du fameux sonnet était la fille de Charles Nodier, Mme Marie-Antoinette Menessier, qui fut belle et sage.

N° **6**. Musée Adam Mickiewicz et Bibliothèque Polo-

naise depuis 1838, fondée par la Société historique polonaise et cédée en 1893 à l'Académie des sciences de Cracovie. Servait de pied à terre à Mgr Perraud, cardinal et académicien, mort en 1906 à Autun. Belle porte sculptée.

## *Quai de Béthune* (1614 à 1646).

Jadis quai du Dauphin, puis des Balcons. Quai de Béthune en souvenir de la prise de cette ville, ou à cause de Maximilien de Béthune, duc de Sully (1560-1641). De 1792 à 1806, ce fut le quai de la Liberté, puis il reprit son nom de Béthune. Il communique avec la rive gauche par le **pont de la Tournelle** (1656). (Voir le Ve arrondissement.)

N° **38**. Enseigne de l'Ancre.

N° **36**. Hôtel du président Perrault. Au temps de la Fronde, les caves servaient d'entrepôt d'armes qu'on faisait sortir la nuit par une gargouille donnant sur la Seine.

N° **34**. Habité par M. Maurice Tourneux, homme de lettres.

N° **32**. Balcon. Date de Louis XIV. Le chevalier Turgot, père du ministre.

N° **30**. Construit en 1672. Faisant corps avec le 32. On a bouché en 1899 un souterrain qui, des caves, menait à la Seine. Ces souterrains s'appelaient jadis des portes d'eau. Après un procès on a rétabli en 1902 cette porte d'eau, et elle a été de nouveau bouchée. M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, y habitait (Balcon. Mascaron au-dessus de la porte.)

N° **26**. Hôtel de Binanville au XVIIIe siècle. De Sainctot au XVIIe siècle.

* N° **24**. Construit en 1650 par Le Vau pour Denis Hesselin, panetier du Roi et prévôt des marchands. Hôtel Mollé (1669). Un nonce y habita et y eut une chapelle (1713). Le sieur Monerat. Hôtel d'Ambrun (1737). Le lieutenant criminel Vegre. Le sieur Brochant dont la veuve eut pour héritier M. Lechanteur dont la fille épousa M. Parent-Duchâtelet. Famille Parent-Duchâtelet, (Balcon. Portail scupté avec têtes de bélier par Le Hongre, très jolie cour en demi-lune d'ou l'on a une vue sur l'église St-Louis ; fontaine dans la cour, etc.)

N° **22**. Construit par Le Vau. — Lefeuve de La Malmaison, conseiller aux Aides sous Louis XIV. (Balcon. Porte.)

N° **20**. Balcon. Porte. Bel escalier en fer forgé. Cette maison possède un plafond peint par Mignard et une décoration inédite de Bérain.

N^os^ **18** et **16**. Le 18 fut bâti par les parents de Marie de Coomans, sur une place qui avait été acquise en 1643 du sieur Philippe de Colange. Marie de Coomans d'Astry, épouse de Jean Rouillé, comte de Meslay, déjà propriétaire du 18 (hôtel dit d'Astry) acheta en 1706 l'hôtel voisin, le 16, qui avait été bâti en 1661 par un financier. Elle réunit les deux immeubles et les légua à son petit-fils Rouillé, comte de Meslay. En 1727, les deux maisons réunies reviennent à Marguerite-Thérèse Rouillé, veuve d'Armand Duplessis, duc de Richelieu, père du maréchal. Cette dame Rouillé, belle-mère du maréchal, lui laissa son hôtel, et dès lors l'hôtel est dit Hôtel de Richelieu. Sans doute le maréchal n'y habita pas. A sa mort, en 1788, l'hôtel revint à son fils unique Louis-Antoine Duplessis de Richelieu. La veuve de ce dernier, Marie-Antoinette de Galliffet, vendit en 1791 à M. Delorme, négociant, et il y eut de nouveau disjonction

entre les deux hôtels. Le 16, reconstruit sous le Directoire sur l'avant-corps de l'hôtel Richelieu, appartenait au commencement du XIXe siècle à Mme Favel, née Roger, et resta dans cette famille jusqu'en 1886, époque où il fut acheté par Mme Lelong, célèbre collectionneuse qui, à sa mort, légua sa fortune aux artistes musiciens. On se souvient de la vente sensationnelle de la belle collection de Mme veuve Lelong (1906). Au 18 se trouve une très belle cour. L'entrée de l'hôtel était jadis rue St-Louis.

N° **14**. Sur l'emplacement d'une partie de l'hôtel de Bretonvilliers. Cette maison qui a été exhaussée était vers 1835 le siège de l'administration des Hydrothermes.

L'hôtel de Bretonvilliers occupait la partie orientale de l'île depuis la rue de Bretonvilliers. Il s'étendait au nord jusqu'à la rue St-Louis.

Les **ponts de Sully** ont été construits de 1874 à 1876. Celui du sud remplace le pont de Constantine, et celui du nord celui dit de Damiette. Le terre-plein qui sépare ces deux ponts et qui forme aujourd'hui l'amorce du boulevard Henri-IV est sur l'emplacement des jardins de l'hôtel de Bretonvilliers.

A l'extrémité de l'Ile, dans le petit square, les admirateurs français et américains du grand statuaire animalier Barye lui ont élevé un monument en 1894. (Au sommet le Centaure.) Le groupe du lion et du serpent a été fondu par Barbedienne. Derrière la statue, se trouve la passerelle de l'Estacade, par laquelle nous sortirons de l'île Saint-Louis.

## *Quai Henri-IV.*

Le quai Henri-IV occupe l'emplacement des anciennes berges méridionales de l'île Louviers qui a été réunie en 1843 à la rive droite. L'île Louviers fut achetée au début du xv^e siècle par le sire de Louviers, seigneur du Châtelet. Elle s'appelait jadis : île aux Javeaux (1370) et île d'Entragues. Plusieurs historiens disent qu'elle s'appela : Bouteclou, puis île des Ormetiaux. Quoi qu'il en soit, après avoir appartenu à Mme Pernelle de Villiers en 1383, elle prit le nom de son nouveau propriétaire Louviers au xv^e siècle. En 1697 elle appartenait à M. de Gesvres qui l'avait acquise de M. Talon et de la comtesse de Grammont et en 1790 elle devint la propriété de la Ville. Les arbalétriers s'y exerçaient au tir. En 1806 c'était un marché de bois à brûler. En 1848 on y établit des baraquements d'artillerie. Depuis le xviii^e siècle l'île Louviers communiquait avec la rive droite par le pont dit de Grammont qui débouchait sur le quai des Célestins, dans l'axe de la rue du Petit-Musc. Le quai actuel longe le port Henri-IV qui fut créé en 1843.

N° **40. Rue Agrippa-d'Aubigné** (1867). Nom en mémoire du soldat écrivain, aïeul de Mme de Maintenon (1550-1630).

N° **36.** Magasins de la Ville de Paris qui sont sur l'emplacement de la rue de l'Ile-Louviers, rue qui allait du quai au boulevard Morland.

N° **30. Rue de Schomberg** (1841). Prolongée en 1848 dans sa partie sud. Nom en mémoire du maréchal de Schomberg (1583-1632) ou en mémoire de Gaspard de Schomberg, capitaine et homme d'État (1540-1590). Au 4, caserne de la Garde Républicaine.

N° **30.** Archives de la Seine (1892) (Municipales et Départementales). Les Archives reconstituées après la Commune étaient avant au palais de la Bourse.

N° **12. Rue Coligny** (1841). Nom, en 1844, en mémoire de l'amiral (1517-1572).

N° **12.** Laboratoire central des Poudres et Salpêtres.

A l'extrémité orientale du quai, le **pont Morland** traverse la gare de l'Arsenal, ex-bassin du canal St-Martin. Ce bassin, qui forme l'extrémité du canal St-Martin, occupe l'emplacement des anciens fossés de l'Arsenal. Le bureau d'octroi qui se trouve près du pont Morland occupe l'emplacement du jardin de la curieuse maison éclusière du bassin de l'Arsenal que les travaux du Métropolitain ont fait disparaître en 1906.

## *Boulevard Morland.*

Occupe l'emplacement de l'ancien Mail, établi du temps d'Henri IV, qui longeait le Grand Arsenal. En 1770 le Mail devint quai du Mail, et, rappelons-le, longeait le petit bras de la Seine qui séparait la terre ferme de l'île Louviers. En 1806 le quai du Mail devint quai du Colonel-Morland, en l'honneur du colonel tué à Austerlitz en 1805. Le corps du général Morland (il fut nommé général après sa mort) ne fut pas mis dans un tonneau de rhum comme le raconte Marbot, mais il fut embaumé par Larrey, et resta exposé dans le cabinet d'anatomie de l'École de médecine de Paris, jusqu'en 1818. Lorsque l'île Louviers fut réunie à la rive droite en 1843, l'ancien quai devint boulevard Morland (1844). Au xve siècle, les magasins de la Hanse parisienne se trouvaient sur l'emplacement de ce boulevard. Sous le

second Empire il y avait sur ce boulevard un bal disparu qui se nommait : les Jardins de l'Arsenal.

N° **5**. Décoré de médaillons modernes.

N° **6**. **Rue Crillon** (1843). Sur les terrains de l'ancien Arsenal. Nom en mémoire du compagnon d'armes d'Henri IV (1541-1615).

N° **10**. **Rue de Brissac** (1843). Sur les terrains de l'Arsenal. Nom en mémoire du maréchal de Brissac, mort en 1621.

N° **18**. Intéressante façade de la Bibliothèque de l'Arsenal. (Canons, mortiers, bombardes, etc.) (Voir rue de Sully.) En face, au 17, magasins de la Ville.

## *Rue de Sully.*

Rue créée en 1807 sur l'emplacement des cours du Grand Arsenal. Nom en l'honneur du ministre d'Henri IV, grand maître de l'Artillerie (1560-1641).

* L'ancien Arsenal, construit sous Henri II, sur l'ancien Champ-au-Plâtre, où François Ier avait déjà fait fondre des canons, occupait un vaste emplacement qui s'étendait entre la Seine et la Bastille, à laquelle l'Arsenal communiquait. Cet Arsenal consistait en constructions diverses, et plusieurs moulins à poudre. Après l'explosion de 1572, Henri IV y réédifia un nouvel arsenal, sous le nom de Granges d'Artillerie. Louis XIII et Louis XIV contribuèrent à l'embellir. Sous Louis XIV la fonte des canons fut remplacée par la fonte des statues destinées au parc de Versailles et autres résidences royales. Le Régent reconstruisit une partie des bâtiments sur les dessins de Boffrand, et en 1788 Louis XVI supprima l'Arsenal et on ouvrit sur son emplacement plusieurs rues. Un bâtiment a survécu,

c'est celui qui sert de Bibliothèque dite de l'Arsenal qui ouvre au 3 de la rue de Sully.

Le bâtiment primitif, achevé sous Henri IV, fut remanié par Boffrand en 1718, et sous le second Empire la façade a été complètement refaite. Les appartements en bordure du boulevard Morland ont été construits pour le duc et la duchesse du Maine après la cassation du testament de Louis XIV. Sully logeait à l'Arsenal. La Chambre ardente s'y réunit pour juger Fouquet et Mme de Brinvilliers. Le duc de La Meilleraye, grand maître de l'Artillerie, mourut à l'Arsenal en 1664. Mme de Genlis, pensionnée par Napoléon, y logea.

Le fondateur de la Bibliothèque fut M. de Voyer d'Argenson, marquis de Paulmy (1757). Il la vendit en 1785 au comte d'Artois. Celui-ci y ajouta en 1787 une partie de la bibliothèque du duc de La Vallière. Propriété nationale en 1792. Ouverte au public le 9 floréal an IV. Louis XVIII la rendit au comte d'Artois et elle fit de nouveau retour à l'État après la Révolution de Juillet. Charles Nodier, le bibliophile Jacob, le vicomte Henri de Bornier qui y mourut, J.-M. de Heredia, en furent bibliothécaires (10 000 manuscrits, 200 000 volumes, etc.). M. Funck-Brentano, homme de lettres, y habite. Dans la galerie du rez-de-chaussée se trouve un fragment considérable de l'enceinte de Charles V. — Escalier en abîme. (Oratoire de la duchesse de La Meilleraye, où on voit son portrait sous le costume de Marie Stuart; le prétendu cabinet de Sully, changé de place en 1864 par l'architecte Labrouste; salle de musique de la duchesse du Maine, etc., etc.).

### *Rue Mornay* (1841).

Dans sa partie ouest, elle s'appelait primitivement rue de Sully. Elle a été prolongée en 1878 jusqu'au boulevard Bourdon, sur l'emplacement des anciens greniers de réserve. Nom en mémoire de Duplessis-Mornay (1549-1623), partisan huguenot de Henri IV.

N° **2. Rue de l'Arsenal** (1829). Tracée sur l'ancienne avenue de l'Arsenal qui allait du Grand Arsenal au Petit Arsenal, puis elle fit partie de la rue de l'Orme (la partie supérieure de la rue de l'Orme est devenue rue Jacques-Cœur). A l'endroit où la rue de l'Arsenal rencontre la rue de la Cerisaie se trouvait la cour sud du Petit Arsenal, qui était devenue un passage. Sous le second Empire l'administration des Poudres était située du côté impair, au coin de la rue de la Cerisaie.

### *Boulevard Bourdon* (1806).

Nom en mémoire du colonel tué en 1805 à Austerlitz. Longe le port de l'Arsenal. C'était jadis une allée qui longeait le fossé de l'Arsenal, depuis la Seine jusqu'à la Bastille. Depuis 1822, le canal St-Martin a remplacé, entre la Bastille et la Seine, l'ancien fossé de l'Arsenal. Le mur d'escarpe de ce fossé avait remplacé au XVI^e^ siècle le mur d'enceinte de Charles V. Il fut surélevé et couronné d'un parapet pour devenir le mur du quai actuel du boulevard Bourdon. Les greniers d'abondance (1807), sous le second Empire, s'étendaient le long du boulevard Bourdon entre le boulevard Morland et la rue Bassompierre. Ils furent brûlés par la Commune (du 1 au 21). La Compagnie des Omnibus occupe

une partie de cet emplacement. Le Petit Arsenal, qui datait de François Ier occupait l'emplacement qui s'étend du 21 à la place de la Bastille. Sur le boulevard Bourdon se tint la foire aux jambons de 1840 à 1869.

N° **21. Rue Bassompierre** (1841). Nom en l'honneur du maréchal François de Bassompierre (1579-1646).

## *Rue de la Cerisaie.*

Percée en 1515 dans sa partie ouest sur les jardins de l'hôtel St-Pol (emplacement d'une allée de cerisiers). Son extrémité du côté du boulevard Bourdon a été percée après le premier Empire, sur l'emplacement du Petit Arsenal.

N° **10**. Emplacement de l'hôtel du fameux et intrigant financier Zamet, ami d'Henri IV. C'est là que la belle Gabrielle, en soupant, fut prise d'un mal subit et mortel. Hôtel du connétable de Lesdiguières (1614). Le maréchal de Villeroi en hérita après la mort de la duchesse de Lesdiguières et y reçut Pierre le Grand en 1717. (Inscription.) En 1776 la maison fut occupée par le conseiller d'État Drouin de Vandeuil. En 1826 c'était une pension où Ledru-Rollin et Ste-Beuve firent leurs études. L'hôtel Lesdiguières possédait de très grands jardins.

N° **11**. Maison du XVIIIe siècle avec médaillon sur la façade et dans la cour.

N° **15**. Restes de l'hôtel de Titon du Tillet, ancien maître d'hôtel de la Dauphine et protecteur des arts (1690). (Deux escaliers intéressants.) Aujourd'hui chambre syndicale de l'Ameublement (1866).

N° **16**. Vieille maison. (Lavoir dit de l'Arsenal.) L'ar-

chitecte Petit-Radel demeurait au 16 (ancien) de la rue de la Cerisaie.

N° **22**. Emplacement de la maison de Philibert Delorme.

N° **25**. Ancien hôtel (surélevé).

N° **29**. Enseigne de marchand de bois. Le 31 est assez curieux.

Dans la rue de la Cerisaie s'ouvrent les rues de Lesdiguières et Jacques-Cœur.

## *Rue de Lesdiguières* (1740).

Doit son nom au connétable de Lesdiguières (1543-1626) dont l'hôtel s'ouvrait au coin de la rue de la Cerisaie. Elle est tracée sur l'ancienne impasse Lesdiguières démolie en 1792, par laquelle le peuple s'introduisit dans les jardins particuliers de Launay lors de la prise de la Bastille. Balzac habita le 9 en 1819. A l'angle de la rue de Lesdiguières et de l'ancienne cour de l'Orme se trouvait la curieuse maison, dite de la Vieille Souche, disparue sous le second Empire.

N^os^ **14** et **13**. Sont restés intacts. Le 9 est ancien.

N° **10**. Reconstruit en 1901. On y voyait encore avant la reconstruction un ancien mur de clôture des dépendances de la Bastille. Ce mur formait la mitoyenneté du fond des maisons comprises entre les rues de Lesdiguières et Jacques-Cœur. Sur l'emplacement du 10 se trouvait, en 1832, un petit théâtre de société dit du Père Thierry. Vers 1836 ce théâtre se transporta impasse Guéménée, puis il alla sous la direction de Fanfan, gendre de Thierry, rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie et disparut peu après.

### *Rue Jacques-Cœur* (1829).

Faisait primitivement partie de la rue de l'Orme qui allait jusqu'à la rue Schomberg. Nom en 1869 en mémoire de l'argentier de Charles VII (1400-1456).

### *Boulevard Henri-IV.*

Percé en 1866 et dénommé en 1877.

N° **37. Rue Castex** (1805). Sur l'emplacement de l'ancien couvent des Filles Ste-Marie. Nom en mémoire du colonel tué à Austerlitz (1760-1805). Le 12 de la rue est assez curieux. Au 5 se trouve une entrée du temple Ste-Marie (voir 17, rue St-Antoine).

N° **22.** La caserne des Célestins occupe l'emplacement d'une partie de l'ancien couvent des Célestins fondé en 1365 sous Charles V. La chapelle démolie en 1849 contenait les tombeaux du duc d'Orléans et de Valentine de Milan, de Marguerite de Luxembourg, de Sébastien Zamet, de Philippe de Chabot (par Jean Cousin), des Longueville, etc. Elle renfermait également le cœur de François II, de Henri II, de Charles IX, de Catherine de Médicis (monument de G. Pilon), du connétable de Montmorency, la statue des Trois Grâces de G. Pilon (actuellement au Louvre), etc. L'ordre fut supprimé en 1778. L'ancien couvent fut occupé, en 1784, par un hospice médico-électrique, puis en 1785 par l'institution de l'abbé de l'Épée pour les sourds-muets. La Révolution en transforma une partie en magasin de bois de charronnage, et les restes se convertirent ultérieurement en un quartier de cavalerie. L'emplacement du célèbre cloître des Célestins est traversé par le bou-

levard Henri-IV. Avant 1904 on voyait encore, en face de la caserne actuelle, les restes de l'ancien couvent qui étaient occupés par la caserne dite du Petit-Musc. C'était l'infirmerie des Célestins, infirmerie dont la première pierre avait été posée en 1729. Ces bâtiments ne servirent que cinquante ans aux Célestins qui furent dissous en 1778. (Emplacement de la rue Jules-Cousin.) La caserne a été construite en 1892 par l'architecte Jacques Hermant et comprend l'hôtel de l'état-major au coin de la rue de Sully, le pavillon des officiers à gauche, et le pavillon des sous-officiers mariés au milieu. La cour de manœuvres a 9 000 mètres de surface, et se trouve sur l'emplacement des anciens jardins du couvent.

N° **12**. Inscription placée sur la caserne indiquant l'emplacement de l'église du couvent des Célestins. M. Parès, chef de la musique de la Garde républicaine et compositeur, y habite.

N° **15**. **Rue Jules-Cousin** (1904). Sur l'emplacement de la caserne dite du Petit-Musc. Nom en mémoire de l'érudit qui fut un des fondateurs de la bibliothèque de la Ville et du musée Carnavalet (1830-1899). La caserne du Petit-Musc avait été construite vers 1840 par Charles, architecte de la Ville.

## *Rue du Petit-Musc.*

Existait déjà en 1358. C'était un val d'amour et le nom vient par corruption de son ancien nom : « Rue de la Pute-y-muse ».

N° **1**. Ecole Massillon. (Voir 2, quai des Célestins.)

N° **20**. E. de Menorval y mourut en 1897.

N° **29**. Derrières de l'hôtei Charny, alnsi qu'au 31 qui a été reconstruit.

N° **35**. Auberge de la Herse d'Or. (Cour curieuse.)

La rue possède encore de vieilles maisons comme les 22, 24, 21, 27, 30, 34, 33.

Dans la rue se trouvait l'auberge du Chariot d'Or, d'où partirent en 1392, pour attaquer Olivier de Clisson, les hommes de Pierre de Craon.

A l'extrémité sud de la rue, du côté des chiffres pairs, se trouvait avant 1904 la caserne dite du Petit-Musc, construite vers 1840, qui occupait une partie des locaux des Célestins. A son extrémité nord, le même côté pair de la rue longe un côté de l'hôtel de Mayenne. (Voir 21, rue St-Antoine.)

## *Rue Beautreillis.*

Tracée en 1555. Doit son nom à une belle treille des jardins de l'hôtel royal St-Pol. La partie entre la rue des Lions et la rue Charles-V s'appelait rue Gérard-Beauguet avant 1838. Cette dénomination subsiste encore en beaux caractères sur le n°1, à l'angle de la rue des Lions.

Nos **29-27**. Curieux.

N° **21**. Date de Louis XIII.

N° **22**. Hôtel Maupertuis. (Partie de l'hôtel Charny.) Du 22 au 14 s'étendait l'hôtel Beautreillis qui, sous St Louis, appartenait à Philippe Commin qui exerçait le métier de changeur. Cet hôtel fut incorporé dans l'hôtel royal de St-Pol, ainsi que l'hôtel de la Pute-y-muse, l'hôtel des Lions, etc.

N° **20**. Emplacement de l'hôtel Charny (1676) qui s'étendait jadis du 12 au 24. C'est un membre de cette famille bourguignonne qui donna le Saint Suaire, actuellement à Turin, au duc de Savoie. La famille du ministre Machault l'occupait sous Louis XVI. L'hôtel fut vendu

en 1753 par M. de Siry, seigneur de Charny, à Dumas, officier de la Reine, beau-père du baron Dunoyer. Le baron Dunoyer, frère de Coffinhal. (Dunoyer était le nom de famille de sa mère.)

N° **17**. Emplacement de l'hôtel de Brenne au XIII^e siècle, d'Estampes au XIV^e. Acquis par Charles V pour la création de l'hôtel St-Pol (1361), il devint hôtel de la Reine. Reconstruit sous Henri IV, il fut l'hôtel du président de Plancy (1780). Démoli en 1902. C'était une maison très curieuse qui appartenait à la comtesse de Flavigny depuis 1868. Des passages souterrains menaient à la Seine, à la Bastille, à l'hôtel de la Brinvilliers (?) Son jardin faisait partie du cimetière de St-Paul et on y avait découvert un cercueil de plomb de l'époque de la Fronde. Lors des fouilles de 1902, on n'a rien trouvé de très intéressant. L'opinion publique était très surexcitée, car on croyait devoir y retrouver les restes de l'Homme au masque de fer, qui fut enterré dans le cimetière St-Paul. On a cru reconnaître dans ce prisonnier plusieurs personnages importants notamment : le duc de Beaufort, le duc de Monmouth, le duc de Vermandois, un fils d'Henriette d'Angleterre, un fils naturel de Marie de Neubourg, le patriarche arménien Avedick, etc., etc. Le baron de Gleichen prétend que l'homme au masque de fer était le fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, tandis que Louis XIV n'était en réalité que le fils d'Anne d'Autriche et de Mazarin. Les intéressants travaux de M. Funck-Brentano ont réduit à néant toutes ces légendes, absurdes pour la plupart, et nous savons maintenant que l'homme au masque de fer était le comte Mathioli, secrétaire de Charles II de Mantoue, qui portait tout simplement un masque de velours, et mourut à la Bastille en 1703.

N° **16**. Petit hôtel Charny, sur l'ancien jeu de paume de la Courtille Beautreillis. V. Sardou y est né en 1831.

N° **14**. Hôtel de Lyonne. Pension Menorval en 1870. (Toit en tuiles.)

N° **11**. Le conseiller Pierre Hérouard du Mesnil (1635). Le marquis de Reinty qui le vendit en 1719 à Claude de Rye, capitoul de Toulouse. Le financier Crozat l'acheta et le vendit en 1736 à Benjamin Guilhon, sieur de Montleveau, qui eut pour successeur Jacques Le Pelletier, conseiller au Parlement. Fut habité en 1786 par le président Murard et M. de Ponty de St-Avoye.

N° **9**. Ancien séjour de magistrats (1596). (Coup d'œil sur la cour.)

N° **10**. Hôtel du duc de Valentinois, prince de Monaco (1640). Valton, sommelier de Louis XVI. Fut occupé sous le second Empire par un cercle militaire. On y voyait encore, il y a peu de temps, des vestiges d'une chapelle au premier étage.

N° **7**. Maison construite sous Henri IV. Bel escalier en bois. Puits dans la cour. Nous y voyons un semblant de treille qui, dit-on dans le quartier, provient des treilles royales (en tout cas cette treille est très ancienne).

N° **6**. Hôtel de J.-Louis Raoul, riche industriel et fabricant de limes sous le premier Empire. Cet hôtel a été construit avec les matériaux provenant de l'hôtel de Zamet, qui se trouvait rue de la Cerisaie. (Inscription du nom de l'hôtel au-dessus de la porte.)

N° **4**. Puits ancien dans la cour.

N° **1**. Belle inscription : rue Gérard-Beauguet.

## *Rue Charles-V.*

Ouverte au XVIe siècle. Jadis rue St-Paul. La partie entre la rue Beautreillis et la rue du Petit-Musc s'appelait, avant 1841, rue des Trois-Pistolets. Nom actuel depuis 1864. Mme de Seran, dont le mari était gouverneur des pages du duc d'Orléans, habita la rue, avant d'aller au Palais-Royal : Marmontel logeait chez elle.

N° **2**. Balcon. Mascaron. On raconte qu'il y avait là un cabaret où Robespierre venait faire bombance avec ses collègues de la Convention.

N° **6**. Maison du XVIe siècle avec entrée 9, rue Beautreillis.

N° **8**. Cour et jardin. Était une dépendance de l'hôtel de la Brinvilliers. (Marchand d'antiquités aujourd'hui.)

N° **10**. Construit en 1550. Un Pâris de la Chambre des Comptes y habitait en 1792. Hôtel de l'Aigle. A fait partie de l'hôtel d'Aubray et a appartenu au duc de Beaufort-Canillac. Hôtel de Maillé. (Jolis dessus de portes.)

* N° **12**. Hôtel d'Antoine d'Aubray, père de la Brinvilliers. La fameuse marquise empoisonneuse y habita. C'est dans cet hôtel qu'elle voulut faire assassiner Briancourt par Ste-Croix. Peu avant la Révolution, Ledru, surnommé Comus, grand-père du tribun de 1848, traitait là les maladies nerveuses par l'électricité. Aujourd'hui la maison de l'empoisonneuse est occupée par des sœurs garde-malades. Le paisible jardin est rempli de charme, le joli escalier a pris un air monocal, et il est réellement impressionnant de songer à tous les crimes qui se sont préparés dans cette demeure aujourd'hui si calme !

N° **16**. Statuette de la Vierge.

N° **23** et **21**. Hôtels du XVIIIe siècle.

N° **15**. Ancien hôtel. (Porte. Mascaron. Escalier.)

N° **9** et **7**. Portes assez intéressantes. Au 7 habita Canclaux, ancien commandant en chef des armées républicaines en 93, ambassadeur sous le Directoire et comte de l'Empire.

N° **5**. Inscription : Rue Neuve.

N° **3**. Ancien petit hôtel.

## *Rue des Lions.*

Percée vers 1560. S'appelait rue des Lions-St-Paul dernièrement encore.

Elle doit son nom à la ménagerie de l'hôtel royal St-Pol. En 1699, la maréchale de Clérambault (Louise-Françoise Bouthillier) habitait en son hôtel, rue des Lions, avant d'aller en 1700 à son hôtel de la rue des Bons-Enfants.

N° **4**. Belle inscription : Rue des Lions.

N° **3**. Hôtel dit des Parlementaires. Jolie fontaine dans la cour. Jolis escaliers en fer forgé.

N° **5**. Joli hôtel ainsi qu'au 7. Au 5, heurtoir de porte. Au 7, cour.

N° **11**. Hôtel d'Aubricourt (1672). Le Féron (1700). Appartenait en 1908 au comte d'Aucourt ainsi que le 17. (Porte. Intéressante chambre à coucher avec coupole peinte.)

* N° **10**. Hôtel intéressant qui appartenait à la famille du cardinal de Fleury (il est plus ancien). (Escalier en pierre avec rampe armoriée. Escalier en bois à gauche dans la cour.)

N° **12**. Hôtel Louis XIII. Belle porte. Escalier inté-

ressant avec rampe de bois. La date de 1673 que l'on voit dans la cour est une date trouvée sur une plaque de cheminée, car l'hôtel est antérieur à cette époque.

N° **14**. Là se trouve l'ancienne fontaine dite du Regard des Lions. (Balcon dans la cour.)

N° **17**. En face de nous, en entrant dans la cour, nous voyons un grand bâtiment orné de hautes mansardes à frontons triangulaires et circulaires du XVII^e siècle. Ce bâtiment orienté de l'est à l'ouest est une aile de l'ancien hôtel de la Vieuville, aile ajoutée probablement pendant la première moitié du XVII^e siècle, et qui bordait le côté sud du jardin de l'hôtel qui s'étendait jusqu'à la rue des Lions. Dans cette cour nous voyons également à droite le derrière du bâtiment orienté du nord au sud, dont nous verrons la façade au 4 de la rue St-Paul. De ce côté le bâtiment est éclairé par de hautes fenêtres du XVI^e siècle; mais il a été recouvert par un épais plâtrage.

N° **19**. Faisait partie de l'hôtel de la Vieuville (4, rue St-Paul). Inscription : Rue des Lions.

## *Rue St-Paul.*

Existait vers 1350. Elle doit son nom à l'ancienne église St-Paul, qui fut détruite en 1729. Cette église s'élevait sur l'emplacement d'un ancien oratoire bâti par St Éloi, qui fut détruit par les Normands. Cet oratoire, dédié à St Paul, s'élevait au milieu du cimetière qui servait à la communauté de St-Martial de la Cité, car une coutume tant païenne que chrétienne défendait d'enterrer les morts dans la ville. Il fut rebâti au XII^e siècle, et devint paroisse dès 1107. Charles V, qui y fut baptisé, la reconstruisit et elle fut consacrée en 1431. Cette église

renfermait les mausolées de Quélus, Maugiron et St-Mégrin, qui furent détruits pendant la Révolution. (Emplacement du 32.) Charles V avait créé son séjour royal de St-Pol sous les auspices de l'église, et avait fait élever la Bastille pour fortifier l'enceinte de Paris et protéger son séjour. Ce séjour royal, dit hôtel St-Pol ou des grands esbattements, s'étendait entre les rues St-Paul, St-Antoine, du Petit-Musc et la rivière. Charles V ne construisit pas un hôtel, il en composa un, par une série d'acquisitions dont les plus importantes furent celles de l'hôtel d'Etampes, habité par Jeanne d'Eu en 1361, de l'hôtel des abbés de St-Maur (1362), de l'hôtel primitif des archevêques de Sens (1366), etc. Cet hôtel St-Pol, fut morcelé par François Ier et Henri II.

N° **3**. Emplacement d'un ancien hôtel d'Angivillers, dit de la Dame Blanche, on ne sait pas pourquoi. Cette appellation se rencontre d'ailleurs pour un grand nombre de vieux logis parisiens, et chaque quartier possède une ou plusieurs maisons de la Dame Blanche, ainsi d'ailleurs que des maisons de la Pompadour!

N° **5**. Porte de l'ancien hôtel du marquis de Lignerac (1780), qui partageait avec le marquis de Sade les faveurs de Mlle Collette de la Comédie-Italienne. Il y avait là il y a quelques années au premier étage un temple juif.

* N° **4**. Hôtel dit de la Vieuville. Le grand bâtiment avec brique et chaîne de pierre qui s'étend du nord au sud dans la cour a été construit à la fin du xve siècle. Les mansardes sont postérieures et datent sans doute du xvIIe siècle. Les fenêtres du premier étage sont décorées de moulures dans le style de la fin du xve siècle. A ce bâtiment vint se souder une aile pittoresque orien-

tée de l'est à l'ouest, où se trouve une tour carrée formant cage d'escalier. Cet escalier possède une belle rampe en fer forgé de l'époque de la Régence. Une voûte conduit à une petite cour située entre ce bâtiment et celui qui borde le quai des Célestins.

L'hôtel de la Vieuville occupe l'emplacement d'un hôtel d'Aumont qui portait ce nom au moins dès 1418, et qui se trouvait dans les dépendances de l'hôtel royal de St-Pol. Cet hôtel était possédé par Pierre d'Aumont, conseiller et chambellan du Roi. Son épouse était la mère nourricière du dauphin Charles VI. En 1540, l'hôtel est possédé par Jehan Lyonne, receveur de l'écurie du Roi. Marguerite Godefroy, veuve de Jehan Lyonne, vendit en 1564 l'hôtel à Jean de Baillon, trésorier de l'Épargne, qui y maria, en 1569, sa fille avec Pierre de l'Étoile, le célèbre mémorialiste. La veuve de Jean de Baillon, Marie de Hacqueville, vendit en 1572 à Guillaume de Marzillac, seigneur de Ferrières. En 1576 les héritiers Marzillac vendent à dame Fulvie Pic de la Mirandole, veuve de Charles de La Rochefoucauld, comte de Randan. L'hôtel s'appela alors hôtel de Randan. La nouvelle propriétaire était l'arrière-petite-nièce du célèbre et précoce savant italien Jean Pic de la Mirandole, surnommé le Phénix de son siècle (1463-1494), et était la fille de Galeotti II Pic de la Mirandole, qui avait tué son oncle et son cousin et livré Mirandole aux Français. Mme de Randan, qui était dame d'honneur de Louise de Lorraine, femme d'Henri III, vendit l'hôtel en 1596 à Vincent Bouhier, seigneur de Beaumarchais, trésorier de l'Épargne. Il y maria ses filles. L'une épousa d'abord Louis de La Trémoïlle, et ensuite le marquis de Vitry, maréchal de France, et assassin du maréchal d'Ancre. L'autre épousa, en 1613, Charles de

La Vieuville. L'hôtel, qui avait été augmenté par diverses acquisitions en 1591, 1597, 1600, appartint définitivement aux La Vieuville en 1628 et fut encore augmenté en 1639. Charles de La Vieuville était fils de Robert, grand fauconnier de France, et de Catherine d'O. Il fut le premier duc du nom, premier ministre, surintendant des finances, et fit entrer Richelieu au ministère. Son second fils, Charles II du nom, reçut l'hôtel en 1649 lors de son mariage avec Marie de Vienne, comtesse de Châteauvieux. En 1668 l'hôtel passa entre les mains de son frère Charles-François, évêque de Rennes, qui en réserva cependant l'usufruit à Charles II, gouverneur du duc de Chartres, qui mourut en 1689, et l'hôtel repassa au fils de ce dernier, René-François de La Vieuville, gouverneur du Poitou, qui le conserva jusqu'à sa mort en 1719. Après ce dernier, l'hôtel échut à son fils aîné Louis, marquis de La Vieuville, époux de la petite-fille de Fouquet, qui mourut en 1732. Il loua l'hôtel. Son frère puîné René-Jean-Baptiste, époux de Charlotte de Creil, se débarrassa de l'hôtel familial en le vendant en 1741 à Jean Chiquet de Champrenard, écuyer secrétaire du Roi. En 1777, les immeubles indivis entre les enfants de Jean Chiquet furent vendus à Antoine de Vouges de Chanteclair, Charles Macault, et André de Vouges, pour l'installation des Messageries de Paris à Lyon. En 1793, l'hôtel appartenant aux enfants d'André de Vouges fut vendu à Cardon, négociant. Ce dernier vendit, en 1822, à M. Jacques Happey, fondateur de l'établissement des Eaux clarifiées, qui était déjà locataire et y avait installé ses filtres en 1808. Jacques Happey mourut en 1850, laissant une fille, Mme Caroline d'Aucourt. L'hôtel appartint en 1907 aux enfants de cette dernière : Mme Vathaire de Guachy, Mme Eugène Charmet, et à M. le comte

d'Aucourt, l'historien des anciens hôtels de Paris décédé en 1908. M. Lucien Lambeau, le très aimable et très érudit secrétaire de la Commission du Vieux Paris, a écrit en 1907 une très belle étude sur cet hôtel de la Vieuville, étude dont nous avons extrait les renseignements précédents. Jusqu'à présent on avait dit que l'hôtel de la Vieuville était sur l'emplacement de l'hôtel de J. Galiot de Genouillac. M. Lambeau n'a pas pu rattacher le logis du grand maître de l'artillerie à l'hôtel de la Vieuville. Dans tous les cas, ce logis exista au commencement du XVI^e siècle et semble avoir été situé plutôt du côté de la rue du Petit-Musc que du côté de la rue St-Paul. L'archevêque de Sens, Étienne Becquard acquit, en 1296, diverses constructions au bord de la Seine à partir de la rue St-Paul, et construisit le premier hôtel de Sens. Cet hôtel fut acquis par le roi de Guillaume de Melun, archevêque, et incorporé dans l'hôtel St-Pol (1365). Ce premier hôtel de Sens, s'appelait hôtel des Barrés, à cause du voisinage du couvent des Carmes. Les rois ayant émigré au palais des Tournelles, l'hôtel St-Pol fut abandonné et une partie fut vendue ou concédée. L'emplacement occupé par l'ancien hôtel de Sens fut concédé en 1516 à Jacques Galiot de Genouillac, maréchal d'Armagnac, grand écuyer de France, grand maître de l'artillerie. Il s'étendait à peu près sur l'emplacement actuel du collège Massillon.

N° 9. Hôtel des Bazins, seigneurs de Bezons. Hubert Robert y eut son atelier de 1767 à 1772, puis il alla à l'Arsenal où son père était logé.

N° 6. Inscription : Rue .....Paul. Le mot « saint » a été effacé pendant la Révolution.

N° 8. Tourelle quadrangulaire d'un hôtel St-Maur, construit sur l'emplacement des écuries d'Isabeau de

Bavière. Botral, médecin de Charles IX et de Henri II. La Brinvilliers y installa sa première officine. (Escalier.)

N° **18**. Maison du XVIe siècle.

N° **19**. Initiales de Jésus dans la grille au-dessus de la porte.

N° **20**. Curieuse maison avec niche et statuette.

N° **28**. Grande porte charretière.

*N° **31. Rue Eginhard.** Ruelle St-Paul en 1367, puis rue Neuve-St-Anastase (Inscription au 3). Nom actuel en 1864 en mémoire de l'historien de Charlemagne (771-844). Dans cette ruelle intéressante, curieuses maisons du XVIIe siècle appartenant jadis à la fabrique de l'église St-Paul. Au fond niche en forme de fontaine. Grille avec chiffre A. S.

N° **30**. Manège St-Paul qui sert parfois à des réunions politiques.

N° **32**. Emplacement de l'ancienne église St-Paul aliénée en 1796 et démolie en 1799. Dans le passage St-Pierre, à côté, on voit encore une baie ogivale qui éclairait jadis la grosse tour nord du portail de St-Paul disparu. Cette église était remarquable par le Jacquemard de bronze placé au sommet, qui de son marteau frappait les heures. Dumont, l'auteur de la célèbre messe, y était organiste.

N° **34. Passage St-Pierre**, formé au XVIIe siècle. Il était composé de deux tronçons, l'un, dit passage St-Pierre, allait de la rue St-Antoine au cimetière St-Paul, le second, dit passage St-Paul, menait de la rue St-Paul au cimetière également. La partie qui débouchait rue St-Paul longeait le côté nord de l'ancienne église St-Paul. A l'intersection de l'équerre que forme le passage, voûte d'entrée du cimetière St-Paul, où furent enterrés Ste Aure, morte de la peste en 666, le maréchal

de Biron, décapité, Rabelais, Nicot, Armande Béjart, Mansard, l'Homme au masque de fer (Mathioli), Philippe Le Bas qui s'était suicidé, etc. Le vieux logis à gauche de la voûte faisait partie avant la Révolution de la communauté des Filles St-Paul, supprimée en 1790.

N° **36**. Ancienne grange, puis prison publique St-Éloi, qui devait son nom à la chapelle St-Paul-des-Champs édifiée par St Éloi. La grange St-Éloi, où on apportait la dîme, appartenait au monastère St-Éloi situé dans la Cité. La grande culture St-Éloi appartenait également à ce monastère dont la fondation remontait à Dagobert. La grange devint prison et pendant la Terreur on y enferma les fabricants de faux assignats. Aliénée en 1796.

N° **38**. Emplacement de la maison du geôlier de la prison St-Éloi. (Cour assez curieuse.)

N° **43**. **Passage St-Paul**, ex-passage St-Louis avant 1877. Mène à l'église St-Paul-St-Louis. A l'extrémité du passage à gauche se trouve un cul-de-sac qui longe l'église à l'est. Au 7 du passage, pavillon ancien (presbytère). Ce presbytère passe pour avoir servi de pied-à-terre au grand Condé. (Bornes dans le passage.)

N° **35**. Porte d'un ancien hôtel de Sève du XVIII^e siècle, démoli.

## *Rue Charlemagne.*

Rue de la Poterne ou de la Fausse-Poterne-St-Paul au XII^e siècle, rue de l'Archet-St-Paul, rue des Poulies-St-Paul, rue des Prêtres-St-Paul et rue de Jouy en partie au XVII^e siècle. Nom actuel en 1844.

N^os **2** et **4**. Appartenaient avant la Révolution à la fabrique de St-Paul et les maisons en face aux Hospita-

lières de St-Gervais. — Au 4, inscription : Rue des Prêtres. — Cette même inscription se retrouve au 7, au coin de la rue des Jardins. — A côté du 12, fontaine de 1840.

N° **9**. Hôtel de Jassaud, seigneur de Bournonville (1640 à 1784). Cet hôtel fut augmenté par l'achat de la maison voisine qui appartenait à Marie de Benoimont. Le pignon ouest de cette maison est formé par le pan restant d'une des deux tours de l'ancienne poterne St-Paul (tour de Montgomery). (Escalier curieux avec rampe en fer forgé et balustres en bois à partir du premier étage.)

N° **13**. Petit lycée Charlemagne, sur l'emplacement du couvent et de l'église des Filles de l'Ave-Maria qui furent remplacés par une caserne disparue. Entre ce petit lycée et le lycée Charlemagne se trouvait la poterne St-Paul ou archet St-Paul, défendu par deux tours de l'enceinte de Philippe Auguste. Une de ces tours subsiste en partie dans les constructions du petit lycée. La concavité de cette tour, dite tour Montgomery, se trouve en arrière de la petite porte de service du lycée, à côté du 9 rue Charlemagne. Elle renferme actuellement au rez-de-chaussée le compteur à gaz du lycée. On retrouve également derrière la salle de gymnastique les restes d'une autre tour de la même enceinte. Le mur de Philippe Auguste allait en ligne droite de la rue St-Antoine à la Seine, à travers le lycée, et il possédait trois portes et trois tours. La troisième tour a disparu lors du percement de la rue de l'Ave-Maria.

N° **16**. **Passage Charlemagne** (1825). Là se trouvaient avant 1908 les restes intéressants de l'hôtel dit du Prévot. M. Charles Sellier, le très érudit conser-

vateur adjoint du musée Carnavalet, a écrit une très intéressante étude sur ce vieux logis parisien, qui vient de disparaître, étude qui nous a largement servi pour le résumé suivant.

En entrant dans le passage, on avait, avant 1908, devant soi un bâtiment datant de la fin du règne de Henri IV, orné de bustes de femmes enchâssés dans des gaines, et éclairé par des fenêtres Renaissance. La tourelle de gauche était du XIVe siècle. (Escalier à vis.) Sur le flanc ouest de la tourelle se trouvait un autre corps de bâtiment de l'époque Henri II. Au midi de la cour se trouvait, avant 1891, une autre bâtisse du XVIe siècle qui malheureusement a été détruite pour la spéculation. Une tradition erronée en avait fait la demeure de la reine Blanche, mère de St Louis.

Sur cet emplacement s'élevait, au XIIIe siècle, la maison des Marmousets, qui appartenait, sous Charles V, à Jacques de Pacy, conseiller du Roi au Parlement, anobli en 1339. Hugues Aubriot, ancien bailli de Dijon et prévôt de Paris, acheta la maison en 1367, par ordre et avec les largesses de Charles V. Il en fit une brillante demeure. Après la mort de Charles V, Aubriot tomba en disgrâce et fut même emprisonné à la prison de l'évêché. Après un procès qu'Aubriot soutint contre l'abbé de Tiron pour la possession de l'hôtel, celui-ci passa à Guy de La Trémoïlle, chambellan de Charles VI (1384). Peu de temps après, Charles VI racheta l'hôtel et le donna à son chancelier Pierre de Giac. L'hôtel passa ensuite entre les mains de Louis d'Orléans, frère du roi (1357) et prit le nom d'hôtel du Porc-Épic. — Le duc d'Orléans céda ce manoir à son oncle, le duc Jean de Berri, en échange de l'hôtel des Tournelles (1404), et la même année le duc de Berri le

donna au surintendant Jean de Montaigu, qui embellit et augmenta la demeure. Jean de Montaigu fut immolé, décapité en 1409 pour crime de sortilège, et plus tard réhabilité. A la mort de Jean de Montaigu, l'hôtel fut donné, au nom du roi, par le duc de Bourgogne à Guillaume de Bavière, beau-frère de Jean sans Peur. A sa mort, en 1417, l'hôtel passa à Jean de Bourgogne et à son épouse et cousine germaine, Jacqueline de Bavière, qui après quatre mariages stériles, le céda en 1431 à Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Ce dernier est remplacé peu après par son beau-frère le connétable Arthur de Richemond, deuxième fils de Jean V, duc de Bretagne, et plus tard duc de Bretagne lui-même. Sa femme, Marguerite de Bourgogne, fille de Jean sans Peur, et veuve du dauphin Louis de France, y mourut en 1442. Le successeur du connétable de Richemond dans l'hôtel fut vers 1450 Robert d'Estouteville, prévôt de Paris, qui fut disgracié à l'avènement de Louis XI en 1461. L'hôtel fut pillé en partie. L'amiral Malet de Graville, arrière-petit-fils de Jean de Montaigu réhabilité, refit le logis du prévôt de Paris. Après la mort de l'amiral (1516) il y eut division. Une partie, l'ancien hôtel du Porc-Épic, échut à Anne de Graville, fille de l'amiral et épouse de Pierre de Balzac d'Entragues, puis à Pierre de Balzac et ensuite à Guillaume Le Gentilhomme, avocat au Parlement et seigneur de La Barre. L'ancien hôtel du Porc-Épic devint alors hôtel de La Barre. Le successeur de Guillaume Le Gentilhomme, mort en 1549, fut Jérôme Angenoust, conseiller au Parlement de Paris. Ses enfants vendent l'hôtel de La Barre en 1602 à Thomas Morant, conseiller au Parlement de Paris et seigneur d'Esterville. Son fils vend en 1629 aux Pères Jésuites pour l'agrandissement de

leur maison professe, et l'hôtel de La Barre suit les destinées de cet établissement. (Installation des chanoines réguliers de Ste-Catherine du Val des Escoliers après l'expulsion des Jésuites; suppression des chanoines à la Révolution; installation d'une École centrale, et Lycée Charlemagne en 1804.)

La deuxième partie de l'hôtel de l'héritage de Montaigu n'appartint pas aux de Graville et resta aux d'Estouteville en la personne de Charlotte d'Estouteville, épouse du comte de Brienne. Cet hôtel s'appela quelque temps hôtel de Brienne. En 1677 il appartenait à M. de Creil. A la fin du XVII^e siècle, il appartenait à Nicolas de Jassaud, conseiller d'État, puis en 1719 à son fils Augustin Nicolas de Jassaud, et il fut transformé en maison de rapport. Sa petite-fille, Mme Macé, qui y mourut en 1776. Ses nièces vendent l'hôtel dit de Jassaud en 1793. En 1824, Lebas de Courmont, référendaire à la Cour des Comptes, dont le petit-fils fit démolir en 1908. La moitié de l'hôtel, sur la rue Charlemagne avait déjà été rasée en 1791 et remplacée par une hideuse maison de rapport! C'est avec peine que tous les amoureux de Paris ont vu disparaître ce vieux et curieux logis en 1908.

N° **18**. Hôtel du président de Châteaugiron (1708), seigneur breton qui se faisait donner par les plaideurs des petits cadeaux, dits pots-de-vin aujourd'hui. (Au 18, rue du Prévôt. Voir note plus bas.)

N° **21**. Gilles Charpentier, trésorier de l'ordre de St-Louis. Charpentier de Foissel. Charpentier de Sainsot (1700). Dans la cour jolis mascarons.

N° **22**. Vieille maison. Enseigne du Petit Matelot.

N° **25**. Jolie porte. (Consoles cannelées à pomme de pin). Ancienne habitation de procureur refaite en 1890.

## *Rue du Prévôt.*

S'appelait rue Percée avant 1877. On voit encore les anciennes inscriptions de la rue au coin de la rue Charlemagne ainsi qu'au coin de la rue St-Antoine. Doit son nom à l'hôtel voisin dit de Prévost. Toutes les maisons sont anciennes sauf le 12 où se trouvait la porte des dépendances de l'hôtel du Prévôt.

N° 4. Escalier à balustres de bois.

N° 6. Porte sculptée.

N° 5. Enorme arcade charretière.

## *Rue du Figuier* (1300).

Doit son nom à un arbre qui s'y trouvait au coin de l'ancienne rue de la Mortellerie, et qui ne fut abattu qu'en 1605.

N° 19. Ancienne maison de procureur (Entrée 25, rue Charlemagne.)

N° 15. Maison des Miron, seigneurs du Tremblay, médecins du Roi de 1550 à 1680. Aujourd'hui asile israélite.

N° 22. Le Pileur de Brévannes, président en la Chambre des Comptes au XVIIIe siècle. (S'intitule hôtel des Nations!)

N° 20. Relevait de l'abbaye de Tiron. Adjugé en 1680 à Christophe Oger, trésorier des vivres du Berri.

N° 9. Petit mascaron.

N° 7. Maison du marquis de Conflans. Le cardinal de Luynes disait à ce dernier : « Votre famille est devenue si pauvre que mon gentilhomme caudataire est un Conflans ». Le marquis répondit : « Il y a longtemps que nous tirons le diable par la queue ».

N° 5. Escalier et puits à margelle sculptée dans la cour.

N° 3. L'historien Lefeuve y voyait la maison du tailleur de Louis XI.

N° 8. Charles Nodier et Monselet y voyaient la demeure de Rabelais.

N° 4. Maison du XVIe siècle.

N° 2. Ancienne niche sculptée.

* N° 1. Hôtel de Sens. Là s'élevait la demeure de Jehan d'Hestomenil qui fut cédée par Charles V aux archevêques de Sens. L'hôtel fut construit par Tristan de Salazar pour les archevêques de Sens (1474-1519). C'était le second hôtel des archevêques de cette ville. Paris était alors suffragant de cette métropole. Ce Tristan de Salazar, fils d'un capitaine espagnol et archevêque, avait suivi Louis XII dans ses campagnes d'Italie. L'hôtel fut habité par le cardinal Duprat qui l'acheva, par Louis de Bourbon, Louis de Guise cardinal de Lorraine, par le cardinal de Pellevé qui y mourut de saisissement en apprenant que les portes de Paris s'ouvraient devant le Béarnais. Marguerite de Valois, épouse répudiée de Henri IV, en fit son séjour en 1605. Le 5 avril de l'année suivante, son page Dal de St-Julien qu'elle aimait (elle avait alors cinquante-deux ans), fut tué dans son carrosse par un rival jaloux, le comte de Vermond. Elle jura de ne plus boire ni manger avant qu'elle n'eût vu faire justice et elle assista le lendemain à l'exécution du meurtrier qui eut lieu sur l'emplacement du crime, c'est-à-dire devant l'hôtel de Sens. La reine Margot abandonna alors l'hôtel, qui fut habité ensuite par le cardinal Duperron. En 1622 les Métropolitains de Sens perdirent leur suprématie sur l'évêché de Paris et quittèrent l'hôtel en 1623 pour le louer.

Après avoir été le dépôt des coches de Bourgogne, puis plus récemment une confiturerie dite de St-James, c'est aujourd'hui la verrerie Harroux. Cet hôtel est un très intéressant spécimen de l'architecture privée du XVe siècle. Deux tourelles circulaires à poivrières et en encorbellement flanquent le portail, et une autre tourelle se voit rue de l'Hôtel-de-Ville. Le boulet de canon que nous voyons dans le mur de façade est de 1830. (Visiter l'intérieur : escalier à vis, cheminée de pierre, échauguette crénelée au fond de la cour, etc.) Les jardins, occupés maintenant par des maisons à loyer, s'étendaient par derrière jusqu'à la rue des Nonnains-d'Hyères. Une modeste synagogue, qui s'ouvre 6, rue de l'Hôtel-de-Ville, est installée dans l'ancien hôtel des archevêques de Sens!

## *Rue du Fauconnier.*

Existait en 1265. La partie située entre le quai des Célestins et la rue de l'Hôtel-de-Ville se nommait, avant 1868, rue de l'Étoile à cause d'une maison dite château de l'Étoile qui y était située. Cette rue était autrefois classée comme val d'amour et habitée, par tolérance, par des femmes de mauvaise vie. Le grand fauconnier, dit le gouverneur des oiseaux de proie, y avait une maison qui a été l'origine du nom de la rue au XIIIe siècle. La rue longeait à l'ouest le couvent des Béguines de l'Ave-Maria. (Jeter un coup d'œil sur les 19, 17, 15.)

## *Rue de l'Ave-Maria.*

La partie orientale de cette voie, qui s'étendait jadis en dehors des murs de Philippe Auguste, s'appela au

XIVe siècle rue de la Folie-Jean-Morel. Toute la rue s'appela, avant 1867, rue des Barrés-St-Paul à cause des Carmes aux manteaux bariolés qui y avaient un monastère dès le XIIIe siècle. Ce monastère était voisin de celui des Béguines de l'Ave-Maria. Ces béguines, fondées par St Louis à Paris, occupèrent le monastère de l'Ave-Maria avant Louis XI, mais le couvent fut reconstruit en 1485 par Charlotte de Savoie, veuve de Louis XI. Il s'étendait entre la rue de l'Ave-Maria et la rue Charlemagne, sur l'emplacement de l'école communale de filles qui est au 22 et sur l'emplacement du petit Lycée Charlemagne qui se trouve à la place de l'église du Monastère. Le couvent fut supprimé en 1790, et remplacé par une caserne qui a également disparu pour faire place au petit Lycée Charlemagne et à l'école communale. A la caserne de l'Ave-Maria se trouvait, en 1841, le 10e bataillon de chasseurs à pied commandé par le futur duc de Magenta, Mac-Mahon, qui habitait 17, rue des Barrés.

Le marché de l'Ave-Maria (1859) est sur l'emplacement de l'hôtel de Portus Sacer ou des Barbeaux, qui appartenait à l'abbaye des Barbeaux près Sens. Cet hôtel était antérieur aux remparts de Philippe Auguste.

N° **15**. Aujourd'hui hôtel meublé de l'Ave-Maria. Ancien jeu de paume de la Croix-Noire dans lequel étaient installés les artistes de l'Illustre Théâtre, comme le rappelle une inscription placée 32, quai des Célestins. Molière y fut arrêté et conduit au Châtelet pour une dette de 115 livres à son moucheur de chandelles.

N° **2**. Vieille maison. (Boucherie dite de l'Ave-Maria.)

## *Rue des Jardins.*

Ouverte sur des jardins aboutissant à l'enceinte de Philippe Auguste dont on retrouve quelques traces au fond des cours, jardins qui firent sans doute partie de l'hôtel royal de St-Pol dit « des grands esbattements ». La rue existait dès le XIIe siècle. Elle doit son nom à sa situation champêtre. Avant 1904 elle s'appelait rue des Jardins-St-Paul. Toutes les maisons sont anciennes.

N° **39**. Inscription ancienne : Rue des Jardins.

N° **25**. Cour curieuse. Maison ancienne ainsi qu'aux 33, 21.

N° **16**. Ancien hospice du St-Esprit. Porte sculptée. (Hôtel meublé où on loge à la nuit depuis 0 fr. 50!) Vieille maison ainsi qu'aux 12, 9.

N° **8**. Emplacement de la maison où serait mort Rabelais (?).

N° **6**. Ancien cabaret de la Croix d'Or.

N° **5**. Crochet qui, dit-on, servait à la chaîne qui fermait la rue au moyen âge. Molière logea, en 1645, au 5 ou au 7.

N° **2**. Inscription nous rappelant que Rabelais, né à Chinon, est mort dans une maison de la rue des Jardins en 1553.

## *Quai des Célestins.*

Longe le port St-Paul et une partie du port des Célestins qui se prolonge jusqu'à la passerelle de l'Estacade. Le quai doit son nom à l'ancien couvent voisin des Célestins. La partie entre les rues du Fauconnier et des Nonnains-d'Hyères, faisait partie du quai des Ormes; la partie entre la rue du Fauconnier et la rue

St-Paul s'appelait quai St-Paul. Ces deux parties ont été ajoutées au quai des Célestins en 1868. La partie du quai située devant l'hôtel de la Vieuville s'appela aussi jadis quelque temps rue des Barrés. Près du pont Marie, le quai occupe l'emplacement de la place Mofis au XVII^e siècle, place Moneils au XVIII^e siècle. A hauteur du boulevard Henri-IV, on a transporté et réédifié les restes de la substruction de la tour dite de la Liberté de la Bastille, mise à jour en 1899 par les travaux du Métropolitain.

*N° **2**. Le terrain dépendait jadis de l'hôtel royal de St-Pol, et c'est là sans doute qu'il faut voir l'emplacement de l'hôtel de J. de Genouillac, grand maître de l'artillerie sous François I^er. Ce logis fut ensuite la demeure des familles de Béthune, de Courlay et de Senneterre et acquis en 1676 par Gaspard de Fieubet, chancelier d'Anne d'Autriche. Ce fut lui qui fit construire l'hôtel actuel par J.-H. Mansart, et la construction fut achevée en 1681. Des mains des Fieubet l'hôtel passa entre les mains de la famille de Clèves, puis dans la famille Roussel. Dedelay de La Garde (1755-1769). Boula de Mareuil (1769 à 1777). J.-B. de Mareuil (1777 à 1818). En 1813 on y installa une raffinerie, puis une pension. Acheté en 1850 par M. de La Valette, publiciste, qui le fit restaurer d'une façon plutôt douteuse et désordonnée. En 1877 les Oratoriens y établirent l'école Massillon, et déshonorèrent les ailes de ce vieux logis pour l'agrandissement de leur école. La saillie au premier étage que l'on voit sur la façade en retour, rue du Petit-Musc, est l'ancien oratoire qui avait été décoré par Lesueur.

N° **4**. Faisait partie jadis de l'hôtel Fieubet. La sœur du chancelier, qui avait épousé Nicolas de Nicolaï, en hérita et le laissa à sa fille unique la duchesse de Mor-

temart, qui elle-même le légua à Jean de Nicolaï, marquis de Goussainville. En 1854 c'était un atelier pour l'habillement de la garde impériale. Le sculpteur Barye y est mort (1875). (Inscription.)

N° **6**. Restes de l'hôtel de M. Janin (1652). Saint-Mesmes (1728).

N° **14**. Fut le petit hôtel de Vincent Bouhier, sieur de Beaumarchais, trésorier de l'épargne, beau-père du maréchal de Vitry et du marquis de La Vieuville. Petit hôtel de la Vieuville (1689). Il était séparé du grand hôtel (4, rue St-Paul) par un groupe de trois maisons, mais communiquait avec lui. Le graveur Rançonnette y mourut en 1878. Propriété du comte d'Aucourt (1885 à 1908). Fut temple israélite. Ce petit hôtel possède un très beau plafond avec le monogramme. L. V. O. (La Vieuville d'O). Balcon avec le chiffre L. V.

N° **16**. Très curieuse cour. (Mansardes.)

N° **22**. Bureau de placement gratuit. (Hôtel de la Vieuville. Voir 4, rue St-Paul.)

N° **32**. Emplacement de la tour Barbeau où se terminait, du côté de la rivière, l'enceinte de Philippe Auguste, commencée vers 1200. Le nom lui venait du logis de l'abbé des Barbeaux qui lui était presque contigu (emplacement du Marché). (Inscription.) Autre inscription rappelant l'emplacement du jeu de paume de la Croix-Noire où Molière et la troupe dite l'Illustre Théâtre jouèrent en 1645.

N° **42**. Balcon soutenu par six consoles à cannelures et guirlandes Louis XVI.

N° **46**. Enseigne du Lion.

N° **58**. Maison à mansardes. Curieuses fenêtres à l'entresol. Ferrures. Inscription : Quay des Ormes.

## *Rue des Nonnains-d'Hyères* (1182).

Les religieuses ou nonnains qui avaient leur couvent, baigné par la rivière de l'Yerres, près de Villeneuve-St-Georges, avaient leur succursale dans cette rue, une des plus anciennes de Paris. On écrivait jadis rue des Nonaindières : mais on devrait bien dire aujourd'hui rue des Nonnains-d'Yerres, et non d'Hyères. L'extrémité sud s'appelait rue des Ormes.

Nos **2** et **4**. Maisons curieuses.

No **5**. Très intéressant bas-relief en pierre peinte, représentant : un Gagne-Petit. Date du temps de Louis XIV.

No **14**. Maison dite de la Pie. Achetée comme succursale par les Nonnains d'Yerres (reconstruite).

No **21**. Fut institution Petit (1827). Dans la cour nous voyons la façade sud de l'hôtel d'Aumont, aujourd'hui Pharmacie Centrale des Hôpitaux. Buste de Dorvault, fondateur de la Pharmacie Centrale.

No **20**. Curieuses mansardes.

No **22**. Façade assez intéressante. On peut jeter aussi un coup d'œil sur les 24, 31, 35, etc.

## *Rue de Fourcy*.

Avant 1684, c'était au bout de la rue des Nonnains-d'Hyères un cul-de-sac désigné sous le nom de Ruelle-sans-chief, dès 1313, puis cul-de-sac Censée. Transformé en rue par Henri de Fourcy qui fut prévôt des marchands de 1684 à 1671. Le marquis de Dangeau habitait la rue à la fin du XVIIe siècle.

No **1**. L'abbé Terray y demeurait à la fin du règne de Louis XV (?).

N° **2**. Ancien bureau de loterie en 1820. Enseigne du Grand-St-Antoine, représentant le saint avec son cochon.

N° **6**. Porte du XVIIIe siècle. Ancienne maison au fond de la cour.

Nos **5** et **7**. Restes d'un hôtel Hénault de Cantorbe, fermier général. L'hôtel s'ouvrait 82, rue François-Miron.

N° **12**. Rampe d'escalier en fer forgé jusqu'au quatrième étage.

N° **11**. Vieille petite porte.

## *Rue de Jouy.*

Rue de l'Abbé-de-Jouy au XIIIe siècle. Doit son nom à un abbé de Jouy qui y avait un hôtel à cette époque sur l'emplacement des 13, 15, 17. Cet hôtel fut donné en 1342 à Jean d'Andrezel par Philippe VI de Valois, et aliéné par Pierre de Bellièvre, abbé commendataire en 1658, époque où l'hôtel tombait en ruines.

* N° **7**. Hôtel d'Aumont. Là jadis s'élevait un hôtel habité par les Guyot, les Viole, les Le Charron. Cet hôtel fut démoli et reconstruit en 1648 par l'architecte Le Vau et l'entrepreneur Villedo pour Antoine Scarron, oncle du poète et beau-père du maréchal d'Aumont, qui acheta l'hôtel en 1656 et confia à François Mansart le soin de faire la façade principale. L'hôtel s'étendait jusqu'au 14 actuel de la rue de l'Hôtel-de-Ville.

Au maréchal d'Aumont succéda son fils, le duc d'Aumont, colonel de cavalerie à dix ans, et époux de la sœur de Louvois, et ensuite de Mlle de Toussé, qui fut la maîtresse de Le Tellier, archevêque de Reims. Ce duc d'Aumont fut un curieux et un numismate (1669-1704).

Son fils Louis, duc d'Aumont, ambassadeur en Angleterre, qui mourut subitement chez la Dangeville (1723). Son fils mort également en 1723. Son fils Augustin, duc d'Aumont, qui abandonna l'hôtel pour aller habiter place Louis XV, vend l'hôtel d'Aumont en 1756 à Charles Sandrié, entrepreneur des bâtiments du Roi. Pierre Terray, seigneur de Rozières, procureur général de la Cour des Aides et frère de l'abbé, acheta l'hôtel en 1765 sauf le petit hôtel qui correspond au 5 de la rue de Jouy. Lavoisier s'y maria. Antoine Jean Terray (1788), fils de Pierre, qui fut exécuté. Confisqué pendant la Révolution. Acquis en l'an XI, par Séverin Dubreuil-Mignard. Mairie de l'ancien IX^e^. (Cette mairie était antérieurement au presbytère de St-Jean-en-Grève.) Rondeau (1823). Institution Petit (1824). Pharmacie Centrale des Hôpitaux depuis 1859.

(M. Charles Sellier, le très érudit conservateur adjoint du musée Carnavalet, a écrit une très intéressante monographie de l'hôtel d'Aumont, monographie dont nous nous sommes servi pour la note précédente).

Il est probable que le cardinal de Richelieu est né dans la rue de Jouy où est à présent l'hôtel d'Aumont, dans l'ancienne maison à l'enseigne du Croissant qui appartenait à Mme d'Absac qui épousa en secondes noces Henri du Plessis, seigneur de Richelieu.

N° **8**. Porte et ferrures.

N° **9**. Ancienne demeure des Gencien, opulente famille parisienne au xv^e^ siècle. Hôtel de Fourcy (1623). Son fils Henri, prévôt des marchands (1684). Institution d'Harant (1859), puis école Sophie-Germain (école primaire supérieure de jeunes filles), fondée par la Ville en 1882. Bas-reliefs dans la cour.

N° **12**. Dépendait de l'hôtel de Beauvais (68, rue François-Miron). Les caves ogivales qui existent dans cette maison, sous la boutique d'un menuisier, proviennent de l'ancien hôtel des abbés de Chaalis, religieux de Citeaux établis près de Senlis, qui avaient là leur succursale. Cette propriété fut vendue à Mme de Beauvais par Louis de Lorraine, abbé commendataire en 1654. (Mascarons, ferrures avec chiffres.)

N° **14**. Dépendances de l'hôtel de Beauvais.

N° **19**. **Impasse Guépine** qui déjà en 1266 s'appelait cul-de-sac Guépine. Sous St Louis il existait près de la porte Baudet ou Baudoyer un bourg dit de la Guespine, et le nom de l'impasse provient sans doute du bourg voisin. Dans l'impasse se trouvent des vieilles maisons comme le 1, le 3, etc.

## *Rue Geoffroy-l'Asnier.*

Date du XIIIe siècle. Jadis rue Frogier-Lasnier, et rue Geoffroy-l'Asnier par altération. Elle tire son nom d'une famille bourgeoise qui possédait presque toute la rue au XVIe siècle. A son arrivée à Paris, Danton descendit à l'auberge du Cheval-Vert qui se trouvait dans la rue.

N° **32**. Maison à pignon. Jadis auberge de la Clef d'Argent. Restaurée en 1774. Aujourd'hui fourneau populaire.

N° **30**. Un médecin y habitait sous Louis XIV. Cette maison possédait encore il y a quelques années des anciennes écuries souterraines avec auges sculptées. Ces écuries n'existent plus. Dans la cour qui est assez intéressante nous voyons un bas-relief moderne, enseigne de l'Entrepôt d'Ivry (d'après Daumier). Les sœurs de St-Vincent-de-Paul. (Porte, mascaron, escalier.)

N° **28**. Porte à gros clous. La seconde cour est assez intéressante. Escalier.

* N° **26**. Très belle porte du XVII^e siècle, surmontée d'un puissant cartouche. Les boiseries de la porte ont été restaurées en 1886. Nous lisons l'inscription : Hôtel Chalons (1625). Luxembourg (1659). Ce joli hôtel entre cour et jardin a appartenu à Antoine Le Fèvre de La Borderie, ambassadeur en Angleterre (1608). Perrochel, maître d'hôtel du Roi (1623), qui eut comme locataire des Chalons, membres d'une famille de commerçants rouennais. La fille de Perrochel vendit l'hôtel à Mme Béon de Luxembourg, épouse d'un conseiller du Roi. (Cour intéressante, perron à double rampe, fenêtres à frontons décorés de mascarons avec monogrammes.)

N° **22**. Belle porte sculptée.

N° **20**. M. de Villemontré, conseiller d'État (1668). J.-B. de Machault, conseiller (1713). (Mansardes.)

N° **4**. Maison curieuse.

N° **3**. Inscription ancienne : Rue Geoffroy-l'Asnier.

N° **5**. Vieille maison. (Bar Barre.)

N° **9**. Enseigne du Lion d'Argent. Au 13, enseigne de taillandier à façon.

N° **15**. Inscription : Cul-de-sac Putigneux.

N° **17**. Inscription ancienne : Rue Geoffroy-l'Asnier. — **Impasse Putigneux** (inscription ancienne). A la fin du XII^e siècle cette impasse s'appelait rue Ermeline-Boiliane. Elle doit son nom à l'accouplement des mots « Pute-Teigneux ». C'était en 1300 un val d'amour, sans doute peu élégant. Dans l'impasse se trouvent des vieilles maisons comme le 3, le 5, etc.

N° **19**. Restes de l'hôtel de Preuilly (Inscription). Appartenait en 1350 à M. Frottier, descendant des Preuilly, puis aux Clermont-Gallerande, aux La Roche-

foucauld-Barbezieux, aux Le Tonnelier de Breteuil, aux Galliffet. Cet hôtel avait été confisqué en 1422 par les Anglais au profit de Philippe de Morvilliers. Les habitants de l'hôtel avaient une seconde porte sur le-cul-de sac Putigneux.

N° **21**. Curieuse **rue Grenier-sur-l'Eau**; ruelle du XIIIe siècle qui doit son nom à son voisinage de la rivière et à un personnage nommé Garnier ou Grenier qui y habitait au XIIIe siècle. Un édit de Henri III de 1577 avait permis aux marchands de vins d'y établir le siège de leur corporation. La rue a été coupée en deux par la rue du Pont-Louis-Philippe. Les plaques murales sont bien conservées (voir au coin de la rue des Barres). Au 3, vieille maison. Le 11, au coin de la rue des Barres, est intéressant. Cette maison fait saillie sur la rue Grenier-sur-l'Eau, et nous y voyons un cul-de-lampe avec fleurs de lys.

N° **23**. Ancienne mairie de l'ancien IXe arrondissement. Aujourd'hui école (1898).

## *Rue François-Miron.*

La partie Est de la rue existait en 1300 et faisait partie de la rue St-Antoine, dont elle porta le nom jusqu'en 1865. La partie ouest s'appelait jadis rue du Monceau-St-Gervais, puis rue du Pourtour-St-Gervais. Le Monceau St-Gervais fut, à travers les siècles de l'époque romaine, un vaste champ de repos. La partie qui s'appelait autrefois rue St-Antoine, servait jadis aux fêtes et aux tournois. C'est dans un de ces tournois qu'Henri II fut blessé mortellement par Montgomery. La rue actuelle doit son nom à François Miron, prévôt des marchands de 1594 à 1609, qui fit élever la

façade de l'ancien Hôtel de Ville incendié par la Commune. Hébert, après son mariage avec Françoise Goupil, ancienne religieuse sécularisée de la Conception, habitait rue St-Antoine (rue François-Miron actuellement) vis-à-vis l'église du Petit-St-Antoine. Il demeura là de 1792 jusqu'à l'été de 1793, y menant une existence familiale et y recevant son ami Desgenettes, le médecin. Sa maison était vers le 64 actuel.

N° **82**. Hôtel du président Hénault, fils du fermier général Hénault de Cantorbe. Beau balcon soutenu par de belles consoles et une tête de Maure. Belle cour. Escalier (fin du règne de Louis XIV).

* N° **68**. Très bel hôtel de Beauvais. Occupe l'emplacement d'une maison qui appartenait au monastère de Chaalis, où Le Tasse composa une partie de sa *Jérusalem délivrée*. Les caves de l'hôtel, qui ont conservé des restes de construction ogivale, sont celles de cette ancienne maison qui fut cédée en 1634 par Nicolas Fouquet au sieur et dame de Beauvais qui la firent jeter bas. L'hôtel actuel a été dessiné par Antoine Lepautre (1655). Porte. Belle cour circulaire. Escalier avec sculptures (têtes de béliers avec B entrelacés). Mme de Beauvais, née Bellier, dite Cateau la Borgnesse, était femme de chambre d'Anne d'Autriche. Ce fut elle qui *déniaisa*, à son profit, Louis XIV. La reine mère, la reine d'Angleterre, Mazarin, Turenne, assistèrent le 28 août 1660 à l'entrée solennelle de Louis XIV et de Marie-Thérèse, sur le balcon qui a été remplacé à la façade de l'hôtel. A la mort de M. de Beauvais, en 1686, Mme de Beauvais n'y était plus que comme locataire de l'ancien échevin Savalette. Christine de Suède y logea. A la mort de l'intrigante Mme de Beauvais, l'hôtel fut acheté par Jean Orry, président à mortier de Metz et administra-

teur des finances de Philippe d'Espagne (1706), qui mutila l'œuvre de Lepautre. A sa mort, en 1719, ses deux fils en héritèrent et le vendirent à leur sœur, la marquise de La Galaisière, qui le leur recéda en 1740. L'aîné de ces frères, Orry de Fulvy, gouverneur de la Compagnie des Indes, habita peu l'hôtel. Le cadet, Philibert Orry de Fulvy, qui fut contrôleur général des finances et directeur des bâtiments et beaux-arts, vendit l'hôtel au comte d'Eyck, ambassadeur de Bavière. Mozart, à son arrivée à Paris, y logea chez le comte d'Eyck en 1763. Les filles du comte d'Eyck, devenues propriétaires de l'hôtel en 1777, le vendirent en 1785 au président Bourée de Corberon qui périt sur l'échafaud en 1794. Séquestré à la Révolution l'hôtel devint un bureau de diligences. Acheté pour 33 000 francs environ par le citoyen Maurin, acquéreur de biens nationaux. C'est lui qui transforma ce bel hôtel en maison à loyers. Acheté en 1810 par M. Lemière, négociant. Propriété du petit, fils de ce dernier, M. A. Jouet.

N° **56**. Fronton circulaire à guirlande et écusson.

N° **52**. Soleil au fronton. (Restaurant israélite russe depuis 1884.)

N° **29**. **Rue Tiron** qui doit son nom à un hôtel de l'abbé de Tiron en 1270. L'abbaye de Tiron était située près de Chartres. A côté de la rue Tiron se trouvait la Cour Tiron (au 46 ancien de la rue St-Antoine) où était le théâtre Mareux qui fut aussi théâtre de Thalie (1791-1807).

N° **46**. Très curieuses lucarnes à frontons triangulaires ainsi qu'au 44 (XVIe siècle).

N° **42**. Balcon. Mascaron dans un trophée.

N° **15**. **Rue Cloche-Perce** (1250). Jadis rue de la Grosse-Margot. Doit son nom à une cloche percée

servant d'enseigne. Elle a été coupée en deux par la rue de Rivoli.

N° **13**. Maison à pignon du xv^e siècle.

* N° **30**. Très curieuse maison Renaissance au fond de la deuxième cour.

N° **22**. On y voyait encore à la fin de 1907 une curieuse enseigne de barbier : « Au chat qui fait le poil à un feignant ». Cette enseigne a été recouverte par le ravalement (1908). (S'intitule : Hôtel meublé du Grand Apollon !)

N° **18**. Cette maison, ainsi que le 20, possède deux étages de caves ogivales.

N° **14**. Du 14 au 4 (pourtour St-Gervais), les maisons sont ornées, au deuxième étage, de balcons comportant comme motif central un arbre aux feuilles légèrement ouvertes, travail qui rappelle le fameux orme St-Gervais qui était voisin. Cette rangée de maisons qui bordait le cimetière a été construite en 1733 par la fabrique de St-Gervais. Elle remplace les maisons élevées par permission du pape Sixte IV en 1475 sur la bordure du cimetière paroissial. Les ferronneries des fenêtres ont été exécutées par le maître serrurier Baptiste Bouillot.

N° **10**. Ledru-Rollin y est né le 3 février 1807. En face de cette maison qui portait jadis le numéro 2 de la place Baudoyer, se trouvait la rue Renaud-le-Fèvre, qui menait au marché St-Jean. Une plaque a été posée sur cette maison le 2 février 1908 à l'occasion du centenaire de la naissance du promoteur du suffrage universel, membre du Gouvernement provisoire de 1848.

N° **4**. Inscription à demi effacée : Rue du Pourtour. Nous voyons encore de ces anciennes inscriptions au 14 et au 12 (Place Baudoyer).

N° **2**. Là se trouve l'entrée des charniers. (Entrée ordinaire par la sacristie.)

## *Place Baudoyer.*

La place Baudoyer tire son nom de la porte Baudoyer qui était située rue St-Antoine. Dès le XIIIe siècle il y avait là une place qui fut au moyen âge le rendez-vous des oisifs et des nouvellistes. En juin 1848 elle fut le théâtre d'un terrible combat. La place occupe la partie sud de l'ancien cimetière St-Jean-en-Grève. Ce cimetière, qui occupait lui-même l'emplacement de l'ancien hôtel Craon abattu en 1392, s'étendait jusqu'à la rue du Roi-de-Sicile au nord, au carrefour formé des rues de la Verrerie et du Bourg-Tibourg. Dans ce cimetière furent inhumés Robespierre jeune et Mme Charles, l'Elvire de Lamartine. Le cimetière fut remplacé vers 1830 par un marché qui disparut et la place s'appela Place du Marché-St-Jean. La place Baudoyer fut modifiée en 1851, époque où la plus grande partie des maisons disparurent par la contruction de la caserne Napoléon et le percement de la rue de Rivoli.

A l'est de la place, bien modifiée maintenant, se trouve la mairie du IVe arrondissement construite en 1866 par Bailly, incendiée en 1871 et restaurée en 1884. A l'ouest se trouve la caserne Napoléon (1852) qui doit être incessamment désaffectée. Cette caserne a été construite sur l'hôtel des abbés de St-Faron et sur une partie de l'ancien hôtel dit du Pet-au-Diable. Cet hôtel, dont la tour n'a été démolie qu'en 1843, était en 1379 l'hôtel dit du Cloître-St-Jean et appartenait aux seigneurs de Coucy et de Béthisy au XIVe siècle. Au XVIe siècle il était aux seigneurs de Bourron, aux St-Mesme au XVIIe, à la marquise de La Tour au XVIIIe, et à la famille Le Roy au moment de la Révolution. On appelait aussi cet hôtel le

Martelet St-Jean. La caserne occupe également l'emplacement de l'extrémité sud de la rue des Mauvais-Garçons, et sa partie sud se trouve sur l'emplacement de l'ancien hôpital St-Gervais.

## *Place St-Gervais.*

La place, avant 1836, faisait partie de la rue François-Miron. Elle précède l'église St-Gervais et St-Protais. Une première église existait déjà là au VIe siècle. En avant du portail se trouvait un grand orme, dit Orme St-Gervais, sous lequel on attendait la justice (De là vint l'expression : Attendre sous l'orme.) L'église fut reconstruite en 1212, 1420, 1581 et le portail actuel, dont Louis XIII posa la première pierre en 1616, est l'œuvre de Salomon de Brosse (et non de Jacques de Brosse). Le clocher, balafré des balles de 1830, 1848, 1871, possède un escalier remarquable. Le sommet a été reconstruit au commencement du XVIIIe siècle. L'abbé de Cajamano, qui joua un rôle dans la conspiration de Malet, étant prêtre habitué de St-Gervais, y logea dans une chambre occupée aujourd'hui par le sonneur. Dans cette belle église Bossuet prononça, en 1686, l'oraison funèbre de Michel Le Tellier qui y est enterré ainsi que Scarron, Philippe de Champaigne, Crébillon, Ducange, les chanceliers Louis Boucherat et Charles Voysin, l'archevêque de Reims Le Tellier, etc. Mme de Sevigné s'y maria. En 1793 on essaya de faire tomber l'église, et plusieurs piliers ont été minés. Temple de la Jeunesse pendant la Révolution. Ambulance en 1848. L'intérieur de l'église date de la fin du XVe siècle, et les dimensions étroites de la nef font ressortir sa grande hauteur. (Voir les décorations de Philippe de Champaigne, le tableau

d'Albert Durer, le couronnement du banc d'œuvre dû au Pérugin, le monument de Le Tellier, les stalles qui datent de Henri II et qui proviennent de Port-Royal-des Champs, les fresques de Heim, la chapelle de la Vierge avec la couronne de 1517 supportée par les nervures des arcs, ce qui reste des vitraux de Pinaigrier.) Il faut voir aussi la très intéressante chappelle dite de Scarron, attribuée, dit-on, à Mme de Maintenon, et surtout les anciens charniers, d'où on a une vue des plus intéressante sur l'église.

## *Rue des Barres.*

Ruelle aux Moulins-des-Barres en 1250, puis ruelle aux Moulins-du-Temple. Rue du Chevet-St-Gervais en 1386. La partie sud s'appela rue Malivaux.

N° **19**. Ancienne inscription de rue à moitié effacée par la plaque nouvelle. Nous revoyons une autre inscription ancienne au 14.

N° **15**. Ancienne annexe de l'église. Vestiges de l'ancienne chapelle de la Communion désaffectée et occupée actuellement par une maison de confiserie. C'est dans cette chapelle que fut sans doute enterré Philippe de Champaigne. D'une fenêtre de la confiserie on a une vue curieuse sur l'église et les charniers.

N° **12**. Maison de ville des religieuses de l'abbaye de Maubuisson, près de Pontoise.

N° **13**. Curieux aspect du chevet de l'église St-Gervais et St-Protais.

N° **2**. Grille à l'enseigne du Pigeon.

Dans cette rue qui doit peut-être son nom aux barres qui y étaient placées jusqu'à la rivière par les employés des Aides et Gabelles, se trouvait jadis l'hôtel des Barres

démoli aujourd'hui par la rue du Pont-Louis-Philippe. Cet hôtel avait appartenu au XIVe siècle à Louis de Boisredon, amant d'Isabeau de Bavière, que Charles VI fit jeter à la rivière dans un sac avec ces mots : « Laissez passer la justice du Roi ». Après avoir été la propriété des moines de St-Maur, des seigneurs de Charny, et être devenu le bureau général des Aides au commencement du XVIIIe siècle, ce manoir devint le siège du Comité de la Section de la Commune en 1793. Robespierre jeune, qui venait de se jeter d'une des fenêtres de l'Hôtel de Ville, y fut transporté sanglant avant d'être conduit à l'échafaud avec son frère.

## *Rue de l'Hôtel-de-Ville.*

Jadis rue de la Foulerie, puis rue de la Mortellerie. Ce dernier nom était dû aux Morteliers, ouvriers maçons, originaires du Limousin. A la suite du choléra de 1832, les habitants, mal impressionnés par cette dénomination de Mortellerie, dont ils ne connaissaient pas l'origine, exigèrent le changement du nom de leur rue, d'où le nom actuel qui date de 1835. Cette rue, qui jadis était la grande rue d'un bourg de pêcheurs et de bateliers, a conservé son aspect du XVe et du XVIe siècle et est une des plus curieuses du Vieux Paris.

N° **86**. Vieilles maisons. Escalier en bois au fond de la cour.

N° **105**. Vieille maison. (S'intitule hôtel meublé avec vue sur le quai !)

N° **84**. Ledru, commissionnaire du Mont-de-Piété et père de Ledru-Rollin vint y habiter en 1812 et y resta jusqu'à sa mort en 1823. Ledru-Rollin y passa sa

jeunesse et y resta jusqu'en 1828, époque où il alla avec sa mère 9, rue du Mouton. (Escalier.)

N° **82**. Maison à pignon. Le 103 est également ancien.

N° **95**. La commission du Vieux Paris y a placé une inscription rappelant l'ancien nom de la rue (rue de la Mortellerie). La même inscription se retrouve à l'extrémité orientale de la rue.

N° **56**. Maison qui possède une cave curieuse avec arceaux et clefs de voûte sculptés. C'est sans doute une ancienne chapelle et, d'après une tradition, cette chapelle aurait été fondée par Blanche de France, petite-fille de Philippe le Bel, religieuse en l'abbaye de Longchamp, décédée en 1358.

N° **50**. Vieille maison ainsi qu'au 71 et au 69.

N° **38**. A l'enseigne du Chapeau Rouge (sept chapeaux sur la façade).

N° **36**. A l'enseigne de la Pinte.

N° **53**. Vieille maison : Au Père Normand.

N° **51**. Très vieille maison. (Au rendez-vous des Creusois et à Vercingétorix.)

N° **26**. Curieuse entrée ainsi qu'au 24.

N° **39**. Curieuse **rue du Paon-Blanc** qui doit son nom à l'enseigne d'un hôtel meublé. C'est la plus étroite de Paris (1 m. 50). En 1550 elle s'appelait : Descente à la Rivière. Inscriptions anciennes : Rue de la Mortellerie et rue du Paon-Blanc.

N° **20**. Le Paon-Blanc, antique cabaret oú se réunissent encore les gâcheurs de plâtre du quartier. La maison existait déjà en 1741. C'était jadis le rendez-vous des enfants de la Creuse et de la Haute-Vienne. Actuellement c'est le rendez-vous des cimentiers et rocailleurs. L'enseigne du Paon faisant la roue qui était peinte à la détrempe sur la façade a disparu en 1904.

N° **18**. Très vieille maison. Emplacement de l'ancienne Cour Gentien qui faisait partie de l'hôtel d'Aumont de 1659 à 1680.

N° **16**. Vieille masure ainsi qu'au 29.

N° **25**. **Rue de la Masure** qui date du XVI^e siècle.

N° **19**. Maison à encorbellement.

N° **17**. Maison curieuse. Grille. Le 7 est assez curieux.

N° **8**. Du 8 au 2, hôtel de Sens avec tourelle. Le 6 est occupé par une modeste synagogue (Voir rue du Figuier.) Dans la rue de l'Hôtel-de-Ville se trouvait la chapelle, dite des Haudriettes, vendue à la Confrérie des maçons en 1764.

## *Quai de l'Hôtel-de-Ville.*

Ancien chemin aux Merrains (XIII^e siècle), quai de la Grève (1250) entre la place de Grève et la rue Geoffroy-l'Asnier, quai des Ormes entre la rue Geoffroy-l'Asnier et la rue des Nonnains-d'Hyères. Nom actuel en 1867. Il bordait autrefois l'ancien port aux Blés et le port aux Foins. A son extrémité est, se trouvait la place aux Veaux et la place Monfils. Le quai actuel longe le port des Ormes et le port de l'Hôtel-de-Ville.

N° **10**. Assez curieux ainsi que le 12. Au 14 balcon.

N° **30**. Grille de marchand de vins.

N° **34**. Maison portant la date de 1548. Escalier intéressant avec rampe en bois à partir du premier étage.

N° **56**. Emplacement de l'ancienne impasse Hyacinthe, fermée aujourd'hui.

N° **64** *bis*. **Rue du Pont-Louis-Philippe** (1833). Créée sur l'emplacement de l'ancien hôtel des Barres. S'est appelée rue du Pont-de-la-Réforme. Au 2 nous lisons cette inscription : Cette maison a été construite

sous Louis XV par Jacques Charles, contrôleur des vins, bourgeois de Paris. Au 20, Vidocq, célèbre aventurier et plus tard policier, fonda une agence de renseignements. La rue doit son nom au **pont Louis-Philippe** qui se trouve à son extrémité. Ce pont a été construit en 1862. Il remplace l'ancien pont suspendu de 1833 qui avait été construit par Séguin d'Annonay, pont qui était soumis à un péage rachété après la Révolution de Février. De 1848 à 1851 ce pont s'était appelé pont de la Réforme.

N° **70**. Enseigne de la Grande Botte.

N° **80**. Enseigne du Renard.

N° **90**. Enseigne de la Cloche d'Argent.

N° **90**. **Rue de Brosse** (XIIIe siècle). Jadis rue de Longpont et rue aux Moines-de-Longpont. Rue Jacques-de-Brosse en 1838, puis rue de Brosse en 1881 en mémoire de l'architecte Salomon de Brosse (dit à tort Jacques), mort en 1630, qui construisit le portail de St-Gervais et le Luxembourg. Dans la rue de Longpont se trouvait le passage Gervais qui est devenu l'impasse innommée au sud de l'église St-Gervais. La rue longe l'annexe de l'Hôtel de Ville.

## *Rue de Lobau.*

La rue se trouve sur l'emplacement de l'ancienne église St-Jean-en-Grève qui avait été construite en 1212 comme baptistère de St-Gervais : Simon Vouet y fut enterré. Le cloître St-Jean se trouvait au nord de l'église et c'est là que fut enterré le marquis de Favras. En 1838 la rue de Lobau a englobé les rues Pernelle, de la Levrette, de la Garnison qui allait de la rue de la Tixeranderie à la rue du Tourniquet-St-Jean, ex-rue du

Pet-du-Diable, etc. Nom actuel en l'honneur du maréchal (1770-1838.)

N° 2. Ancienne caserne Lobau, construite sous le second Empire. Annexe de l'Hôtel de Ville depuis 1885. Un souterrain l'unit à l'Hôtel de Ville et un autre à la caserne Napoléon. L'aigle qui orne le fronton de cette ancienne caserne a été décapité. Plusieurs communards furent fusillés là, et on voit encore les traces des balles sur les murs de la cour.

N° 4. Caserne Napoléon (1852). Doit devenir prochainement une annexe de l'Hôtel de Ville. La rue longe la façade est de l'Hôtel de Ville. Les lions en bronze qui se trouvent à la porte sud sont de Jacquemart, ceux qui se trouvent à la porte nord sont de A. Cain.

## *Place de l'Hôtel-de-Ville.*

Occupe en partie la place du port de Grève de l'époque gallo-romaine. Avant 1830 on l'appelait place de Grève. Elle a été le théâtre des événements historiques les plus importants, et son histoire serait l'histoire même de Paris, l'histoire même de la France. Les exécutions capitales y eurent lieu depuis 1310 jusqu'en 1832. Au milieu de la place de Grève était la croix gothique avec huit hautes marches; elle était destinée à recevoir les prières des suppliciés : elle fut détruite vers 1673. La première suppliciée fut Marguerite Porette, brûlée comme hérétique en 1310. Puis ce furent : Anne Dubourg, étranglé puis brûlé comme hérétique (1559), Jean de Montaigu, le connétable de St-Pol qui fut exécuté devant 200 000 personnes, La Mole et Coconas, Montgomery, Ravaillac, Éléonore Galigaï, Montmorency Boutteville, la marquise de Brinvilliers (1676), la

Voisin (1680), Damiens, Lally, le comte de Horn pendu en 1720, Cartouche rompu vif (1721). Berthier y fut éventré. Foulon et le marquis de Favras y furent pendus (1790). La machine du docteur Guillotin y fut dressée la première fois le 25 avril 1792 pour l'assassin Pelletier. Après le 10 août, l'échafaud fut transporté place du Carrousel, puis revint place de Grève pour trois faussaires. La place de Grève resta lieu d'exécution pour crimes de droit commun, tandis que l'échafaud se dressait pour les exécutions ordonnées pour crimes soi-disant politiques, place du Carrousel, place de la Révolution ou place du Trône-Renversé. En Thermidor an II, l'échafaud revint place de Grève pour l'exécution de Carrier et de Fouquier-Tinville. Louvel y fut exécuté en 1820. La place de l'Hôtel-de-Ville, qui occupe une superficie plus que double de celle qu'elle occupait jadis, a été agrandie en 1769 et en 1853 et ainsi ont disparu les anciennes rues de la Vannerie, de la Tannerie, du Martroy et la rue du Mouton, où se trouvait la fameuse maison de la Lanterne qui joua un si grand rôle pendant la Révolution. L'effigie du manufacturier Réveillon y fut pendue en 1789, puis les défenseurs de la Bastille et Foulon y furent pendus eux-mêmes. De cette fameuse maison vient l'expression de l'époque : « Les aristos à la Lanterne ». Berthelot est né dans cette maison en 1827. Ledru-Rollin habita également la rue du Mouton.

Le premier Hôtel de Ville qu'ait eu la place de Grève s'appelait la Maison aux Piliers et avait été l'ancien hôtel des Dauphins du Viennois. Cette maison fut achetée par Étienne Marcel, prévôt des marchands, en 1357. François Ier posa la première pierre du second Hôtel de Ville en 1533, et cet hôtel fut achevé en 1628. Ce fut l'architecte italien Dominique de Cortone, dit Boccador,

qui donna les plans en 1530, et suivit les constructions sans discontinuité. Pierre Chambiges fut l'entrepreneur général de la maçonnerie, et Charles Le Comte fut le chef de la charpenterie. Les travaux furent interrompus de 1548 à 1600. L'édifice, dont la façade fut construite sous Henri IV, fut continué par le gendre, les petits-fils et les arrière-petits-fils de Chambiges, Guillaume, Pierre et Augustin Guillain. M. Marius Vachon, dans son *Histoire de l'ancien Hôtel de Ville de Paris*, dit que l'édifice Renaissance a été faussement attribué au Boccador et qu'il est de l'architecte parisien Pierre Chambiges. Rappelons que le Boccador est mort en 1549, et Chambiges en 1544. Cet hôtel était contigu vers le nord à l'hospice du St-Esprit (1362), et vers le sud il franchissait le rue du Martroy par l'arcade dite de St-Jean où fut tué, le 10 août 1792, Mandat, le commandant de la Garde Nationale de Paris. L'église St-Jean-en-Grève se trouvait à l'est de l'hôtel. L'hospice et l'église furent englobés dans l'Hôtel de Ville en l'an XI. Cet hôtel, agrandi par Godde et Lesueur de 1837 à 1871, fut incendié par les Communards en 1871. Avant la Révolution l'Hôtel de Ville était la résidence du prévôt des marchands. La Commune de Paris s'y assembla de 1792 à 1794. Robespierre y fut arrêté le 9 thermidor. En 1830 la garde de Charles X défendit l'Hôtel contre les insurgés. La République y fut proclamée en 1848. La Commune s'en rendit maîtresse en 1871, et l'occupa du 18 mars au 24 mai. A l'arrivée des troupes de Versailles, le feu y fut mis.

Le troisième Hôtel de Ville, l'actuel, a été reconstruit par Ballu et Deperthes de 1874 à 1882, sur l'emplacement du précédent. Depuis l'Empire l'Hôtel de Ville est devenu la résidence du Préfet de la Seine. Le Conseil

municipal y tient ses séances. Au sud de l'Hôtel de Ville, dans le petit jardin, se trouve la statue équestre d'Étienne Marcel, en costume de prévôt des marchands. Cette statue, œuvre d'Idrac et de Marqueste, a été inaugurée en 1888.

En face de l'Hôtel de Ville, sur la place, s'ouvre l'**avenue Victoria** (tronçon jusqu'à la place du Châtelet) (1854), qui s'appela primitivement boulevard de l'Hôtel-de-Ville. Nom actuel en 1855 en mémoire de la visite de la reine Victoria à l'Hôtel de Ville. Cette avenue a fait disparaître les anciennes rues de la Tannerie, de la Vannerie, J.-l'Épine, une partie de la vieille place aux Veaux, etc. Elle longe l'annexe de l'Hôtel de Ville qui est au 4 et l'Assistance Publique qui est au 3.

## *Quai de Gesvres.*

Fut établi en 1641 par le marquis de Gesvres, capitaine des gardes, sur des arcades qui existent toujours mais sont masquées. Sous ces arcades il y avait jadis des boutiques qui furent démolies en 1789. La voûte du quai de Gesvres qui existe encore, masquée par les murs du quai, forme aujourd'hui une gare centrale à l'usage du grand collecteur. Le quai Le-Pelletier, qui n'était en 1642 qu'un terrain en pente appelé la Tuerie, s'étendait entre la place de Grève et la rue St-Martin : il s'appela quai Neuf, puis quai de la Tannerie et en 1868 il fut confondu avec le quai de Gesvres. Gouthière habita en 1767 le quai Le Pelletier, comme ciseleur doreur, et il y avait une boutique à l'enseigne de la Boucle d'Or. Le moulin de l'Hôtel-Dieu, qui était établi primitivement dans le petit bras de la Seine, fut transporté en 1653 le long du quai de Gesvres.

N° 4. Administration de l'Assistance publique créée en 1848 pour remplacer le Conseil des Hôpitaux et des Hospices.

N° 6. **Rue de la Tacherie.** Rue de la Juiverie au XIIIe siècle, puis rue de la Petite-Juiverie, rue de la Tascherie au XIVe siècle. Le nom vient de tâche, travail. Elle allait primitivement de la rue Jean-Pain-Mollet à la rue de la Coutellerie. Elle a été remaniée en 1854, époque où on a ouvert la partie sud.

N° 10. Café qui a pris comme enseigne : A la Pompe Notre-Dame. Ce nom rappelle les deux pompes jumelles du pont N.-Dame au XVIIe siècle, pompes qui alimentaient les fontaines du voisinage. Ce café a été fondé en 1855 au moment de la démolition de la pompe.

N° 14. **Rue Adolphe-Adam** (1864). Primitivement rue Adam, puis rue Adolphe-Adam en 1879, en l'honneur du compositeur (1803-1856).

Le quai de Gesvres se termine au pont au Change.

## *Le Pont au Change.*

L'ancien pont aux Changeurs du XIIe siècle se trouvait un peu en amont. Il était en bois et occupé par des orfèvres et des changeurs. Il s'est appelé pont de la Marchandise et pont aux Oiseaux. Après plusieurs inondations et incendies il fut reconstruit en pierre de 1639 à 1647. Il était décoré des statues en bronze de Louis XIII, de Louis XIV agé de dix ans, et d'Anne d'Autriche (actuellement au Louvre). Ces statues étaient l'œuvre de Simon Guillain. Les maisons qui encombraient le pont furent supprimées en 1769. Le pont a été refait en 1858 dans l'alignement du boulevard du Palais.

## *Place du Châtelet.* (Côté Est.)

La place du Châtelet est sur l'emplacement de l'ancien Grand Châtelet. Le Grand Châtelet, et le Petit Châtelet sur la rive gauche, étaient à l'origine deux tours pour la défense du grand et du petit pont. Le Grand Châtelet fut transformé en château fort sous Louis le Gros et devint plus tard la maison de justice du prévôt de Paris. En 1318 une ordonnance de Philippe le Long enjoignait au greffier du Châtelet d'avoir à entretenir une chandelle auprès de la porte du dit Châtelet, et telle fut l'origine de l'éclairage de notre ville. Louis XIV reconstruisit le Grand Châtelet et y incorpora toutes les juridictions particulières de la Ville. En 1789 le lieutenant civil au Châtelet était Talon, dont la fille, Mme de Cayla, fut la favorite de Louis XVIII. Le Châtelet qui était une forteresse et une prison, et dans lequel se trouvait la Morgue, appelée Basse Geôle, fut le théâtre de nombreuses tragédies sanglantes. Les Bourguignons y égorgèrent, en 1418, 216 Armagnacs. Les captifs y avaient les pieds dans l'eau croupie et les immondices. Cartouche y fut détenu en 1721, ainsi que l'empoisonneur Derues en 1777. En 1792 les Septembriseurs envahirent la prison. Le Châtelet fut détruit en 1802 et sur ses ruines on ouvrit la place actuelle, qui a également absorbé la rue de la Joaillerie (1300), jadis rue du Chevet-de-St-Leufroy et de la Passementerie au XVIIe siècle, la rue de la Triperie, de la Vieille-Chevalerie, du Pied-de-Bœuf, etc. On entrait dans le Grand Châtelet par un passage en partie voûté nommé rue St-Leufroy. Les prisons s'élevaient sur l'emplacement de la fontaine.

Le théâtre Sarah-Bernhardt a été construit en 1861 par Davioud. Il fut primitivement Théâtre Lyrique. Ce Théâtre Lyrique avait été fondé en 1847 au boulevard du Temple, sous le titre d'Opéra National. Alexandre Dumas en prit la direction et passa la main à Carvalho. C'est à ce premier théâtre lyrique du boulevard du Temple qu'avait été donnée la première représentation de *Faust* en 1859. Les représentations continuèrent sans succès au nouveau théâtre. Le Théâtre Lyrique devint théâtre des Nations en 1870. Opéra-Comique (1887) après l'incendie de la salle Favart. Théâtre Sarah-Bernhardt (1898). Il se trouve sur l'emplacement de la rue de la Vieille-Lanterne (jadis rue de l'Écorcherie puis de la Tuerie), qui de la place du Châtelet aboutissait au petit carrefour du Marché-aux-Veaux. Dans cette rue se pendit Gérard de Nerval en 1855. La scène du théâtre Sarah-Bernhardt est sur l'emplacement même de l'endroit où on trouva le corps du pauvre et illustre fou.

### *Rue de Rivoli.* (Tronçon oriental).

Dans son parcours dans le IVe arrondissement, le percement de cette rue a fait disparaître entre autres : la rue du Petit-Crucifix, la place et la rue St-Jacques-la-Boucherie, la rue des Écrivains, qui s'était confondue en 1851 avec la rue Jean-Pain-Mollet. La rue Jean-Pain-Mollet occupait à peu près l'emplacement de la rue de Rivoli entre la rue de la Tacherie et la rue de la Coutellerie. Maillard, dit Tape-Dur, habitait rue Jean-Pain-Mollet au moment de son mariage qui eut lieu à l'église St-Sauveur. Le percement de la rue de Rivoli a fait disparaître également une partie de la rue de la Tacherie, la rue de la Tixeranderie, où naquit Mme Ackermann

en 1813, l'impasse St-Faron, la rue Jean-de-l'Épine, une partie de la place Baudoyer et des rues du Roi-de-Sicile, des Ballets, et le passage du Petit-St-Antoine, etc.

Le **square St-Jacques** a été créé en 1854 sur l'emplacement de l'ancienne église St-Jacques-la-Boucherie. Dès le VIIIe siècle, il existait là une chapelle dite « dans la boucherie ». (In carnificeria.) Cette chapelle, située au delà du grand pont de la Cité, était voisine d'une boucherie. Les boucheries n'étaient tolérées alors qu'en dehors des agglomérations. L'église fut reconstruite plusieurs fois au XIVe et au XVe siècle et elle conserva son surnom. Nicolas Flamel, qui contribua à la dernière réédification, y fut enterré en 1417. L'emplacement de l'église dont la façade était tournée vers l'ouest, et dont le chevet était tourné vers l'Hôtel de Ville, correspond à la partie nord du square et au trottoir de la rue de Rivoli qui est ici sur l'emplacement de l'ancienne rue des Écrivains. L'église fut démolie en l'an V. La tour, qui avait été achevée entre 1521 et 1522, fut rachetée en 1836 par la Ville et fut restaurée par Ballu. Un Anglais y avait installé une fonderie de plomb de chasse. C'est aujourd'hui un observatoire. Au sommet, statue de St Jacques le Majeur avec les trois symboles des évangélistes : l'aigle, le lion et le bœuf. (Ce sont des reproductions : les originaux sont aux Thermes.) Sous la clef de voûte au rez-de-chaussée se trouve une statue de Pascal (œuvre de Cavelier, 1856), qui renouvela sur cette tour ses expériences barométriques faites antérieurement au Puy-de-Dôme en 1648. Cette tour est tout ce qui reste de la vieille église qui fut remplacée primitivement par un marché de vieux habits, qui lui-même fut supprimé en 1853 pour céder la place au square actuel en 1854.

N° **90**. Aux Lions de Faïence. (Enseigne.)

N° **88**. **Rue Nicolas-Flamel**. Rue de Marivas en 1280, puis rue Marivaux, et Marivaux-des-Lombards avant 1854. Elle a été percée à l'endroit où Nicolas Flamel, écrivain juré, qui passait pour alchimiste au commencement du XVe siècle, avait sa maison au coin de la rue des Escrivains.

N° **86**. A la Gerbe d'Or. (Enseigne moderne.)

N° **82**. **Rue St-Bon**. Existait au XIIIe siècle. Doit son nom à l'ancienne chapelle de St-Bon qui datait du XIe siècle. Elle se trouvait sur l'emplacement du 6, en face du débouché de la rue Pernelle. Cette chapelle St-Bon ou St-Bonnet devint le siège du Comité civil de la section des Arcis en 1790, servit de corps de garde, puis fut affectée aux hospices et démolie en 1792. Au 12, vieille maison curieuse. Au 7 s'ouvre la **rue Pernelle**, qui s'appela ruelle St-Bon en 1273, rue de la Lanterne au XVIIe siècle, de la Dentelle au XVIIIe siècle. Nom actuel en mémoire de Pernelle, femme de Nicolas Flamel.

N° **76**. Maison moderne abritant une enseigne d'un « Corset régénérateur » et qui n'a pas hésité à inscrire sur sa porte d'entrée : Ancienne propriété de Gabrielle d'Estrées !

N° **33**. **Rue de la Coutellerie**. Date de la fin du XIIe siècle. En 1300 c'était la rue des Recommanderesses, puis rue de la Vieille-Oreille et Guignoreille par corruption. Rue des Couteliers à la fin du XVe siècle, puis rue de la Coifferie et de la Coutellerie. Le plan de Gomboust indique dans cette rue un hôtel Boucot qui a été détruit par le percement de la rue de Rivoli.

N° **31**. Le café de la Garde Nationale remplace l'ancien café de même nom qui se trouvait à l'angle de l'ancienne rue du Mouton dans une maison Renaissance.

N° **68**. Bas-reliefs modernes sous la voûte d'entrée.

N° **66**. Cour datant du premier Empire. (Établissement de bains.)

N° **64**. Construit sur l'emplacement de l'hôtel des Coquilles habité par le président Jacques Louvet en 1519.

N° **60**. Entrée monumentale du Bazar de l'Hôtel-de-Ville.

N° **48** *bis*. Là se trouvait avant 1905 la dernière maison debout de la rue de la Tixeranderie. (Cariatides sur la maison reconstruite en 1905.)

N° **44**. Vieille maison. (Hôtel dit de la Toison d'Or.)

**Rue des Mauvais-Garçons** (XIIIe siècle). S'appela rue Chartron. Nom actuel sous François Ier. Sauval dit que le nom vient des brigands, ou mauvais garçons, qui essayèrent d'assassiner Olivier de Clisson, et qui furent cachés dans cette rue par Pierre de Craon. Une partie de la rue a été absorbée par le percement de la rue de Rivoli, et la construction de la caserne Napoléon. Aux 4 et 6, vieilles maisons.

N° **42** *bis*. **Rue du Bourg-Tibourg**. Ouverte au XIIIe siècle. Elle tire sa dénomination d'un lieu appelé Petit-Bourg qui fut enclavé dans la ville en 1190, et dont le colon principal était un nommé Tiboud. Bourg-Tibourg est une corruption du Bourg de Tiboud. La rue s'appela Boure-Thibout en 1317, rue Boutibourc en 1525. Avant la suppression des remplaçants militaires, cette rue était le rendez-vous des racoleurs ou marchands d'hommes. Dans cette rue s'élevait l'hôtel de Pierre de Craon, rasé en 1392, après l'attentat contre Olivier de Clisson. Sur son emplacement, donné par Charles VI à la paroisse St-Jean-en-Grève, fut établi un cimetière, dit Cimetière Vert. Les 15, 17, 19, 21 sont sur l'emplace-

ment du séjour des Nicolay, premiers présidents de la Chambre des Comptes. Une autre entrée donnait rue de Moussy. Cet hôtel fut habité en 1728 par Nicolas d'Argouges, lieutenant général des armées du Roi, et en 1789 par M. d'Oultremont, conseiller au Parlement. Au 21, porte. Au 33 est la porte de l'hôtel du duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV. Au fond de la cour, à gauche, escalier en pierre avec rampe de fer forgé. Au 30, dit M. G. Pessard, est mort le diacre Pâris. Suivant d'autres historiens ce décès serait survenu rue des Bourguignons (emplacement du 72 actuel du boulevard du Port-Royal). Le 26 est ancien, comme presque toutes les maisons dans le haut de la rue.

N° **40** *bis*. Au Lion qui déchire une botte. (Enseigne.)

N° **38** *bis*. A la Corbeille d'Or.

N° **26**. **Rue des Ecouffes**. Existait en 1233. Cette rue était habitée par des prêteurs sur gages, et le mot écouffe était synonyme de Mont-de-Piété. Le mot signifiait également un ornement pour la coiffure des femmes au moyen âge et l'origine du nom de la rue vient peut-être des modistes qui y logeaient. Baraguay d'Hilliers, pendant sa minorité, habita la rue ainsi que le géographe Buache, l'inventeur de la division géographique par bassins, qui logeait au 23 ou au 25. Au 2, maison à pignon et grille. Le 14 et le 16 sont anciens. Au 20, inscription : « Philippe de Champaigne habita et mourut en 1674 dans la maison qui se trouve sur l'emplacement du 20 actuel, dans sa partie contiguë au 18. » Cette maison appartenait à son beau-père, Nicolas Duchesne, prévôt des bâtiments du Roi. Au 25, joli hôtel du XVII^e siècle au fond de la cour. (Porte ainsi qu'au 23.) Le 21 et le 11 sont anciens. Au 9, se trouve un curieux passage allant rue du Trésor. Le 3 est ancien, etc., etc.

N° **18. Rue Ferdinand-Duval.** S'appelait encore, en 1900, rue des Juifs; nom qu'elle a porté pendant plus de huit siècles, et qui fut changé sur la demande des habitants. Nom actuel en mémoire du Préfet de la Seine (1827-1896). Boissy d'Anglas habitait la rue en 1804 (le 17, ancien). La rue possède de nombreuses boutiques israélites. Au 8, au 16, ferrures de fenêtres. Au 20, cour et façade très curieuse du XVIe siècle d'un hôtel qui s'appela hôtel des Juifs en 1728. A cette époque il était habité par la famille Le Fèvre de Léseau et plus tard par la famille de Géminy. (Pilastres corinthiens, mansardes sculptées.)

Nos **18** et **16**. Emplacement du Petit-St-Antoine. Avant la Révolution il y avait entre la rue St-Antoine et la rue du Roi-de-Sicile un couvent des Hospitalières de St-Antoine-en-Viennois, dit le Petit St-Antoine pour le distinguer de l'abbaye du même nom sise au Faubourg. Ce couvent datait de Charles V et avait été érigé en commanderie en 1365. Hôpital pour les malades atteints du mal des Ardents ou feu St-Antoine. En 1615 ce fut une maison d'éducation religieuse qui fut supprimée en 1790. Devenu propriété nationale, le Petit St-Antoine fut vendu en 1798 et démoli en 1804. Dans l'église siégea le Comité de la section des Droits de l'Homme. On a ouvert en 1806 sur son emplacement, et dans l'axe de la rue des Juifs (Ferdinand-Duval), un passage dit également du Petit-St-Antoine. C'est dans ce passage, qui a été élargi et ajouté à la rue des Juifs dont il était le prolongement jusqu'à la rue St-Antoine (rue François-Miron actuellement), qu'étaient situés les magasins dits du Petit-St-Antoine. (Sorte de Bon-Marché sous l'Empire.)

Le Petit-St-Antoine s'étendait à peu près sur l'emplacement des maisons portant actuellement les numéros 18,

16, 1, 3, de la rue de Rivoli, le sol de cette rue et 48, 45, de la rue François-Miron.

N° **1**. Café dit de la Pointe Rivoli. C'est ainsi qu'on dénomme cet endroit.

N° **8**. Au Bûcheron (enseigne). Au 10, s'ouvre la rue Pavée.

## *Rue Pavée* (1235).

Jadis rue du Petit-Marivaux (1406), puis Pavée-au-Marais à cause du pavage qu'on y fit. Tronchet, le défenseur de Louis XVI, président du Sénat, mourut en 1806 au 6 de la rue Pavée-au-Marais et fut inhumé au Panthéon.

N^os^ **11** et **13**. Emplacement de l'hôtel de Savoisy, favori de Charles V, démoli en 1404. Rebâti en 1517 par Morlet de Museau, conseiller du Roi. Là fut logé le duc de Norfolk, ambassadeur d'Angleterre en 1533. L'amiral Chabot, compagnon de captivité de François I^er^ (1543). Sa veuve le vend au sieur de Bellanire qui le revend à Charles III, duc de Lorraine. L'hôtel, dit alors de Lorraine, est restauré par sa femme Nicole qui y mourut en 1657. Les hoirs de la duchesse vendent l'hôtel à Dauvet, président au Parlement. Son gendre, le marquis d'Herbouville, guidon des gendarmes, et petit-fils, par sa femme, de Desmarets, grand fauconnier. L'hôtel fut partagé : François Dauvet devint propriétaire de la partie située au coin de la rue du Roi-de-Sicile. Simon Lefèvre. François de Cloycate (1797). Inscription : Hôtel d'Herbouville.

N° **12**. Emplacement de l'ancien petit hôtel de Brienne, qui fut avant hôtel de Chavigny, et qui fut englobé dans la prison de la Force sous le ministère de Necker. Cour (deux escaliers).

* N° **24**. Hôtel dit de Lamoignon. Autrefois s'élevait là une maison qui appartenait aux religieux de St-Antoine et se nommait la Porcherie de St-Antoine. Robert de Beauvais. L'hôtel fut reconstruit au XVIe siècle par Diane de France, duchesse d'Angoulême, fille légitimée de Henri II, ainsi que l'atteste le chiffre de Diane de Poitiers, sa mère (croissants, attributs de chasse, et des D.). Diane de France fut un exemple de vertus et l'hôtel fut, pendant son veuvage, « un gynécée de pudeur ». Elle épousa Horace Farnèse, puis François de Montmorency. Elle légua l'hôtel à son neveu bâtard, premier duc d'Angoulême, fils de Charles IX et de Marie Touchet, qui fut célèbre par ses brigandages. L'hôtel fut habité ensuite par Mme de La Roche-Guyon et son poète suivant, Benserade. Charles de Valois, comte d'Alais. Chrétien-François de Lamoignon, fils du premier président, acheta l'hôtel en 1684 (et non en 1658 comme le dit l'inscription au-dessus de la porte). Il était alors avocat général et ne fut président qu'en 1698. (Il refusa d'être membre de l'Académie française.) L'hôtel ne fut réellement terminé qu'en 1718. Lamoignon de Malesherbes, défenseur de Louis XVI, y est né (1721). En 1762 la première bibliothèque de la Ville y fut installée. Alphonse Daudet y habitait en 1867. (Frontons grandioses soutenus par des pilastres engagés, les premiers dans ce style.) Échauguette au coin de la rue des Francs-Bourgeois. Les lettres S. C. au-dessous de cette échauguette signifient : Ste Catherine (nom du quartier à l'époque).

N° **22**. Pilastres à bossages vermiculés de la jambe étrière qui séparait l'hôtel Lamoignon de l'ancienne prison de la Force démolie en 1848. La prison qui s'ouvrait rue Pavée, était la Petite Force : elle communiquait

et faisait corps avec la Grande Force qui elle était en façade sur la rue du Roi-de-Sicile, à l'extrémité de la rue des Ballets qui s'y heurtait en impasse. La façade de la Petite Force, due à l'architecte Desmaisons, était encore inachevée en 1792. La maison de détention s'étendait derrière cette façade jusqu'aux maisons particulières en bordure de la rue Culture-Ste-Catherine (de Sévigné). La Petite Force était la prison réservée aux femmes. Au moment des massacres de Septembre, la concierge s'appellait Mme de Hanère. A la Petite Force furent enfermées la princesse de Lamballe, Mme de Tourzel et sa fille, la duchesse de Bourbon, sœur d'Egalité, qui fut ensuite transférée à Marseille, Mme Du Barry, etc., etc.

## *Rue Malher.*

Percée en 1848 sur l'emplacement de l'ancienne rue des Ballets et de l'ancienne prison de la Grande Force. Nom en mémoire d'un sous-lieutenant tué en 1848 sur les barricades. L'hôtel de la Force était devenu prison politique après 1780 et 75 députés girondins, des royalistes nombreux y furent détenus. Sous l'Empire, Mallet y alla chercher ses complices. Plus tard elle renferma Godefroy Cavaignac, Blanqui, Barbès, etc. La prison fut démolie en 1848. Comme nous l'avons dit plus haut, la Grande Force, qui s'ouvrait rue du Roi-de-Sicile, communiquait avec la Petite Force, autre prison qui s'ouvrait rue Pavée. Le guichet d'entrée était dans l'axe de l'ancienne rue des Ballets. Les massacres de Septembre eurent lieu dans la rue du Roi-de-Sicile devant ce guichet (angle rue Malher et rue du Roi-de-Sicile). C'est là que fut massacrée la princesse de Lamballe ainsi que 167

détenus royalistes. Les victimes étaient jugées sommairement et étaient assommées à la sortie du guichet. C'est la Commune qui doit porter la responsabilité de ces sinistres massacres, car si, comme le dit si justement M. Lenôtre dans son intéressant ouvrage sur les massacres de Septembre, on n'a pas découvert l'ordre écrit qui déchaîna la tuerie, on peut assurer que la Commune la provoqua et mit tout en œuvre pour la faciliter. Les prisons regorgeaient à cette époque d'aristocrates : le Gouvernement et la Commune furent au fond ravis de se voir débarrassés de ces pensionnaires. Cent cinquante égorgeurs au plus suffirent à la besogne.

## *Rue du Roi-de-Sicile.*

Existait partiellement déjà en 1260. Une partie s'appela rue de Bercy-au-Marais et rue Hoqueton en 1350, une autre s'appelait rue de la Croix-Blanche. Elle fut dite rue des Droits-de-l'Homme de 1792 à 1806. Charles d'Anjou, frère de St Louis, couronné à Rome roi de Naples et Sicile (1266), avait un palais dans ce quartier, palais qui après plusieurs remaniements devint l'hôtel de la Grande Force démoli en 1848. Cet hôtel s'étendait à l'est jusqu'à la rue de la Cousture-Ste-Catherine (Sévigné) au nord jusqu'à l'hôtel d'Angoulême (hôtel Lamoignon.) La rue Malher indique à peu près sa limite à l'ouest.

En 1266 c'était l'hôtel dit du Roi-de-Sicile; hôtel d'Alençon de 1325 à 1476 environ; du cardinal Jean Balue, évêque d'Évreux sous Louis XI; de Navarre. Hôtel du cardinal de Meudon, oncle de la duchesse d'Etampes. Le cardinal de Birague (1559 à 1583.) Le duc de Roquelaure sous Henri IV. Le comte de St-Pol.

Hôtel de St-Pol. Claude Le Bouthillier, comte de Chavigny (1622 à 1652). Son fils Léon le laissa à ses deux filles. Hôtel de la Force (1698.) Une partie en fut vendue alors à Jacques Poultier et cette partie est devenue la caserne des pompiers de la rue de Sévigné. L'autre partie fut vendue en 1715 aux frères Pâris. Prison de la Force en 1780. Démolie en 1848.

N° **2**. Emplacement du corps de garde de la prison de la Grande Force. A côté se trouvait le logement du concierge Bault en 1792. En 1793, Bault et sa femme allèrent remplacer à la Conciergerie leurs collègues Richard, et furent les geôliers de Marie-Antoinette.

N° **8**. Grille de marchand de vins. Emplacement d'une maison dite de L. couronnée construite par Louis Duchesne (1498) et possédée en 1664 par Nicolas Duchesne, beau-père de Philippe de Champaigne.

N° **10**. Emplacement de l'hôtel Desmarets, famille de contrôleurs des finances sous Louis XIV. L'hôtel principal était au 7 et au 11 de la rue Pavée.

N° **22**. Passe dans le quartier pour avoir été l'emplacement d'un pied-à-terre de Gabrielle d'Estrées (?). S'intitule aujourd'hui Brasserie Orientale tenue par Abramoff.

Le plan de Gomboust indique au coin de la rue des Juifs (Ferdinand-Duval) une Notre-Dame d'Argent. Là se trouvait jadis une Belle Dame de pierre qui fut mutilée et jetée par terre le 1er juin 1528. Ce fait eut une grande influence au début de la Réforme. La statue de pierre fut remplacée solennellement en présence du Roi par une statue d'argent qui fut volée plus tard par un mitron.

N° **30**. Très ancienne maison au coin de la rue des Écouffes.

N° **38**. M. Olier, fondateur de la Compagnie de St-Sulpice, y est né.

N° **40**. Frise intéressante.

N° **50**. Monogramme du Christ enfant.

Dorat habita la rue du Roi-de-Sicile vers 1770.

## *Rue Vieille-du-Temple.*

(Partie comprise entre la rue de Rivoli et la rue des Francs-Bourgeois.)

Existait au commencement du XIIIe siècle. Elle s'est appelée quelque temps rue Vieille-Barbette, mais a presque toujours eu sa dénomination actuelle.

N° **15**. Hôtel de Vibraye (1650). (Cour.)

N° **17**. Cour assez curieuse.

N° **20**. **Impasse de l'Hôtel-d'Argenson** qui conduisait à l'hôtel de Voyer d'Argenson au commencement du XVIIIe siècle. Cet hôtel d'Argenson appartenait en 1766 au marquis de Villette.

N° **24**. Hôtel du maréchal d'Effiat, père de Cinq-Mars. Le Peletier, prévôt des marchands en 1668. Le Peletier, lieutenant civil (1713). Le Peletier de Montmélian, magistrat (1789). (Fronton de la porte. Voûte d'entrée.)

N° **26**. **Rue du Trésor** (1882). Son nom vient des monnaies trouvées dans les fondations de l'hôtel d'Effiat lors des travaux d'ouverture de la rue. Ce trésor, le plus considérable que l'on ait trouvé en France était une somme de 7 882 livres, qui de nos jours représente une valeur intrinsèque de 120 000 francs. Ces monnaies d'or étaient des francs à cheval du roi Jean et des francs à pied de Charles V. Il est probable que ce trésor n'appartenait pas à un particulier, mais à un détenteur des deniers publics. Il a été mis en vente et le musée

Carnavalet en a acquis quelques échantillons, ainsi que le vase de cuivre qui le renfermait. La rue se termine par un curieux passage qui la met en communication avec la rue des Écouffes. A côté du passage se trouve une façade qui devait servir à une fontaine monumentale. Au 10 habite M. Henry Céard, homme de lettres.

N° **36**. Le terrain, ainsi que celui du 34, appartenait au XVII^e siècle à la famille Alméras. Madeleine Alméras, épouse de Dreux-Poussepin, en hérita à la mort de sa mère, Hélène Almeras (1660). Hôtel Poussepin. Charles Poussepin vendit la maison à son locataire Nicolas de Baillif (1776 à 1789). Au 36 porte intéressante. Le 34 a été reconstruit.

N° **33**. Inscription presque effacée : Vieille-rue-du-Temple.

N° **42**. Rue des Rosiers. (Voir la notice plus bas.)

N° **43**. Restes d'un hôtel de Bragelonne. Curieux **passage des Singes** ouvert au commencement du XIX^e siècle. Ce passage conduit à la rue des Guillemites, jadis rue des Singes.

N° **45**. Façade intéressante. (Prétend avoir été fondée en 1416!)

N° **44**. Porte. Mascaron. Escalier original avec rampe en fer forgé.

* N° **47**. Hôtel dit des Ambassadeurs de Hollande. Emplacement du logis seigneurial du maréchal Jean de Rieux (1397). Son fils, le maréchal Pierre de Rieux (1417). En 1421, l'hôtel fut confisqué par les Anglais. Il tombait en ruines à cette époque. En 1450 le Prieuré du Temple céda ces ruines à Gratien Mulart, bourgeois de Paris, qui resta propriétaire jusqu'en 1482. Nicolas de La Chesnaye, écuyer, le remplaça et fit reconstruire la maison, qui fut ensuite possédée par son fils Jean de

la Chesnaye. Ses héritiers vendent la propriété à Nicolas Le Hardy, chevalier. Sa veuve, puis son fils Sébastien Le Hardy, grand prévôt de France et beau-frère de Mme de Coulanges. Sa femme vend l'hôtel en 1638 à Denis Amelot de Chaillou. Son fils Jean Amelot de Bisseuil (1655), maître des requêtes, acheva l'hôtel actuel que son père avait commencé à faire édifier par l'architecte Cottard. Après Amelot de Bisseuil, l'hôtel fut possédé par sa fille Charlotte, épouse de J.-B. du Deffant, marquis de La Lande (1689), qui fut la belle-mère de Mme du Deffant. Après la mort de sa femme, J.-B. du Deffant vendit l'hôtel à Marie Lubin d'Harvilliers (1714) qui revend à Claude Miotte. Jean-Daniel Kolly, contrôleur des finances de l'électeur de Bavière (1719). Jean Pingault, secrétaire du Roi (1723), qui le loua aux fermiers des Boucheries de Paris. Jean-Pierre Penoît, bourgeois (1752). Louis Letellier, maître maçon (1799). Pierre Boignes. Famille Lecoq. L'hôtel fut occupé par l'ambassade hollandaise et y abrita le culte protestant en France. Un des propriétaires, Louis Letellier, le loua en 1776 à A. Caron de Beaumarchais. C'est là que ce dernier y écrivit le *Mariage de Figaro*. Il y installa un Institut de bienfaisance maternelle. Pendant la Révolution l'hôtel fut occupé par un bal. (Très belle porte en chêne avec bas-relief représentant Romulus et Remus par Regnardin. Cadrans solaires. Voir la deuxième cour reliée à la première par un passage voûté. Terrasse. Chambre à l'italienne, voûtée en coupole, décorée par Dorigny. Dessus de portes sculptés par Guilbert. Chapelle transformée en cuisine, etc.).

C'est devant l'hôtel du maréchal de Rieux, près de la poterne Barbette, que le duc d'Orléans, sortant de souper chez Isabeau de Bavière, sa belle-sœur et maî-

tresse, fut assassiné par les gens de Jean sans Peur le 23 novembre 1407.

N° **51**. Inscription ancienne : Vieille-rue-du-Temple.

N° **46**. **Rue du Marché-des-Blancs-Manteaux** (1817). N'a été dénommée qu'en 1844. Le marché des Blancs-Manteaux, inauguré en 1819, est sur une partie de l'ancien hôtel d'Adjacet, comte de Chateauvilain. Cet hôtel devint hôtel d'O. François d'O, mignon d'Henri III, y mourut en 1594. Les hospitalières de St-Anasthase s'y installèrent en 1655 et y restèrent jusqu'à la Révolution, époque où le théâtre dit du Boudoir des Muses vint s'établir dans le jardin. Plus tard asile de nuit. Le 2 et le 4, où nous voyons un joli fronton et un cadran solaire, sont les derrières du 47 de la rue des Francs-Bourgeois, qui est un ancien pavillon de l'hôtel d'O.

N° **61**. A hauteur de ce numéro s'élevait l'ancienne poterne Barbette.

N° **63**. Façade assez curieuse ainsi qu'au 67.

N° **52**. Au Chat qui pelote. (Enseigne.) Fut vers 1750 un lieu de libertinage, puis un tripot, qui fut fermé par la police. Devint un débit de vin politique pendant la Révolution, et fut fréquenté par Cambon, Treillard et l'imprimeur Momoro dont la femme réprésentait les déesses dans les fêtes publiques.

## *Rue des Rosiers.*

Date du XIIIe siècle. La partie entre la rue Ferdinand-Duval et la rue Pavée était, avant 1848, l'impasse Coquerelle qui a été élargie et ajoutée à la rue en 1850. Elle doit son nom aux jardins ornés de roses qui s'y trouvaient jadis. Aujourd'hui elle est presque entièrement habitée par des Juifs (enseignes israélites, caractères

hébraïques sur de nombreuses boutiques, boucheries juives, fabriques de pains azymes, etc.). Il est très curieux, pour ceux que la physionomie des rues intéresse, de visiter cette rue un samedi. On y entend parler toutes les langues et on y rencontre à chaque pas le type sémite. C'est le ghetto parisien. La rue possède plusieurs vieilles maisons. L'hôtel de Tancarville y était situé au XVIe siècle.

N° **23**. Entrée de l'hôtel de Mme d'Estat, femme d'un colonel arrivé grâce à sa femme qui n'était pas une rosière.

N° **11**. Cabaret dans une vieille maison. S'intitule : Rendez-vous international.

N° **4**. Façade d'un établissement de bains se disant romains.

N° **4** *bis*. École de travail.

N° **14**. Emplacement de l'hôtel de Chabenat, seigneur de Bonneuil, président au Parlement, qui l'avait acheté de Brinqueville, maréchal de camp, dont la femme en avait hérité du président Camus de Pontcarré, son père. Démoli en 1903.

N° **16**. Emplacement d'un hôtel ayant appartenu à J.-B. Scarron, sieur de Saincton, qui l'avait vendu en 1651 à Nicolas Robert, sieur de Lay. Démoli en 1903.

N° **18**. Porte en fer et tube d'une ancienne lanterne à poulie.

## *Rue des Blancs-Manteaux*.

Avant Philippe Auguste cette rue s'appelait rue de la Parcheminerie et c'est là qu'on préparait pour écrire les peaux de mouton. Louis IX y établit en 1258 des frères mendiants, dits Serfs de la Ste Vierge, qui étaient porteurs de longs manteaux blancs. Ces religieux fusion-

nèrent sous Boniface VIII avec les Guillemites (1274) et Charles VI leur concéda, pour bâtir, une tour de l'en ceinte de Philippe Auguste et quarante toises. Malgré e général des Guillemites qui résidait à Liége, les Bénédictins de St-Maur-des-Fossés furent envoyés dans le couvent par ordre du cardinal de Retz (1618). Les Barnabites remplacèrent en 1629 les moines de St-Maur-des-Fossés qui avaient repris eux-mêmes au XII^e siècle le monastère de St-Éloi-dans-la-Cité, vis-à-vis le Palais. Le couvent fut reconstruit en 1685 (Voir les restes rue des Guillemittes) et l'ordre des Blancs-Manteaux fut supprimé en 1790.

Au coin de la rue Vieille-du-Temple se trouvait l'hôtel de Henri de Lissac, valet de chambre de Charles VI.

N° **1**. Inscription ancienne : Rue des Blancs-Manteaux.

N° **2**. Le chimiste Fourcroy en 1787. (Grille.)

N° **4**. Du 4 au 10 s'étendaient les bâtiments des Guillemites.

N° **10**. Fronton avec consoles sculptées (ancien regard).

* N° **12**. Église des Blancs-Manteaux. L'église primitive fut reconstruite en 1685. Le chancelier Le Tellier en posa la première pierre. En 1863 on lui adapta le portail de l'église des Barnabites qui était située dans la Cité. L'église fut agrandie en même temps par Baltard d'une travée après l'avoir été déjà par l'élargissement des bas-côtés et l'érection de la chapelle latérale dite de Ste-Geneviève. Près du chœur nous voyons une statue par Héraut (1809) représentant la vierge nommée, dès le XIII^e siècle, Notre-Dame des Blancs-Manteaux. Dans la chapelle Ste-Geneviève nous voyons des inscriptions relatant les personnes inhumées soit dans l'ancienne église, soit dans la nouvelle. Les bâtiments du monastère ont été englobés dans le Mont-de-Piété.

L'église, vendue en 1797, fut rachetée en 1807 et rétablie sous le vocable de Notre-Dame des Blancs-Manteaux. C'est dans la première église que fut déposé le corps de Louis d'Orléans, assassiné par Jean sans Peur qui vint s'agenouiller devant sa victime en simulant une profonde doulour.

N° **15**. Rue Aubriot. (Voir notice plus bas.)

N° **14**. Faisait partie du Prieuré des Blancs-Manteaux. (Porte, mascaron, escalier.) Bureau du Mont-de-Piété.

N° **16**. Mont-de-Piété sur une partie du monastère des Blancs-Manteaux. (Voir 55, rue des Francs-Bourgeois.)

N° **23**. Ferrures. Mansardes.

N° **22**. Hôtel appartenant avant 1460 à demoiselle Denise Baguier, veuve de Jean Le Vavasseur, maître des Comptes. Il a appartenu à plusieurs Séguier. Charles de Bourdeille (1657.) (Très joli escalier en fer forgé.)

N° **25**. Cour intéressante. Consoles et mansardes. Escalier en pierre au fond de la cour à droite.

N° **25**. Au coin de la rue des Archives : Cabaret de l'Homme-Armé, qui existait déjà en 1432. Enseigne du XVIIIe siècle. Ange Pitou chantait devant ce cabaret ses chansons réactionnaires.

N° **28**. Jolie grille de boulangerie avec épis de blé en fer forgé.

N° **34**. **Passage Pecquay**. Jadis rue Pernelle-St-Pol. Existait en 1300. Doit son nom à Jean de La Haie, dit Piquet ou Pecquet, qui y fit construire un hôtel, qui occupait l'emplacement du nord du passage quand celui-ci n'était qu'un cul-de-sac. L'hôtel de Pecquet devint ensuite, au XVIIe siècle, hôtel de Novion, famille de robe au crédit de laquelle la rue devait trois lanternes. Au 13, curieuse entrée précédée de deux bornes. Les 1, 2, 6, etc., sont anciens.

N° **35**. Grille et enseigne en fer forgé représentant un moine du monastère (Aux Blancs-Manteaux). Au 36, en face : grille.

N° **37**. Institution Cailleux (1848). Escalier du XVII^e siècle ainsi qu'au 38.

N° **43**. Façade assez intéressante ainsi qu'au 45.

N° **47**. Emplacement de l'hôtel du marquis de Favras, gendre du prince d'Anhalt. Schauenbourg. Le marquis fut pendu place de Grève en 1790, pour un soi-disant complot, dont le véritable chef aurait été Monsieur, qui ne fit cependant rien pour le sauver. Le dénonciateur de Favras, le nommé Turcatti, habitait également la rue, et se pendit dans sa chambre après une nuit de débauche. (Escalier.)

## *Rue Aubriot.*

Date du XIII^e siècle. Jadis rue du Puits-au-Marais. Nom actuel depuis 1867 en mémoire de Hugues Aubriot, prévôt de Paris sous Charles V. Ce prévôt inaugura le pont au Change, le pont St-Michel et la Bastille, restaura le Petit Pont, reconstruisit en pierre le Petit Châtelet qui était en bois, et fit construire les premiers égouts de Paris. Il fut condamné en 1381 par l'évêque de Paris pour hérésie et enfermé dans la grosse tour de l'hôtel épiscopal qui était la prison de l'évêché. Il en sortit en 1382, le jour où éclata la révolte des Maillotins.

N° **9**. Belle porte du commencement du XVII^e siècle.

N° **3**. Très grande porte.

N° **2**. Reste d'une niche de la Vierge au-dessous de laquelle on lisait encore il y a peu de temps cette inscription : « Ecce Mater tua ».

N° **4**. Porte et jolie fenêtre ornée d'un mascaron.

N° **10**. Appartenait en 1616 à Jean de Vaton, puis à Pierre de Vaton, et ensuite au seigneur de Bissy qui le vendit en 1703 à Louis Havis, conseiller du Roi et contrôleur des rentes. Il reconstruisit l'hôtel en 1705 et le loua en 1712 au parlementaire Cadot. Hôtel Havis jusqu'en 1782. Acheté par Jacques Baron, écuyer (1784). L'architecte Adolphe Neveu (1835). M. Bernard Jullien (1836), érudit et écrivain, qui y mourut en 1881. Son fils, propriétaire actuel. Escalier. Au bas de l'escalier, clef sculptée (tête de femme).

## *Rue des Archives.*

(Partie comprise entre la rue des Francs-Bourgeois et la rue de Rivoli.)

Cette rue n'a pris son nom actuel qu'en 1888. Antérieurement le tronçon situé dans le IVe arrondissement était composé de plusieurs rues qui ont été réunies : la rue des Deux-Portes (1281), qui allait de la rue de la Tixeranderie (Rivoli) à la rue de la Verrerie; la rue des Billettes, jadis des Jardins (1299), qui allait de la rue de la Verrerie à la rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie; la rue de l'Homme-Armé, qui s'étendait de la rue St-Croix-de-la-Bretonnerie à la rue des Blancs-Manteaux. De la rue des Blancs-Manteaux à la rue des Francs-Bourgeois, la rue faisait partie de la rue du Chaume. Le bas de la rue actuelle des Archives a été élargi en 1880 et a perdu plusieurs maisons intéressantes. Le graveur Janinet demeurait 3, rue du Chaume, près de la rue des Blancs-Manteaux.

N° **42**. (Rue de l'Homme-Armé). Porte d'entrée du XVIIIe siècle.

* N° **24**. Cloître, du XVe siècle, de l'ancienne chapelle du couvent des Billettes supprimé en 1790.

N° **22**. Eglise évangélique des Billettes, reconstruite en 1745. Là jadis s'élevait dans l'ancienne rue des Jardins (vicus jardinarium) la maison du juif Jonathas, qui fut accusé et convaincu d'avoir fait « bouillir Dieu » en brûlant une hostie consacrée, qui, dit-on, fut sauvée miraculeusement, et fut conservée jusqu'à la Révolution par l'église St-Jean-en-Grève. La maison du juif où le crime et le miracle avaient eu lieu (1290) revint de droit, après l'exécution de Jonathas, au domaine de la couronne. Un bourgeois de Paris, Reignier Flaminge, la disposa en chapelle (1294). Guy de Joinville en 1300 y installa les Frères de la Charité-Notre-Dame, dits religieux du Tiers-Ordre de St-Francois, et ils commencèrent à y célébrer l'office solennel dit de la Réparation qui fut célébré là ainsi qu'à St-Jean-en-Grève pendant cinq cents ans. En 1408 les religieux construisirent une nouvelle église consacrée au St Sacrement et à cette époque on désignait la rue des Jardins sous le nom de « Rue où Dieu fut bouilli ». Le nom de Billettes qui fut donné ensuite aux religieux provient sans doute d'une enseigne qui consistait en un petit billot de bois que l'on suspendait à la maison voisine de péage. Les Billettes furent remplacés en 1633 par les Carmes de la province de Touraine, qui y restèrent jusqu'à la Révolution. L'église fut reconstruite en 1745 mais le cloître subsista. Fermée à la Révolution l'église fut donnée en 1808 au culte luthérien. Elle se compose d'une abside sphérique s'ouvrant dans la nef du milieu. Au-dessus des nefs latérales règnent deux vastes tribunes superposées. (Visiter la sacristie.)

N° **9**. Entre le 9 et le 15 s'étendait le couvent des

Frères de la Croix installés à Paris en 1258 et supprimés en 1790.

### *Rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie.*

Rue du Champ-des-Bretons en 1228, rue de Lagny en 1232 et rue de la Grande-Bretonnerie, à cause d'un petit fief de ce nom. Elle doit son nom à l'église Ste-Croix bâtie au XIIIe siècle par Eudes de Montreuil pour des religieux originaires de Liége qui vinrent s'établir là en 1258 dans l'ancienne maison de la Monnaie du Roi. Dans cette église, dite de l'Exaltation de la Ste-Croix, fut inhumé en 1591 le président Barnabé Brisson, un des hommes les plus érudits de son temps, et une des victimes des fureurs de la Ligue. Rameau y fut organiste. Le couvent fut supprimé en 1790 et démoli. Sous Louis XVI un local du couvent servait de salle de vente publique autorisée. On retrouve quelques traces des bâtiments conventuels dans le square Ste-Croix-de-la-Bretonnerie qui a été percé à travers l'ancien couvent. La rue fut le lieu d'origine de l'Administration des Pompes funèbres. Le siège des réunions des crieurs jurés des inhumations y était situé. Fouquier-Tinville habita la rue en 1788 après avoir été en 1786 rue Vieille-du-Temple et avant d'aller en 1789 rue du Bourg-Tibourg.

N° **47**. Tourelle carrée de 1610. Turpin, chirurgien de Monsieur, frère du Roi, y habita en 1635.

N° **44**. Ancien hôtel Feydeau de Brou (1760). Aujourd'hui Dispensaire gratuit.

N° **39**. Enseigne de l'Hôtel de Ville moderne.

N° **35**. Maison ayant appartenu au Chapitre de Ste Croix. A la Grille (1696).

N° **35**. *Square Ste-Croix-de-la-Bretonnerie.*

Ouvert en 1790 sur l'emplacement de la communauté des Chanoines de Ste-Croix et de l'église du couvent. Le cardinal de La Rochefoucauld réforma sous Louis XIII cet établissement monastique et y introduisit des chanoines de Ste-Geneviève, mais les chanoines de Ste-Croix résistèrent à l'innovation, et finalement restèrent exclusivement les maîtres du couvent qui, comme nous l'avons dit plus haut, fut démoli en 1790. Avant 1909 le square s'apelait passage Ste-Croix-de-la-Bretonnerie. Au 13 du square, dans le couloir d'entrée, se trouve une inscription tumulaire provenant de l'ancienne église.

N° **28**. Fenêtres intéressantes du côté de la rue de l'Homme-Armé.

N° **24**. Porte. Cour.

N° **22**. Ancien hôtel. Fut bureau de l'Assistance publique. Aujourd'hui École élémentaire de jeunes garçons.

N° **21**. Emplacement de l'hôtel de Dufresne de St-Cergue, contrôleur général de la maison de Madame sous Louis XIV.

N° **19**. Mascaron. Consoles Louis XV.

N° **20**. Hôtel datant de 1696. Hôtel du fermier général Romans, puis de Le Pelletier de Morfontaine, conseiller d'État et ami de la duchesse de Mazarin sous Louis XV. Le jurisconsulte Target, défenseur du cardinal de Rohan dans l'affaire du Collier et plus tard président de l'Assemblée Constituante, y mourut en 1806. Fut mairie (1840). Belle porte Louis XIV. (Tympan recouvert de fines sculptures et de deux vantaux comportant une décoration de lambrequins, coquilles et têtes de guerriers formant le coin des panneaux.) Cour intéressante.

N° **18**. Entrée d'un hôtel du XVIIe siècle. Au 13, en face, ferrures.

N° **16**. Hôtel de l'astronome Lalande. M. d'Ablimont au XVIIIe siècle.

N° **5**. Emplacement de l'hôtel de la famille Luillier. Eustache Luillier de La Malmaison, prévôt des marchands au commencement du XVIe siècle. Le comte de La Martellière au XVIIIe siècle.

N° **3**. Porte et mansardes d'une vieille maison.

N° **2**. Vieille maison au coin de la rue Vieille-du Temple.

N° **19**. Rue de Moussy.

## *Rue de Moussy.*

Ruelle descendant à la Verrerie à la fin du XIIIe siècle. En 1530 Jean de Moussy, échevin, lui donna son nom, mais on l'appelait aussi rue Murier, rue Jean-Murier, rue du Murier. C'était jadis une rue très mal famée et après le couvre-feu on fermait la rue par une herse de fer pour y enfermer les femmes « folieuses de leur corps ». Cette herse de fer a disparu depuis peu.

N° **7**. Emplacement de l'hôtel des évêques de Beauvais. Fut habité par l'évêque J. Cauchon qui condamna Jeanne d'Arc. Prévost de St-Cyr, maître des requêtes, qui le loua à Poisson, père de Mme de Pompadour, qui y habita de 1725 à 1728. L'hôtel dit de Moussy fut démoli en 1793 et on construisit sur sa place une école.

N° **8**. Vieille maison ainsi qu'au 6, etc.

Les premières maisons de ce côté, en venant de la rue de la Verrerie (ainsi que les nos 4, 6, 8 de la rue de la Verrerie) sont sur l'emplacement du Cimetière Vert

(1393 jusqu'à 1772). A cette époque ce vieux cimetière fut transformé en un marché qui a disparu.

## *Rue de la Verrerie.*

Doit son nom à la Confrérie des Verriers et des Peintres sur verre qui s'y établit en 1187, confrérie qui devint la Compagnie des Vitriers à la fin du XVII^e siècle. Jacquemin Gringonneur, l'inventeur des cartes à jouer, habitait la rue sous Charles VI. La rue fut élargie en 1672 pour le passage de Louis XIV qui empruntait cette voie pour se rendre à Vincennes. Les ambassadeurs étrangers passaient par cette rue lors de leur entrée solennelle. L'amiral de Châtillon, massacré à la St-Barthélemy, y habitait. Le père de Bossuet, fermier des gabelles du Languedoc et du Lyonnais, y demeurait en face de la rue des Juges-Consuls. L'abbé Chatel, fondateur de l'Église catholique française, y avait son église (1838).

N° **2**. Emplacement de l'hôtel de Salignac-Fénelon.

N° **4**, **6**, **8**. Emplacement du Cimetière Vert. La fabrique de St-Jean était propriétaire de ces maisons.

N° **16**. Vieille maison ainsi qu'au 15.

N° **22** *bis*. Mansarde.

N° **37**. Impasse du Coq. Rue Lambert-de-Rale au XIII^e siècle, rue André-Mallet, rue du Coq (1416). Est devenue impasse en 1854. Le Bazar de l'Hôtel-de-Ville l'absorbe presque complètement aujourd'hui. Le terrain qui s'étend entre la rue des Archives (jadis des Deux-Portes), l'impasse du Coq, la rue de la Verrerie au nord, et la rue de Rivoli (jadis de la Tixeranderie) au sud était occupé jadis par l'hôtel dit de la Reine-Blanche. Cet hôtel qui avait été donné à Blanche de Navarre,

deuxième femme de Philippe de Valois, avait été formé par la réunion des hôtels de Jean de Bourgogne, connétable de France sous le roi Jean, et celui du duc de Berri. C'est sans doute dans cet hôtel qu'il faut voir le logis du dauphin Charles VII qui habitait la rue de la Verrerie quand Périnet Leclerc livrait l'entrée de Paris aux Bourguignons alliés des Anglais (1418).

N° **55**. Maison curieuse ainsi qu'aux 52 et 54.

N° **65**. Maison à trois pignons.

N° **56**. Curieuse entrée avec bornes. Là, ou au moins dans ces parages, se trouvait au XVIIe siècle la maison d'Étienne Chevalier, qui fut l'ami et l'exécuteur testamentaire d'Agnès Sorel. En 1661 la maison appartenait à la famille de Sallo, famille de parlementaires alliée de la famille Chevalier. Sur le cintre d'une porte se lisait cette devise d'Agnès Sorel : « Rien sur L n'a regar ».

N° **58**. Emplacement de l'hôtel d'Arnauld de Pomponne. Cet hôtel s'ouvrait également au 28 actuel de la rue du Renard. Appartenait à Pinon, notaire en 1592, puis à son gendre Simon Marion (1605). Antoine Arnauld, le grand avocat, mort en 1619 et époux de Catherine Marion dont il eut 22 enfants. Son fils Robert Arnault d'Andilly qui se retira en 1644 à Port-Royal. (Le grand Arnauld était son frère.) Son fils, Arnauld de Pomponne (1637), qui fut conseiller d'État, ambassadeur, ministre et créé marquis. Il alla ensuite s'installer à l'hôtel du Hallier, place des Victoires, et fut inhumé à St-Merri (1699). Son fils, brigadier des armées du Roi, mort en 1737. Sa fille, la marquise de Gamache qui décéda en 1745. Sa fille, la vicomtesse de Rumain, qui vend en 1770 à Doyen de Mondeville. François Richard (1776). Bureaux des Carrosses pour l'Est. Mlle Doyen (1807). Famille Laveissière (1811) qui

posséda la maison pendant 90 ans. En 1901 il se constitua une société immobilière pour l'exploitation de l'hôtel Pomponne, hôtel dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques anciens murs (1909).

N° **60**. Emplacement de l'hôtel de Nicolas Pinon, secrétaire du Roi vers 1550. Son fils Jacques et sa fille Catherine qui épousa Simon Marion, avocat général au Parlement. La fille de Simon Marion épousa, en 1585, Antoine Arnauld. Gilles Aubery, conseiller du Roi (1654). La marquise de Castilly, descendante des Pinon vend en 1729 à Pierre Braulard, marchand faïencier. Marie-Élisabeth de Clèves, veuve de Pierre-Nicolas Couvray de Bernay (1755). Son petit-fils le comte de Crillon, plus tard duc de Crillon, posséda la maison de 1756 à 1820. La façade fut restaurée alors. L'hôtel fut indivis entre les deux fils du duc jusqu'en 1843. Le nouveau duc resta seul propriétaire jusqu'à sa mort en 1870. Sa fille, la duchesse de Caraman (1870-1885). Adjugé en 1888 à la Société Laveissière. Cette maison s'étendait sur les n^os^ 24 et 26 de la rue du Renard. Une arcade construite en 1627 la réunissait à celle située en face, du côté impair de la rue du Renard. La façade fut refaite et la maison a disparu en 1908.

N° **77**. Cette maison possède des caves ogivales.

N° **83**. Très vieille maison et intéressant escalier en bois, à jour, dans la cour. Semble être du commencement du XVII^e^ siècle.

N° **68**. **Rue des Juges-Consuls**. Faisait partie avant 1844 de la rue du Cloître-St-Merri. Nom en mémoire de la maison des Juges-Consuls. — Les Juges-Consuls s'étaient installés en 1570 dans l'hôtel du président Baillet, et ils furent les fondateurs du Tribunal de Commerce qui siégea dans cet hôtel jusqu'en 1825. Les bâti-

ments des Juges-Consuls, qui se trouvaient du côté pair, ont été démolis en 1836 par le prolongement de la rue du Cloître-St-Merri sur la rue du Renard. — Au 1 était l'hôtel Denisson au XVIIe siècle. — Au 3, belle porte. — Dans la cour de cette maison on a une vue intéressante sur l'abside de l'église St-Merri. Cette maison était habitée vers 1750 par Ricard, trésorier de France.

N° **70**. Curieuses fenêtres à l'entresol ainsi qu'au 72.

*N° **76**. Là s'élevait l'hôtel de Suger, ministre de Louis VI et Louis VII. Cet hôtel a été englobé dans la reconstruction de l'église St-Merri au XVIe siècle, mais le gros œuvre de la façade actuelle a été respecté. Cette façade a été restaurée au XVIIIe siècle, et décorée de deux amours. — Presbytère de Saint-Merri et entrée latérale de l'église. La porte vitrée, qui se trouve à droite dans le vestibule d'entrée, donne accès à une petite cour d'où on a une vue curieuse sur la façade méridionale de l'église. Dans cette petite cour se trouve un curieux escalier à vis en pierre. En montant par ce petit escalier on arrive à deux chemins de ronde qui se trouvent au-dessus de l'Église. C'est une amusante et intéressante ascension.

N° **78**. Enseigne de déménageur.

La rue de la Verrerie est coupée par la rue du Temple.

## *Rue du Temple.*

(Partie comprise entre la rue de Rivoli
et la rue Rambuteau.)

La rue du Temple a été formée par différentes rues : la rue des Coquilles, qui allait de la rue de la Tixeranderie (Rivoli) à la rue de la Verrerie; la rue Barre-du-

Bec, qui allait de la rue de la Verrerie à la rue St-Merri, et la rue Ste-Avoye qui allait de la rue St-Merri à la rue des Haudriettes. Ces différentes rues furent réunies en 1851 et ajoutées à la rue du Temple qui s'appela jadis rue de la Chevalerie-du-Temple. La rue des Coquilles devait son nom à la maison dite des Coquilles. La rue Barre-du-Bec avait été ainsi nommée parce que l'abbaye de N.-D. du Bec-Hellouin en Normandie y avait sa barre de justice. La rue Ste-Avoye tirait son nom du couvent ainsi dénommé.

N° **2**. Maison moderne qui nous conserve le souvenir de l'hôtel des Coquilles qui se trouvait sur cet emplacement, au coin de la rue de la Tixeranderie. Hôtel et rue ont disparu en 1853, lors du percement de la rue de Rivoli.

N° **12**. Mascarons.

N° **17**. Emplacement d'une entrée de l'hôtel du connétable Bertrand du Guesclin (1372 à 1380). (Inscription.)

N° **14** et **16**. Emplacement de l'hôtel de Tanneguy du Châtel.

N° **20**. Ancien bureau des Gabelles au XVII^e siècle. Enseigne de l'Orme St-Gervais. Cette enseigne, qui n'a aucune raison d'être ici, se trouvait jadis au carrefour des rues du Monceau, du Pourtour et de Longpont, près de St-Gervais. Elle rappelait le fameux arbre sous lequel on attendait la justice. Cette enseigne a été transportée ici après la disparition du carrefour.

N° **21**. M. Pessard, dans son très documenté *Dictionnaire historique de Paris*, y voit l'emplacement de l'hôtel où l'abbaye de N.-D. du Bec-Hellouin avait sa barre de justice.

N° **22**. Hôtel de Canet du Guay, lieutenant général en 1752. (Porte.)

N° **24**. Tourelle carrée de 1610. (Voir 47, rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie.)

N° **25**. Têtes d'anges sculptées à l'angle de la rue St-Merri.

N° **41**. Ancienne et curieuse auberge de l'Aigle d'Or. Cour intéressante aboutissant 6, rue Pierre-au-Lard.

N° **34**. **Rue du Plâtre** (1220). Rue Jehan-St-Pol, puis rue de la Plâtrière (1280). Au 18, vieille maison. Au 16, mascaron. Aux 12 et 11 vieilles maisons. Au 13, curieuse entrée voûtée.

N° **38**. Emplacement d'une chapelle de Nouvelles Converties au XVIIe siècle.

N° **47**. S'intitule : Au Boulet de 48.

N° **57**. Au fond de la cour, hôtel avec fronton sculpté, dans lequel se trouvent des initiales entrelacées. Fut hôtel Titon pendant 150 ans. Maximilien Titon, fondateur du magasin d'armes de la Bastille. Son fils, Louis-Maximilien, procureur du Roi (1689). Son fils, Louis Titon de Villegenon (1719). Sa fille, la comtesse de Chevigné, qui vend en 1789. Arnaud, notaire. Sa veuve vend en 1816 à Antoine Pépin Le Halleur dont la famille le posséda jusqu'en 1885. Famille Santon depuis cette époque.

N° **61**. Maison à pignon. Emplacement du couvent d'Augustines, dites Filles de Ste-Avoye (1288-1790).

## *Rue Geoffroy-l'Angevin.*

Daté du XIIIe siècle. A pour parrain un certain Geoffroi dont la famille était d'Anjou.

N° **2**. Enseigne du Lion. Emplacement de la chapelle Ste-Avoye.

N° **4** et **6**. Là se trouvait l'ancienne communauté de

veuves âgées, dite des Bonnes-Femmes de Ste-Avoye, fondée par Jean Séquence en 1288. Ce couvent était sous l'invocation de Ste-Hedwige (Ste-Avoye par corruption). Il fut dirigé à partir de 1621 par des religieuses Augustines qui achetèrent une grande partie des maisons de la rue. Elles dépendaient de St-Merri. Le couvent fut supprimé en 1790. Le percement de la rue Rambuteau en 1840 a fait disparaître les bâtiments.

N° **7**. Emplacement de l'hôtel de Simon le Franc, bourgeois notable au moyen âge. M. de Mesmes sous Henri IV. Largillière y habita et y mourut en 1746.

N° **27**. Passe pour un séjour de Gabrielle d'Estrées (?) Bâti par Jean Paul, seigneur de Maintenon, qui le vendit en 1698. L'abbé de La Bletterie, historien et littérateur, vers 1750. (Mansardes dans la cour. Porte à clous.)

On peut encore jeter un coup d'œil sur les 30, 34, 23, etc.

## *Rue Beaubourg.*

(Tronçon entre la rue Rambuteau
et la rue Simon-le-Franc).

Au commencement du XI^e siècle, c'était la voie d'un beau bourg, et l'enceinte de Philippe Auguste lui donna le droit de cité sans l'enfermer entièrement dans Paris. Toutes les maisons situées dans le tronçon de la rue compris dans le IV^e arrondissement sont curieuses.

N° **18**. Vieille maison.

N° **15**. Vieille auberge du Petit-St-Jean.

N° **13**. **Rue des Étuves**. Au XIII^e siècle c'était la rue des Vieilles-Étuves-St-Martin, au XIV^e c'était la rue Geoffroy-des-Bains ou Geoffroy-des-Étuves. Avant 1881, on disait rue des Étuves-St-Martin. Elle doit son nom à

un établissement de bains ou étuves pour femmes, qui s'y trouvait. Le droit de tenir des bains appartenait jadis à la corporation des barbiers-étuvistes. Ces établissements étaient jadis des lieux de débauche. Les maisons du côté de la rue Beaubourg sont curieuses, notamment les 7, 4, 5, 3, etc.

N° **11**. Inscription ancienne du nom de la rue ainsi qu'au 7.

N° **4**. Enseigne : Restaurant du Beau Bourg, tenu par le Roi du Bon Vin!

N° **2**. Vieille maison ainsi qu'au 1. (Grille.)

N° **9**. Rue de Venise.

## *Rue de Venise.*

Entre la rue Beaubourg et la rue St-Martin elle s'appelait rue de la Courroierie, et ce tronçon a été réuni à la rue de Venise en 1851. Cette rue de la Courroierie s'appelait au XVIIe siècle rue Lingarière et aussi rue de la Plâtrière, au XIVe siècle rue de la Corroierie, au XVe rue de la Plastaye. Depuis le nom de la Corroierie avait prévalu. (Inscription rue de la Corroierie au coin de la rue St-Martin.) Quant à la rue de Venise elle s'étendait primitivement entre la rue Quincampoix et la rue St-Martin. Elle existait en 1250 et s'appelait rue Hendebourg, Érambourt, et quelque temps rue Bertaut-quidort. En face de son débouché dans la rue Quincampoix se trouvait l'impasse de Venise du XIIIe siècle, qui s'était appelée cul-de-sac Batave à cause de son voisinage de la cour Batave. Une enseigne : « A l'Écu de Venise » lui a valu son nom et en 1851 on lui a réuni sous la même dénomination la vieille rue de la Corroierie. La rue de Venise actuelle est certainement une des plus curieuses

du Vieux Paris. Elle a conservé tout son cachet du XIVe et du XVe siècle. Au moyen âge c'était la ruelle des usuriers, et au temps de Law on s'y volait, on s'y battait, on s'y tuait dans la folie de l'agio. Aujourd'hui la rue est occupée par des bouges et des hôtels borgnes. Toutes les maisons sont anciennes.

N° 7. **Impasse de la Baudroierie** (1300). Était habitée par des corroyeurs ou baudroyeurs. (Aspect très curieux.)

* N° 27. Ancien cabaret de l'Épée de Bois. De Horn, membre d'une famille princière d'Allemagne, et deux gentilshommes y assassinèrent en plein jour le capitaliste Lacroix pour lui voler son portefeuille. Ils furent arrêtés tous les trois et roués en place de Grève. Mazarin avait accordé en 1658 des lettres patentes à une compagnie de maîtres à danser et de musiciens qui se réunissait dans ce cabaret, et dont le chef s'appelait : « Le Roi des Violons », et c'est là l'origine de notre Académie nationale de danse et de musique. Les beaux esprits, Marivaux, L. Racine, etc., fréquentaient ce cabaret.

## *Rue Simon-le-Franc.*

Existait en 1200. Avant 1890 la partie entre la rue Brisemiche et la rue St-Martin s'appelait rue Maubuée et existait en 1300. On l'appela quelque temps rue des Cinges. Elle doit son nom à Simon Franque, qui était un bourgeois notable de ces parages au moyen âge. (Simon le Franc par altération.) Cette rue est pittoresque. Presque toutes les maisons dans le haut de la rue sont curieuses et servent maintenant de logements à la nuit. Dans sa partie est la rue avait et a toujours plu-

sieurs maisons communes avec la rue Geoffroy-l'Angevin.

N° **52**. Fronton aux armes de Paris. Fontaine Maubuée. (Voir 122, rue St-Martin.)

N° **22**. Plaque de nom de rue très ancienne.

N° **20**. Rampe d'escalier. Appuis de fenêtres. Porte Louis XIII.

N° **18**. Maison ancienne.

N° **17**. Maison de M. Buisson, intendant des finances en 1692.

N° **11**. L'abbé de Beaulieu, fils de Mme d'Épinay (1771).

N° **9**. Habitation de M. Robert, procureur du Roi en 1707.

N° **8**. Emplacement d'un hôtel de Mesmes qui fut habité par Cassini de Thury, maître des comptes et fils de J.-D. Cassini, premier astronome du Roi.

N° **29**. Rue Brisemiche.

## *Rue Brisemiche.*

Cette curieuse ruelle avec ses enseignes a conservé son aspect moyenâgeux. La partie entre la rue Simon-le-Franc et la rue St-Merri s'appelait, avant 1868, rue du Poirier; elle existait au XIIIe siècle. La partie entre la rue St-Merri et la rue du Cloître-St-Merri a été ouverte au XVe siècle sous le nom de Brisemiche.

Elle doit son nom à une boulangerie du chapitre de St-Merri. Presque toutes les maisons sont anciennes, curieuses et pittoresques.

N° **29**. On y voit encore un crochet pour la chaîne qui fermait la rue au moyen âge.

N° **26**. Vieille et curieuse maison ainsi, qu'au 20.

N° **7**. **Rue Taillepain**. S'appelait déjà rue Baillehoë

en 1300. En 1517, c'était la rue Brisepain, Tranchepain, etc. Son nom lui vient comme celui de la rue Brisemiche de la boulangerie de St-Merri et du pain qu'on y taillait pour les chanoines. Cette rue, comme la rue Brisemiche, était déjà sous Louis XI un repaire de femmes « folles et ivrognesses de leurs corps » et était soumise à une police spéciale.

N° **5**. Curieuse construction. Faisait partie du cloître St-Merri.

N° 3. Maison curieuse, ainsi qu'au 1.

## *Rue St-Merri.*

Date du XIII^e siècle. Jadis rue Neuve-St-Médéric.

N° **10. Impasse du Bœuf.** S'appelait impasse Bec-Oye à la fin du XIII^e siècle. La grille d'entrée date de 1774. A l'entrée deux inscriptions : Cul-de-sac du Bœuf.

N° **9**. Hôtel de Blancmesnil, chancelier de Marie de Médicis. (Fronton avec coquilles.)

N° **12**. Hôtel du président Le Rebours (1685). (Mascaron. Consoles. Cour. Bel escalier. Beau plafond à l'intérieur.) Inscription ancienne : Rue Neuve-Médéric. Le mot Saint a été effacé pendant la Révolution.

N° **11**. Porte datant de 1640. Ancienne manufacture de chandelles.

N° **14. Rue Pierre-au-Lard**. Date du XIII^e siècle. Nom par corruption de Pierre Aulard qui était un particulier notable y habitant au XIII^e siècle. En 1500, c'était la rue Espaulart, puis Pierre-Aulard au XVI^e siècle. Cette rue est très pittoresque. Au coin de la rue inscription ancienne : Rue Pierre-Aulard. Au 6, sortie de l'auberge de l'Aigle d'Or. Au 12, rampe d'escalier en fer forgé d'un dessin compliqué et rare à

partir du premier étage. Au 14, vieille maison ainsi qu'au 12, etc.

N° **13**. Hôtel Mangot au XVIe siècle. (Voir 40, rue du Renard.) Rue du Renard. (Voir note plus bas.)

N° **36**. Vieille maison. Numérotage de 1805, blanc sur fond rouge. Inscription ancienne : rue du Poirier, au coin de la rue Brisemiche.

N° **42**. **Passage Jabach** (1824). Sur l'emplacement de l'hôtel de ce nom construit en 1659 par Bullet pour Jabach, banquier et corroyeur. La belle collection de tableaux réunie par ce fameux financier fut achetée en 1671 par Colbert et devint le noyau de nos trésors du Musée du Louvre. Au commencement du XVIIIe siècle une héritière de Jabach, Anne Jabach, veuve de M. Fourment, vendit l'hôtel au président Remijean-Montoire. Dans cet hôtel se trouvait un théâtre où débuta Lekain. L'Opéra le fit fermer. L'hôtel devint ensuite un dépôt de porcelaines de Sèvres et de toiles peintes dites toiles d'Orange. En 1800 le Comptoir commercial, communément appelé Caisse Jabach, qui était une annexe de la Banque de France, s'y installa et y fonctionna jusqu'en 1810. Au moment de la Restauration il fut acquis par Rougevin, Néron et Merel, et on perça, à travers, le passage qui aboutit 108, rue St-Martin. (Restes de l'hôtel. Pilastres ioniques.) En 1832 le passage servit de citadelle aux insurgés du cloître St-Merri.

N° **43**. Ferrures de fenêtres.

## *Rue du Renard.*

Existait avant 1185 et s'appelait avant 1512 Court-Robert-de-Paris. C'était jadis une rue très mal famée et le rendez-vous des femmes « folieuses ». Le nom fut

changé sur la demande des habitants et le nom actuel est dû à une enseigne du « Renard qui prêche », qui existait au XVIe siècle. En 1868 on lui adjoignit la rue de la Poterie-des-Arcis qui allait de la rue de la Verrerie à la rue de la Tixeranderie (Rivoli). Cette rue de la Poterie-des-Arcis datait du XIIe siècle. Des comédiens obtinrent la permission d'y donner des représentations en 1600 à l'Hôtel d'Argent. La rue a été élargie en 1838. La partie supérieure de la rue a été démolie. Les numéros pairs entre la rue de la Verrerie et la rue St-Merri sont appelés à disparaître en partie pour l'élargissement projeté.

Nos **40**, **38** et **36**. Hôtel de la famille Mangot au XVIe siècle. C. Mangot, avocat (1554). Claude Mangot, garde des sceaux (1616). Mlle Mangot épousa Anne de Rochechouart, comte de Tonnay-Charente. Leur fils est possesseur de 1662 à 1672. Sa fille Gabrielle de Rochechouart, qui épousa Jules-Armand Colbert, marquis de Blainville, quatrième fils du ministre Colbert (1682). Sa fille la duchesse de Rochechouart, dont le mari émigra. Acheté par le notaire Dubreuil (1757). Les propriétaires furent ensuite : Claude Cousin, Angélique de Varennes, veuve de M. de Longchamp, Mme Popot, veuve de Michel Clolus (1848), M. Adrian, propriétaire actuel. (Escaliers spacieux.) Cette maison doit rester; les autres de ce côté entre les rues Simon-le-Franc et St-Merri ont disparu en 1909.

No **34**. Maison curieuse. Jean Le Comte, conseiller d'État (1590). Claude Bonnot, contrôleur général des finances (1595). Les héritiers de Bonnot (1652). Regnault de Villasavin (1661). Pinette de Charmoy et ses héritiers (1701). Lucas de Main (1730). Jérôme Vialis, écuyer (1730 à 1742). Son neveu le baron de Cha-

mouset, qui revend en 1785 à Anne Mathon. Cesse alors d'être un hôtel particulier. Salle de Comédie d'amateurs qui devint salle de spectacle public en 1792 sous le nom de Théâtre de la Concorde, qui dura peu. A conservé sa forme du XVIe siècle. Porte cochère.

N° **30**. Maison moderne. Syndicat de l'Épicerie française (1901).

N° **28**. Emplacement de l'hôtel Pomponne. (Voir 58, rue de la Verrerie.) Il existait là, il y a quelques années, une fontaine marchande dont l'ancien bureau a disparu en 1909.

Nos **26**, **24**. Hôtel de Simon Marion, avocat général au Parlement. (Voir 60, rue de la Verrerie). Démoli en 1908.

N° **11**. Maison ancienne.

N° **15**. Emplacement d'un hôtel qui en 1629 appartenait à Jacques Ricouard, contrôleur général des guerres. Fernand Fontaine, conseiller du Roi (1790). M. Onfroy (1813). Cette maison, ainsi que celles qui s'étendent du 15 au 29, ont été abattues de 1836 à 1842 et reconstruites sous Louis-Philippe.

N° **19**. Emplacement d'un hôtel appartenant à Michel Marescot, médecin accoucheur de Marie de Médicis. Son fils Guillaume, maître des requêtes, qui céda en 1624 la jouissance d'une partie de sa propriété aux Juges-Consuls qui s'étaient installés en 1570 dans l'hôtel du président René Baillet. La propriété, qui avait son entrée principale rue du Cloître-St-Merri, devint bien national et le Tribunal de Commerce continua à y siéger jusqu'en 1825. Ces bâtiments furent démolis en 1836 par le percement de la rue du Cloître-St-Merri sur la rue du Renard.

N° **21**. Emplacement de la propriété de René Baillet, président au Parlement (1570). Nicolas Potier de Blanc-

mesnil, président au Parlement (1635). Hôtel du Président de Lesseville (1700). Billard de St-Aubin. M. Gillard (1786). École communale.

Nos **23**, **25** et **27**. Emplacement de l'hôtel Potier de Blancmesnil au XVIe siècle. Nicolas Potier de Blancmesnil, chancelier de Marie de Médicis. Son fils, président à la Chambre des Comptes, mort en 1628. Son fils, René Potier de Blancmesnil, conseiller au Parlement en 1646 et arrêté en même temps que Broussel. Son petit-fils, René de Marillac, conseiller d'État, en hérita en 1681. Son arrière-petit-fils Charles-Armand de La Trémoïlle (1717). Son petit-fils, Jean Bretagne, Charles Godefroy, duc de La Trémoïlle (1741), pair de France. Séquestré pendant la Révolution. Loué à un sieur Coquelin, fabricant de chapeaux. Vendu l'an VIII et cédé à la ville en 1835. Le 23 fait partie de l'école.

No **29**. Appartenait en 1786 à M. Norblin. La dernière maison à gauche appartenait à M. Jacques Garanger, procureur (1750).

## *Rue du Cloître-St-Merri.*

Existait au XIVe siècle et était comprise dans le cloître de St-Merri, qui comprenait également dans son périmètre les rues Taillepain et Brisemiche. Avant Louis XIV les chanoines de St-Merri exerçaient une juridiction temporelle, et leurs droits de justice s'étendaient sur 33 rues. Dans cette rue eut lieu le 8 juin 1832 un véritable massacre (journée du cloître St-Merri). La rue a été prolongée en 1836 jusqu'à la rue du Renard. Elle débouchait antérieurement sur la rue de la Verrerie et ce tronçon est devenu la rue des Juges-Consuls.

No **8**. Emplacement d'un ancien hospice fondé vers

1790 par Esprit Viennet, ancien curé de St-Merri. Fourneau économique sous Napoléon III. Aujourd'hui école de filles.

N° **16**. Famille de Lesseville. Dabos, seigneur de Binanville, conseiller au Parlement. Le marquis Dabos de Binanville, son fils, premier chambellan du comte de Provence, réunit le 16 au 14. Le 14 fut vendu à Robert Aniel, huissier à cheval au Châtelet, et le 16, confisqué pendant la Révolution, fut adjugé en 1791 au citoyen Simon Gabriel. Dans cette maison se trouvent deux escaliers assez intéressants : le premier a une rampe en fer forgé, le second date du xve siècle. (Noyau en bois mouluré et contourné.)

N° **20**. Pierre Hennequin, président à mortier. Nicolas Hennequin, président du Grand Conseil. Henri de Gouffier, marquis de Boissy. Son fils Artus de Gouffier, duc de Roanne, qui le laisse en 1666 à sa maîtresse Mme Héliot. Savari, grand maître des eaux et forêts de Normandie. Son fils, Savari, sieur de Boutervilliers, vend en 1704 à Jacques Molin, bourgeois de Paris. Delbos de La Borde. Famille Le Conte en 1808.

N° **22**. Appartenait avant la Révolution au Chapitre de St-Merri. Le sieur Ragueneau, avocat au Parlement, y était locataire vers 1650. La maison a été reconstruite sous Louis XV, ainsi que le 24, par les chanoines pour augmenter le prix de la location.

N° **24**. Emplacement de l'ancienne prison des chanoines de St-Merri.

Du côté impair de la rue se développe la belle façade nord de l'église St-Merri. On voit au-dessus des fenêtres ogivales de cette façade quelques-uns de ces vieux logis autorisés jadis par les fabriciens.

## *Rue St-Martin.*

(Partie comprise entre le quai de Gesvres
et la rue de Rambuteau.)

C'était jadis la grande voie romaine des provinces du Nord, et elle a possédé quatre portes suivant les enceintes successives de la ville : la première, de l'enceinte de Louis VI, près l'église St-Merri (archet St-Merri); les trois autres étaient situées dans la partie de la rue qui traverse le IIIe arrondissement. C'étaient : la porte de l'enceinte de Philippe Auguste, près de la rue Grenier-St-Lazare ; la troisième se trouvait à hauteur de la rue Blondel, et la quatrième, de l'enceinte de Louis XIII, est la porte St-Martin actuelle, sur le boulevard St-Martin. La partie entre le quai de Gesvres et la rue de la Vannerie (avenue Victoria) s'appelait jadis rue de la Planche-Mibray. La partie entre l'avenue Victoria et la rue de la Verrerie s'appelait rue des Arcis. Ces deux rues de la Planche-Mibray et des Arcis étaient séparées par le carrefour Guilleri qui se trouvait à l'extrémité de la rue de la Coutellerie, et furent réunies à la rue St-Martin, qui s'appelait rue St-Martin-des-Champs en 1231, et qui devait son nom à l'ancien prieuré de St-Martin-des-Champs. (Conservatoire des Arts et Métiers.) La rue St-Martin est intimement liée à l'histoire de France. Elle fut le théâtre des luttes des Armagnacs et des Bourguignons (1418) et des insurrections de 1832, 1839, 1848, etc. Mlle Laguerre est morte en 1783 rue St-Martin. Charles d'Hozier, complice de Cadoudal, fut arrêté le 31 mars an XII chez le fripier Gallet qui était au 60. L'hôtel du commandant de la Garde de Paris, de 1771 à 1789, était situé

aux nos 31 et 33 (anciens). La partie sud de la rue a été reconstruite en 1854.

N° **76**. Ancien logis des chanoines de St-Merri.

* N° **78**. Église St-Merri, construite de 1520 à 1612. Là se trouvait au VIIe siècle une chapelle dite de St-Pierre. Sur son emplacement on construisit une nouvelle église, sous le vocable de St-Pierre et de St-Merri, en l'honneur du saint mort en 700 dans ces parages, et qui y fut inhumé. Érigée en collégiale en 884. Reconstruite sous François Ier. La tour gothique a été retouchée au XVIIe siècle. Les statuettes des voussures au portail ont été faites d'après des moulages pris à Notre-Dame. Eudes le Fauconnier, un des fondateurs de l'église, est enterré sous le chœur (inscription). Le poète Chapelain y fut enterré ainsi que Largillière. Verrières remarquables. Peintures de Th. Chasseriau dans la chapelle Ste-Marie-l'Egyptienne. Crypte ogivale très intéressante avec piliers et retombées de voûtes, culs-de-lampe à figures humaines. Dans cette crypte se trouvent les restes de St Merri enfermés dans une châsse et une intéressante dalle tumulaire. Il existe encore d'autres chapelles souterraines qui ne sont pas encore dégagées et qui continuent cette crypte autour du chœur. L'église St-Merri, intéressante à visiter en détail, possédait 12 superbes tapisseries faites au XVIe siècle par Dubourg à l'hôpital de la Trinité, dans la salle des Confrères de la Passion. (Un fragment : la tête de St Pierre, est au Musée de Cluny.) L'église posséda aussi longtemps le tableau représentant Ste Marie l'Égyptienne se livrant aux bateliers pour payer son passage. (Voir rue de la Jussienne.) Pendant la Révolution l'église fut dite : Temple du Commerce.

N° **79**. Curieuse impasse **St-Fiacre** (1412), qui doit

son nom à une enseigne qui décorait la maison d'un maître de coches. Avant cette enseigne il existait une autre maison, rue St-Thomas-du-Louvre, où on louait des voitures, et cette maison était tenue par un nommé Fiacre, dont le nom peut avoir été l'origine du nom donné par la suite aux véhicules de louage. Inscription ancienne : Cul-de-sac ..... fiacre. Le mot « saint » a été mutilé pendant la Révolution.

N° **81**. Maison du poète Chapelain, auteur de *La Pucelle*.

N° **85**. Dans le fond de la cour, au-dessus d'une porte d'un corridor, grille en fer forgé d'un travail du XVIII^e siècle.

N° **89**. Maison dite de l'Annonciation. Bas-relief du XVII^e siècle. Provient d'un ordre religieux.

N° **91**. **Rue de La-Reynie** (tronçon jusqu'au boulevard Sébastopol) (1248). S'appela rue Troussevache avant 1873. La partie entre la rue St-Martin et la rue Quincampoix s'appelait avant 1851 rue Ogniart. (Inscription ancienne : rue Ogniard, au coin de la rue Quincampoix.) La rue actuelle doit son nom à Nicolas de La Reynie, premier lieutenant général de police (1625-1709). Ce fut lui qui, par son ordonnance de 1669, prescrivit de placer des lanternes aux extrémités et au milieu de chaque rue. Les bourgeois étaient chargés de les allumer et de les éteindre : ils ne furent déchargés du soin des lanternes qu'en 1758 et Sartines remplaça les chandelles par les réverbères à poulies en 1769. La rue de La-Reynie communiquait, avant 1854, avec la rue des Lombards par la rue des Trois-Maures, qui s'appelait rue Guillaume-Josse en 1200. Cette rue a été absorbée par le boulevard Sébastopol.

N° **97**. Maison assez curieuse, ainsi que le 99.

N° **100**. Maison à pignon. Ferrures.

N° **100**. **Rue Aubry-le-Boucher**. S'appelait déjà ainsi avant 1273. Dans cette rue habitait le premier président de Lamoignon et là naquit, en 1644, Etienne-François de Lamoignon. On peut jeter un coup d'œil sur les 15, 17, etc., qui sont anciens. Le 22 est à l'enseigne de la Grappe d'Or, et le 18 s'élève sur l'emplacement de l'église St-Josse, du xe siècle, reconstruite en 1671 et démolie en 1791.

En 1832, à l'angle de la rue Aubry-le-Boucher et de la rue St-Martin se trouvait la dernière barricade, centre de l'insurrection qui eut lieu à la suite de l'enterrement du général Lamarque.

N° **103**. Maison dite « des Monnoyes » à cause d'un trésorier royal qui y habita. Le conseiller Gérard au xviie siècle. Jean Bart y habita. (Décoration du xviiie siècle comprenant comme motif : un casque ailé de Mercure, une ancre marine, des ballots.)

N° **104**. Porte.

N° **108**. Passage Jabach (1824). Sur une partie de l'hôtel du financier de ce nom. (Voir 42, rue St-Merri.)

N° **116**. Maison dite des Goths. Très jolies colonnettes et bas-reliefs.

N° **120**. Enseigne de 1745. (Au Cerf.) Dans cette maison se trouvent deux étages de caves et un vieux puits dans la cave.

N° **111**. Maison du xviiie siècle, jadis à l'enseigne du Gros Grenat, comme nous le dit l'inscription à demi effacée placée entre les deux fenêtres du premier étage.

* N° **122**. Jolie fontaine Maubuée, mentionnée dès 1320 et reconstruite en 1733. Le mot Maubuée vient de mauvaise buée, mauvaise fumée. La maison où se trouve la fontaine appartenait en 1342 à Joan de La Marche,

maître des requêtes du Roi, qui la louait à Jehan Voyant, bourgeois de Paris. Elle fut reconstruite et au moment de la Révolution elle était habitée par le cocher de la duchesse de Bouillon.

N° **119**. Inscription relatant que la corporation des Merciers-Joailliers de Paris occupait avant la Révolution l'emplacement des maisons numérotées aujourd'hui 117 et 119 de la rue St-Martin. Une autre inscription est placée aux 38, 40, rue Quincampoix. La compagnie des Merciers ne fit l'acquisition des maisons de la rue St-Martin que trente ans après l'achat de l'immeuble de la rue Quincampoix. Les plaques ont été posées en 1904 par les soins des Chambres syndicales des Merciers de gros et de détail de Paris.

N° **128**. Curieuses mansardes.

N° **134**. A la Grappe d'Or.

N° **129**. Mascaron.

## *Rue Quincampoix.*

(Partie comprise entre la rue de Rambuteau et la rue des Lombards.)

C'est une des plus anciennes rues de Paris. Jadis Quiquempoït ou Qui-qu'en-poist. Le nom vient peut-être d'un particulier nommé Nicolas de Kiquenpoit. Elle a été surnommée rue des Cocus. La partie de la rue située entre la rue des Lombards et la rue Aubry-le-Boucher s'appelait avant 1851 rue des Cinq-Diamants, et ce nom avait été emprunté à l'enseigne d'un joaillier. Avant 1210, l'abbaye de Livry était propriétaire d'un four dans la rue Quincampoix. Le corps des Merciers s'est formé dans cette rue et y maintint son bureau pendant plus de cinq siècles. En 1718, la rue fut le centre de l'agio, et

on l'appelait : le Mississipi. La banque de Law était installée dans l'hôtel de Beauffort, qui a été détruit par le percement de la rue Rambuteau, et chaque maison, chaque échoppe, toutes les caves et les greniers se mettaient aux enchères et étaient enlevés à des prix fabuleux.

N° **60**. Ancien hôtel de Sémonville.

N° **58**. Restes d'un ancien hôtel.

N° **56**. Enseigne du Coq.

N° **47**. Emplacement de l'ancienne impasse de Venise du XIIIe siècle. Plus tard, cette impasse disparue communiquait avec la rue St-Denis par la cour Batave.

N° **54**. Cabaret historique de l'Épée de Bois. (Voir rue de Venise.)

N° **43**. Maison d'un savetier qui louait son échoppe 100 livres par jour à des joueurs du temps de Law.

N° **46**. Vieille maison. (A la Buvette roulante.)

Nos **40-38**. Emplacement de l'entrée principale des bureaux de la corporation des Merciers-Joailliers avant la Révolution. (Inscription.)

N° **36**. Porte cochère massive ornée de sculptures en haut-relief se composant de têtes de femmes taillées en plein bois (XVIIIe siècle). Hôtel à la nuit avec chambres depuis 0 fr. 50 !

N° **34**. Habitation de La Reynie, lieutenant général de police. (Imposte demi-circulaire de la porte.)

N° **33**. Habitation de l'abbé Hamelin, curé de St-Josse au XVIIIe siècle. Ancien bureau des Layetiers, Tabletiers, Éventaillistes.

N° **31**. Emplacement de l'ancienne église St-Josse, érigée en 1260 à la place d'un oratoire élevé en commémoration d'un séjour fait en cet endroit par St Josse, fils d'un roi de Bretagne. Une confrérie de St-Fiacre

s'y installa en 1415. L'église fut rebâtie en 1671 et dès lors et jusqu'en 1703 elle fut desservie par des Eudistes. Elle fut démolie en 1791.

N° **29**. Vieille maison ainsi qu'aux 28 et 27.

N° **26**. Appartenait à Vannelin, geôlier du Châtelet. Cette maison était jadis à l'enseigne de la Main Dorée.

N° **22**. Vieille maison ainsi qu'au 24. (Curieux coup d'œil sur la rue de La-Reynie.)

N° **14**. Porte cochère Louis XV avec écusson de genre rocaille. Escalier.

N° **12**. Vieil hôtel. Porte lardée de gros clous.

N° **10**. Vieil hôtel. Portail orné d'une clef représentant une tête de Bacchus. Rampe en fer forgé. Dans la cour imposte en fer d'une grande importance. (Façade du XVIII^e siècle.)

N° **15**. Vantaux de portes lardés de gros clous, ainsi qu'au 13.

N° **2**. Maison qui surplombe.

N° **1**. Emplacement d'une maison démolie qui, au début du XVIII^e siècle, appartenait au maréchal de Balincourt.

## *Rue des Lombards.*

(Partie comprise entre la rue St-Martin
et le boulevard Sébastopol).

Ouverte au XIII^e siècle. Ce fut la patrie des prêteurs sur gages que l'on appelait les Lombards. Aujourd'hui c'est le centre de l'herboristerie. On dit que Boccace est né dans cette rue. La maison du Poids du Roi dont les privilèges appartenaient depuis Louis VII au Chapitre de Notre-Dame y était située au XVII^e siècle. Il y a quelques années nous y voyions l'ancien magasin

de confiserie : Au Fidèle Berger (1720) (transporté depuis 9, boulevard de la Madeleine), dont le poète Gilbert était le devisier.

N° **4**. Cave gothique (arcades à demi-piliers saillants) qui paraît du XIVe siècle. Escalier à balustres de bois.

N° **10**. Maison à pignon. Enseigne : Au Grand Monarque.

N° **13**. Enseigne de Notre-Dame des Victoires.

N° **14**. Cette maison possède des caves de la fin du XIIIe siècle.

N° **17**. Ferrures de balcon.

N° **26**. Au Pilon d'Or.

## *Boulevard Sébastopol.*

(Côté pair du tronçon situé entre l'avenue Victoria et la rue Rambuteau.)

Commencé en 1854 et inauguré en 1858 par Napoléon III. Il fut primitivement appelé boulevard du Centre. Nom en mémoire de la prise de Sébastopol (1855). Dans son parcours dans le IVe arrondissement ce boulevard a fait disparaître : la rue de la Savonnerie qui s'étendait entre la rue de la Boucherie et la rue des Écrivains (Rivoli); la rue de la Vieille-Monnoie qui allait de la rue des Écrivains à la rue des Lombards; la rue des Trois-Mores, ex-rue Guillaume-Josse au XIIIe siècle, qui allait de la rue des Lombards à la rue de La-Reynie, et une partie de la cour Batave. Ce boulevard n'a rien de bien intéressant.

N° **4**. Enseigne des Ciseaux d'Argent.

N° **28**. Enseigne de chapelier : A l'Hérissé.

## *Rue de Rambuteau.*

(Côté impair de la partie comprise entre le boulevard Sébastopol et la rue des Archives.)

Commencée en 1838 et terminée en 1844. Nom en mémoire du Préfet de la Seine sous la direction duquel la rue a été formée. Elle a absorbé dans le IVe arrondissement la rue des Menestriers, qui s'étendait entre la rue St-Martin et la rue Beaubourg et qui s'appelait rue des Jongleurs au XIIIe siècle. Talma est né dans cette rue des Menestriers. La rue moderne a également fait disparaître le couvent de Ste-Avoie, de 1288, dirigé par les Augustines à partir de 1621 et supprimé en 1790.

N° **49**. Maison dédiée à Jacques Cœur. (Buste.) Le grand argentier de Charles VII possédait l'hôtel du cardinal de La Balue qui était situé rue de l'Homme-Armé.

N° **29**. Inscription relatant qu'un certain Flamand Devergie posa la première pierre de cette rue en 1839.

N° **5**. On a découvert ici en 1909 un fragment de l'enceinte de Philippe Auguste.

## *Rue des Francs-Bourgeois* (côté impair).

Au XIIIe siècle, la rue s'appelait rue des Vieilles-Poulies. La partie entre la rue du Chaume (des Archives) et la rue Vieille-du-Temple s'appelait rue de Paradis-au-Marais ; la partie entre les rues Pavée et de Turenne s'appelait rue Neuve-Ste-Catherine. Ces deux rues ont été réunies en 1868 à la rue des Francs-Bourgeois qui s'étendait entre les rues Vieille-du-Temple et Pavée. La partie située entre la rue de Turenne et la place des Vosges s'appelait rue de l'Écharpe et devait son nom à

une taverne. L'abbé Delille, le poète, logeait en 1804 rue Neuve-Ste-Catherine (au 14). En 1807 Delambre était au 16 (ancien) de la rue de Paradis. En 1793, le docteur Desgenettes habitait 3, rue de Paradis.

Au moyen âge les petits bourgeois restaient serfs en ce qui concernait leur domicile; les grands bourgeois pouvaient changer de place pourvu qu'ils demeurassent justiciables de la même seigneurie locale; les francs-bourgeois étaient tout à fait libres et à cause de leur pauvreté ils étaient exempts de toutes taxes de pauvres, de boues et de lanternes et de toutes autres impositions de voirie auxquelles étaient assujettis les bourgeois de Paris. Ils habitaient, dans ce quartier, les maisons d'aumône. Ces maisons étaient devenues une sorte de cour des Miracles et elles furent abattues au milieu du XVIe siècle, et le lieu annexé au jardin du cardinal Jean Bertrand (1555), garde des sceaux. (Maison de Jehan Le Blanc au 44, dans le IIIe arrondissement.)

N° **55**. Mont-de-Piété fondé par Louis XVI et réorganisé en 1804 par Napoléon. (Inscription dans la cour.) Sur le sol de la cour, dite de l'Horloge, nous voyons le tracé de la muraille de Philippe Auguste (1190). Dans une autre cour (celle qui donne 57, rue des Francs-Bourgeois) se trouve la base d'une des tours de cette enceinte, surélevée en brique. A côté de la tour on a réédifié, en 1885, la façade de l'ancien hôtel de Nouvion qui avait été détruit en 1638. Le Mont-de-Piété occupe une partie de l'emplacement de l'ancien couvent des Blancs-Manteaux. En 1907, Abd-el-Aziz, sultan du Maroc y engagea ses bijoux pour 1 200 000 francs.

N° **53**. **Rue des Guillemites**. Ainsi dénommée en 1813. Elle est tracée sur le jardin des Guillemites, religieux des Blancs-Manteaux. La partie comprise entre la

rue des Blancs-Manteaux et la rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie s'appelait rue des Singes et antérieurement rue Pierre-d'Étampes. Cette rue des Singes a été réunie à la rue des Guillemites en 1868. Au 5, porte à clous. Au 6, vieille maison et curieux passage des Singes menant rue Vieille-du-Temple. Au 10, arcade charretière. Au 14, restes du couvent des Blancs-Manteaux reconstruit en 1685. Avant l'ouverture de la rue ces bâtiments se raccordaient avec ceux de la cure actuelle. En face du 14, sur le pavage de la rue, un demi-cercle indique l'emplacement d'une des tours de l'enceinte de Philippe Auguste. Le père de Bailly, maire de Paris, habitait rue des Singes au coin de la rue des Blancs-Manteaux.

N° **51**. Maison curieuse et ancienne.

N° **49**. Inscription ancienne : Rue Paradis.

N° **47**. Restes de l'ancien hôtel d'Adjacet qui s'étendait également sur une partie de l'emplacement du marché des Blancs-Manteaux. Pavillon de l'hôtel d'O. François de Fresnes, marquis d'O, était surintendant des finances sous Henri III. Détesté de tous, il mourut en 1594, ruiné malgré ses concussions. (Lucarnes vermiculées.) Autre façade 2 et 4, rue du Marché-des-Blancs-Manteaux.

N° **45**. **Rue des Hospitalières-St-Gervais** (1817). Tracée sur l'emplacement du couvent des religieuses de St-Anastase ou St-Gervais. Ces religieuses administraient, depuis le XIVe siècle, un hôpital qui avait été fondé en 1171 rue de la Tixeranderie et qui avait été transporté là en 1616. L'hôpital qui s'appelait hôpital St-Gervais et St-Anastase fut supprimé en 1790. Les écoles du 10 occupent les jardins de l'ancien hôpital. Au 8, fontaine avec têtes de bœufs. Au 2, vieille maison qui se prétend fondée en 1679. Au 1 *bis*, Observatoire

Municipal, sur une partie du marché, qui occupe lui-même l'emplacement de l'ancien hôtel d'O.

N° **35**. Hôtel de Creil, puis Devin de Fontenay (1780). Le futur époux de Thérézia Cabarrus y habitait avant son mariage. (Mascaron dans la cour. Escalier.)

* N° **31**. Hôtel dit d'Albret, dont la première pierre fut posée par le connétable Anne de Montmorency vers 1550. Guillaume de Montmorency le céda en 1586 à Marie de Baudini. Louise d'Orgives (1595). Pierre Le Charron (1601) qui le revendit à Gabriel de Guénégaud. Sa fille Magdeleine le porta dans la maison d'Albret par son mariage avec César-Phœbus d'Albret, gouverneur de Bordeaux puis maréchal de France en 1613. (Les écuries et les jardins s'étendaient jusqu'à la rue Pavée.) Mme Scarron y fréquentait et c'est là qu'elle connut Mme de Montespan qui lui confia ses enfants à élever. Le financier Brunet du Chailli (1678). Le président Du Tillet (1741). (Monument historique.) (Heurtoir de porte.) Cet hôtel a été restauré et dénaturé au XVIIIe siècle.

N° **29**. Fut habité par Jules Cousin.

* N° **25**. Hôtel de Lamoignon. (Voir rue Pavée.) Les initiales S. C, au-dessous de l'échauguette, indiquent une des limites de l'ancienne censive de Ste-Catherine du Val des Escholiers.

N° **7**. Fenêtres curieuses. Emplacement de l'ancien cabaret de l'Écharpe, célèbre par les rendez-vous des amoureux. Ce fut le propriétaire de ce cabaret qui inventa les cabinets particuliers au XVIIIe siècle.

N° **1**. Inscription : Rue de l'Écharde (pour écharpe). Sous Henri IV la partie de la rue des Francs-Bourgeois située entre la rue de Turenne et la place Royale (des Vosges) s'appelait rue de l'Écharpe-Blanche. Cette maison a été léguée, comme nous le dit l'inscription, au

bureau de bienfaisance du VIII^e arrondissement (ancien) par Victor Bellanger (1852), à charge d'entretenir les sépultures de la famille du donateur au Père-Lachaise et de secourir surtout les pauvres honteux.

Avant de quitter la rue des Francs-Bourgeois, nous devons visiter, au sud de cette rue, les rues de Sévigné et de Turenne dans leur partie comprise entre la rue des Francs-Bourgeois et la rue St-Antoine.

## *Rue de Sévigné.*

(Partie comprise entre la rue des Francs-Bourgeois et la rue St-Antoine.)

En 1292 c'était déjà une voie importante. Elle s'appela rue de la Couture, puis rue Culture-Ste-Catherine avant 1867. Elle se trouve sur l'emplacement d'un ancien marais cultivé, la culture Ste-Catherine, qui devait son nom à une chapelle dont St Louis posa la première pierre en 1229, pour satisfaire à un vœu fait par des sergents d'armes du roi Philippe Auguste avant la bataille de Bouvines. Cette chapelle devint l'église du Prieuré de Ste-Catherine du Val des Escholiers. En 1867, la rue Culture-Ste-Catherine est devenue rue de Sévigné en l'honneur de la célèbre marquise (1626-1696), qui habita l'hôtel Carnavalet de 1677 à 1696.

N° **13**. Emplacement de l'hôtel du comte de Chavigny, ministre (1622). Porte.

N° **11**. Emplacement d'un ancien petit hôtel Lamoignon. Beaumarchais y construisit, en 1790, un théâtre dit du Marais ou Athénée des Étrangers, avec des matériaux provenant de la Bastille. Le 1^er septembre 1791 on y joua la *Métromanie*. Fermé en 1804. C'est aujourd'hui un établissement de bains et on y voit un mur de l'an-

cienne prison de la Force avec cette inscription : « Ce mur est le seul qui reste encore de l'ancienne prison de la Force. C'est sur l'emplacement du jardin ci-devant que furent massacrés trente et un prisonniers. » (Voir rue Malher pour l'emplacement du massacre.)

N° **14. Rue de Jarente** (1784). Sur l'emplacement du Prieuré de Ste-Catherine du Val des Escholiers, dont l'abbé de Jarente était prieur commendataire au XVIIIe siècle. Au 2 se trouve l'**impasse de la Poissonnerie** (1783), ancien cul-de-sac de la Poissonnerie comme nous le dit une vieille inscription, qui doit son nom à la poissonnerie du marché Ste-Catherine. Au fond de cette impasse se trouve une très jolie fontaine, dite de Necker, due à l'architecte Caron en 1700 et réédifiée en 1780. Au 6 de la rue de Jarente : toit curieux à voir de la rue Caron.

N° **12**. Porte. Maison longtemps habitée par Jules Cousin.

N° **8. Rue d'Ormesson** (1783). Nom en mémoire de H. Le Fèvre d'Ormesson (1712-1789), contrôleur général des finances, qui posa la première pierre du marché Ste-Catherine. Ce marché Ste-Catherine projeté en 1767, ne fut exécuté qu'en 1784. Il se trouve sur la **place du Marché-Ste-Catherine**, place qui a été ouverte en 1783 sur une partie de l'ancien couvent de Ste-Catherine du Val des Escholiers. L'ordre religieux avait été fondé en 1201 dans une vallée près de Langres par quatre professeurs de Paris. De nombreux écoliers vinrent assister aux leçons, et les religieux se transportèrent à Paris en 1228. Leur église, qui occupait l'emplacement du sol de la rue d'Ormesson, fut dédiée à Ste Catherine en vertu d'un vœu fait par les sergents d'armes à la bataille de Bouvines, et l'ordre des reli-

gieux du Val des Escholiers se transforma en ordre des religieux de Ste-Catherine du Val des Escholiers. Dans cette église avaient été enterrés les maréchaux de Champagne et de Normandie tués sur l'ordre d'Etienne Marcel. Le cadavre de ce dernier, ainsi que ceux de 50 de ses compagnons, y fut plus tard exposé devant le portail. Le cardinal de Birague, chancelier de Henri III, y fut inhumé en 1583. Les religieux de Ste-Catherine du Val des Escholiers possédaient depuis St Louis une propriété de cens sur l'ancien parc des Tournelles, et ce ne fut que Louis XIII qui, en 1615, échangea ce cens contre un même droit sur le fief de Bézée au circuit de l'hôtel de Bourgogne. Le territoire du monastère, qui était très grand, fut diminué peu à peu jusqu'en 1767 et le couvent fut démoli finalement en 1782.

Dans cette rue d'Ormesson nous voyons des anciennes inscriptions du nom de la rue aux 7, 5 et 6. Sur cette dernière maison nous voyons en outre l'inscription : Place du Marché... Catherine. (Le mot « saint » a été effacé pendant la Révolution.) Au 2 s'ouvre la **rue Necker** (1783) qui doit son nom au ministre (1732-1804).

N^os^ **7** et **9**. Proviennent de l'hôtel de la Force. Jacques Poultier, intendant des finances. Nicolas Pinon de Quincy (1711 à 1724). Pinon de l'Avor, son neveu. Confisqué à la Révolution. Pompes funèbres jusqu'en 1813. Caserne de pompiers. Le haut mur qui limite à l'ouest la caserne est un reste du mur de clôture de la prison de la Force. (Voir la jolie façade de l'hôtel dans la cour du 9.) Les plafonds ont été transportés à Carnavalet. Dans une cave, vestiges d'une tour d'angle de l'enceinte de Philippe Auguste.

N° **5**. Plaque posée par décret du 22 septembre 1898, indiquant que là le docteur Raspail, promoteur du suf-

frage universel, donna ses soins gratuits aux malades de 1840 à 1848. La Commission municipale du Vieux Paris a fait poser sur cette maison une plaque rappelant l'ancien nom de la rue : Rue Culture-Ste-Catherine.

N° **2**. Enseigne moderne : A la Vierge.

C'est dans cette rue que le connétable de Clisson fut assailli par Pierre de Craon en 1492, et Charles VI vint rendre visite au blessé dans la boutique d'un boulanger. Au bas de la rue, sur le sol de la rue Ste-Antoine, se trouvait, en face de l'église des Jésuites, la fontaine dite fontaine Ste-Catherine ou de Birague (1577 à 1856).

## *Rue de Turenne.*

(Partie comprise entre la rue St-Antoine et la rue des Francs-Bourgeois.)

Cette partie s'appelait au XVIe siècle rue de l'Égout, puis du Nouvel-Égout, de l'Égout-Couvert, puis rue du Val-Ste-Catherine. En 1865 elle fut réunie à la rue St-Louis, qui avait déjà porté le nom de Turenne de 1806 à 1824. Nom en l'honneur du maréchal (1611-1675) qui habitait la rue St-Louis.

N° **13**. Enseigne en fer forgé représentant un tonneau.

N° **10**. Maison à saillie qui donne 9, place des Vosges. (Hôtel de Chaulnes, puis de Nicolay.)

N° **14**. Derrière de l'hôtel des Hameaux (13, place des Vosges).

N° **18**. Dépendances de l'hôtel de Chabannes (17, place des Vosges).

* N° **23**. Hôtel d'Édouard Colbert de Villacerf, intendant des bâtiments du Roi, qui le construisit vers 1660. Il y mourut en 1699, et sa femme, Geneviève Larcher, continua à y habiter jusqu'à sa mort en 1712. L'hôtel fut

hôtel Colbert de Villacerf jusqu'en 1755. Mme Taschereau de Baudry. Les héritiers le cèdent, en 1778, à Lesueur Florent, entrepreneur des Ponts et Chaussées. Après avoir passé entre diverses mains, il fut acheté en 1840 par M. Harmann. M. Baudon (1875). Les Pères de l'Oratoire y installèrent primitivement leur École Massillon. Les Frères de la Doctrine Chrétienne avant 1905. Aujourd'hui Société anonyme des anciens établissements Pigier. D'après une légende, Jeanne d'Albret aurait accouché là d'un fils en 1558 (?). (L'hôtel actuel n'existait pas alors.) La façade Louis XIII est cachée par un affreux bâtiment, construit vers 1790. En entrant dans la cour nous voyons cette façade avec quatre pilastres cannelés à chapiteaux ioniques qui soutiennent une corniche d'où partent quatre nouveaux chapiteaux corinthiens. Les deux ailes sont surmontées d'un fronton demi-circulaire. Dans l'aile droite, escalier en fer forgé, quelques boiseries. Fontaine de pierre dans la première cour. Dans la seconde, perron monumental avec rampe en fer forgé.

## *Place des Vosges.*

(Sauf le côté nord qui est dans le III^e^ arrondissement.)

Jadis Place Royale, Place des Fédérés à la Révolution, Place de l'Indivisibilité en 1793, Place des Vosges le 1^er^ vendémiaire an IX et définitivement en 1870. Ce fut le département des Vosges qui paya le premier la plus forte part de contributions.

Avant 1565 une partie de l'emplacement de la place était occupée par l'hôtel royal des Tournelles, que Catherine de Médicis fit démolir après la mort de son époux.

« C'est le coup de lance de Montgomery qui a fait la place Royale », dit Victor Hugo. Après la démolition de l'hôtel des Tournelles, ce fut un marché aux chevaux dans lequel eut lieu, en 1578, le duel des Mignons et des partisans du duc de Guise. Au commencement de 1604 Henri IV avait fait le projet d'établir là une manufacture de « soie et argent filé à la façon de Milan », mais ce projet ébauché s'effondra et, dès 1605, le roi, véritable créateur de la place, qui avait connu les places à arceaux du Béarn et de Navarre, concéda des parcelles à bâtir pour des pavillons symétriques.

La Place, comme l'appelait tout court Mme de Sévigné, fut le centre à la mode au XVIIe siècle; c'était le promenoir des Parisiens, un véritable forum habité par les financiers et les grands seigneurs. Son histoire est celle de la vie publique et privée des Français à cette époque. Le 6 mars 1612, à l'occasion des mariages du Roi et de Madame avec l'infante et le prince d'Espagne, eut lieu la fête du Roman des Chevaliers de la Gloire. Le tournoi fut organisé par Guise, Nevers, Bassompierre et La Châtaigneraie qui se déclaraient prêts à combattre quiconque osera tenter de se présenter dans le palais de la Félicité élevé au milieu de la place. Le 12 décembre 1643 la place fut le théâtre du duel du duc de Guise, petit-fils du Balafré, avec le comte de Coligny, petit-fils de l'amiral, au sujet de la querelle de Mme de Montbazon et de Mme de Longueville, duel dans lequel le comte de Coligny fut mortellement blessé, tandis qu'aux fenêtres des pavillons les spectatrices déliraient. Pendant la Fronde la place fut le camp retranché des troupes de la ville, et elles y étaient passées en revue par leur généralissime Conti. Richelieu fit élever au milieu de la place en 1639 une statue équestre de

Louis XIII, œuvre de Daniel et Volterra pour le cheval, et de Biard pour le cavalier ridiculement empanaché. Cette statue fut envoyée à la fonderie par la Révolution et remplacée par une fontaine qui en 1811 fut alimentée par les eaux de l'Ourcq. Cette fontaine fit place en 1818 à la statue actuelle, œuvre de Cortot et Dupaty. Les grilles somptueuses qui avaient remplacé les modestes barrières de bois du commencement du XVII^e siècle entourant les parterres et les gazons, disparurent elles-mêmes complètement sous Louis-Philippe et furent remplacées par celles peu artistiques qui existent encore aujourd'hui.

La Place est un des plus admirables décors du Vieux Paris. Au sud de la Place se trouve le Pavillon du Roi, avec porches sur la rue de Birague, ainsi appelé parce qu'Henri VI le fit construire pour son propre compte. Au nord le Pavillon de la Reine enjambe la rue de Béarn. Autour se trouvent vingt-six pavillons, d'un plan uniforme, brique et pierre en principe, avec galeries voûtées. Les 5, 9, 12, 14, ont conservé aux extrémités de leurs toits les épis de faîte en plomb. L'arcade qui enjambait la rue du Pas-de-la-Mule fut acquise de M. Boutray en 1816 et a été démolie vers 1820; celle qui devait franchir la rue de l'Écharpe (actuellement commencement de la rue des Francs-Bourgeois) n'a jamais été construite. Le côté nord de la place appartient au III^e arrondissement.

M. Lucien Lambeau, le très érudit secrétaire de la Commission du Vieux Paris, a écrit une très intéressante monographie de la place Royale, monographie à laquelle nous devons de nombreux et précieux renseignements.

N° **19**. Hôtel du président d'Étiaux (1751); de Mello (1789). Légué au bureau de bienfaisance de l'ancien

VIIIe arrondissement par Victor Bellanger (1852). (Inscription.) On lit sur le mur : rue de l'Écharde (pour Écharpe), nom que portait sous Henri IV cette partie de la rue des Francs-Bourgeois. (Balcon.)

N° **17**. Appartenait en 1676 à Jacques Pollard, conseiller au Parlement. Bossuet en fut locataire en 1682 et y resta jusqu'en 1694 environ. Hôtel de Chabannes (1752). Marquis de Flers (1788). Marquise de Thiboutot (1789). Confisqué comme bien d'émigré. Rentré en possession de la citoyenne Thiboutot, veuve Caulaincourt, en l'an VIII.

N° **15**. Petit hôtel de Rohan-Chabot. Acquis en 1701 par Louis de Rohan-Chabot, de Jacques Lecomte de Nonant qui le tenait de sa mère Élisabeth d'Angennes, veuve d'Aumont de Villequier. Gilles de Ganeau l'achète en 1738 d'Élisabeth de Grimaldi, duchesse de Rohan. Sa veuve Marguerite de Harlan le lègue à son petit-fils, Jacques Fenel, seigneur des Bats. Ce dernier le laisse en 1741 à sa fille, épouse de François de Vaucresson, qui le vend en 1760 à Pierre Saunier, seigneur du Plessis-Beauregard, qui le vend à François Lechanteur. Confisqué à la Révolution sur l'émigré Lechanteur. Vendu en l'an VII au citoyen Prévost qui le revendit en l'an X à M. Belon. Cet hôtel avait comme locataire en 1752 M. d'Ormesson et en 1789 M. de Boisboutron. A l'époque de la Révolution il était habité par Mlle Bouliard, femme peintre. En 1881 il appartenait à M. Sée. (Balcon.)

N° **13**. Hôtel d'Aumont de Villequier (1630). Président des Hameaux (1648). Hôtel Rohan-Chabot (1680). Fut habité par Mme de Laborde, « dame du lit » de Marie-Antoinette. En 1789 famille Prévost.

N° **11**. Pavillon de M. Pierrard (1607). Hôtel de

Colbert de Villacerf (1710). M. de Creil, intendant de Metz (1752), de Voisenon (1789).

N° **9**. Pavillon de M. Descures (1607). Hôtel du maréchal de Chaulnes, le vainqueur d'Arras (1625). Le marquis de Nicolay-Goussainville (1701). Confisqué à la Révolution et restitué aux héritiers Nicolay en l'an III. S'appela hôtel Nicolay jusqu'en 1822, époque où il fut cédé à M. Moreau, négociant. Rachel, la tragédienne, s'y installa malade en 1858, peu de temps avant d'aller mourir au Canet. Elle fut transportée dans son hôtel après sa mort. L'érudit A. de Montaiglon jusqu'en 1895. Cet hôtel passait, au XVII^e siècle, pour une des curiosités de Paris. Il possède encore un beau salon, une salle à manger avec boiseries et médaillons Louis XVI. (Voussures du plafond avec trophées militaires.)

* N° **7**. Terrain concédé en 1605 à Huaut de Montmagny, maître des requêtes. Gagné au jeu par Gallet, riche partisan. Servait d'entrée au petit hôtel Sully. Ce charmant petit pavillon d'un seul étage, que l'on a pris à tort pour une orangerie, fut construit vers 1630 par Jean du Cerceau et fut habité par Sully après sa retraite, par ses descendants jusqu'au XVIII^e siècle et par Turgot de Ste-Claire, (1752). Propriété actuelle de M. Bellan, artiste peintre. Cet hôtel communiquait par les jardins avec le grand hôtel Sully, rue St-Antoine.

N° **5**. Pavillon dit de M. de La Salle (1615). Hôtel de Rotrou, conseiller au Grand Conseil (1752). Jules Cousin, créateur du musée Carnavalet, y mourut en 1899. A conservé de jolis plafonds peints de 1660. (Balcon.)

N° **3**. Hôtel d'Estrades (1752). Durand, secrétaire du Roi (1789). Fut bibliothèque de l'Union centrale des Arts décoratifs, avant 1904. (Salon avec boiseries du XVIII^e siècle.) (Balcon.)

N° **1**. Hôtel de Coulanges (1606), de Bussy-Rabutin (1626). Le baron de Chantal, fils de Ste Jeanne de Chantal, habitait avec son épouse, Marie de Coulanges, le pavillon attenant dont l'entrée se trouve 11 *bis*, rue de Birague. C'est là que naquit le 6 février 1626 (et non le 5) Marie de Rabutin (Mme de Sévigné). Boutteville, après son duel, trouva un refuge dans cet hôtel (1627). Le marquis de Beringhen. Hôtel de la Croix (1789).

Le Pavillon du Roi est édifié sur trois arcades, agrémenté d'une décoration comportant le chiffre du Roi (des H palmés). Il resta longtemps dans le domaine de la Couronne. Dès 1607 la conciergerie en fut conférée au peintre Charles De Court. En 1752, M. Rome, conseiller au Grand Conseil. Il fut cédé en 1753 à la veuve Barère qui passa la main, en 1756, au sieur L'Évêque de La Cointerie, puis en 1769 à Joseph de Bonneval. Le Roy de La Faudiguière y avait un célèbre cabinet d'amateur (1787). Vendu comme bien national provenant de l'émigré Bonneval et acquis par le citoyen Muller (1799).

N° **2**. La place fut concédée à Pierre Fougen Descures. Hôtel du marquis de Beausang (1752). De Boisgelin de La Vieuville (1789). (Balcon.)

N° **4**. Hôtel de Breteuil (1728); de Mainville (1752). Le Roy de Roullée, conseiller au Parlement (1756). Sa veuve vendit, en 1814, au baron Micoud d'Umons. Racheté en 1820 par le comte Portalis, pair de France. Le marquis de Favras (Thomas de Mahy) habitait avec sa femme, née d'Anhalt, le deuxième étage, et ses fenêtres donnaient sur le cul-de-sac Guéménée.

* N° **6**. Bâti en 1605 par l'intendant des finances Isaac Arnauld (de la famille des jansénistes). Maréchal de Lavardin (1610). Ce dernier était dans le carrosse de Henri IV lorsque celui-ci fut assassiné par Ravaillac.

Pierre de Tigery (1621). Hôtel de Rohan-Guéménée (1639 à 1784). Jacques Desmary (1784) et héritiers jusqu'en 1797. L'important immeuble situé 17, rue des Tournelles en faisait partie avant 1797. Il y eut ensuite division. M. Péan de St-Gilles eut le grand hôtel, celui de la place, et le légua à sa veuve, laquelle le laissa à son tour à M. P. Passy, membre de l'Assemblée Nationale. C'est de ce dernier que la Ville en fit l'acquisition en 1873. Marion Delorme aurait habité la maison du cul-de-sac Guéménée qui fait le coin est de la rue St-Antoine et qui est située derrière l'hôtel en question. Victor Hugo habita l'hôtel de la place de 1833 à 1848 et y écrivit : *Marie Tudor*, *Angelo*, *Ruy Blas*, *les Burgraves*, *les Feuilles d'Automne*, *les Chants du Crépuscule*, *les Rayons et les Ombres*, etc. En 1848 les insurgés s'emparent de la maison, mais apprenant qu'ils sont dans la maison du poète ils la respectent. Pension Jauffret (1860). École municipale en 1875. C'est depuis 1905 le musée Victor-Hugo, inauguré en 1903. (A visiter.)

N° **8**. Bâti par Jehan de Fourcy, intendant des bâtiments (1605). Antoine Le Redde, conseiller secrétaire du Roi (1664). La comtesse d'Armalay (1752). Le marquis de Thomé, maréchal de camp (1777). Vendu à Paul Firmin-Didot (1863). Théophile Gautier y habita le second étage, et Alphonse Daudet lui succéda.

N° **10**. Bâti par Claude de Chatillon, ingénieur typographe du Roi (1605). Hôtel de Gagny (1752), de Chétainville (1787).

N° **12**. Bâti par Etienne de La Fond, intendant des meubles du Roi (1605). Appartenait en 1752 à l'évêque de Verdun. Fut parfois dit hôtel de Breteuil ou hôtel Pinon. Acquis par la Ville (1896). École. (Balcon.)

N° **14**. Le terrain, comportant deux arcades du 12 et

deux arcades du 14 actuel, fut concédé en 1605 au conseiller Pierre Jeannin, ami de Mayenne, puis contrôleur des finances. (Voir son effigie en bronze à la Collection Dutuit au Petit-Palais.) Hôtel du marquis de Dangeau, conseiller intime de Louis XIV. L'abbé de Courcillon, membre de l'Académie française, y logea de 1703 à 1717. M. Thomé, conseiller au Parlement (1752). Philippe de Montboissier-Beaufort-Canillac le vend en 1777. Marquis de Villedeuil (1777). Confisqué sur l'émigré Villedeuil. Restitué en 1814. Mairie de l'ancien VIIIe arrondissement (1819). Acquis par la Ville. Ecole primaire (1860). Incendié en 1871. Réédifié à usage de temple israélite (1875). C'est aujourd'hui la demeure du grand rabbin. Deux plafonds et des boiseries de cet ancien hôtel Dangeau ont été transportés au musée Carnavalet. Classé comme monument historique. Très bel escalier. L'hôtel a conservé sa façade ancienne de brique avec chaînes de pierres, tandis qu'ailleurs les briques des façades ont été remplacées par un revêtement en plâtre peint en rouge à filets blancs. (Balcon.)

N° **16**. Place concédée à François Félisseau, conseiller du Roi. Mlle du Châtelet (1752.) (Balcon.)

N° **18**. Place concédée à Nicolas Chevallier, conseiller du Roi. Le maréchal marquis de Tessé (1752). Hôtel de Tonnerre. (Escalier.)

N° **20**. Place concédée à Nicolas d'Angennes, seigneur de Rambouillet, ancien ambassadeur de Charles IX en Angleterre (1505-1611). Son fils épousa Catherine de Vivonne, la divine Arthénice, qui devint la muse adorée de l'hôtel de la rue St-Thomas-du-Louvre dont elle fut l'architecte. Hôtel de la marquise de Menou (1752); de La Ferté-Meung (1789). (Balcon.)

N° **22**. Place concédée à Barthélemy de Laffemas,

surnommé Beausemblant, contrôleur général du commerce et père d'Isaac de Laffemas, le terrible lieutenant civil de Paris. L'hôtel appartint au comte de Maillebois qui le loua, en 1749, au prince de Talmond de La Trémoïlle, père du prince tué en Vendée.

### *Rue du Pas-de-la-Mule.* (Côté impair.)

Jadis petite rue Royale. Ouverte en 1604. Elle ne fut prolongée jusqu'au boulevard qu'en 1673. En 1603 ce n'était qu'un chemin menant de la rue des Tournelles au Marché aux Chevaux, sous le nom de rue du Pas-de-la-Mule, nom qu'elle reporte aujourd'hui depuis 1893, après s'être appelée rue des Vosges de 1862 à 1893. L'arcade qui l'enjambait a été démolie vers 1820. L'origine de son nom est inconnue. Peut-être vient-il d'une enseigne. « Par là, passait tous les jours, dit Victor Hugo, le premier président au Parlement en 1560, Gilles Le Maistre, monté sur une mule, suivi de sa femme en charrette. »

N° 7. Fausses fenêtres.

N° 3. Vieille maison.

### *Rue des Tournelles.*

(Partie comprise entre la rue du Pas-de-la-Mule et la rue St-Antoine.)

Cette partie et celle qui s'étend dans le III^e arrondissement jusqu'à la rue St-Gilles s'appelèrent primitivement sous François I^er, rue Jean-Beausire. La partie entre la rue St-Gilles et le boulevard date de 1637 et s'appela rue St-Gilles. Cette dernière partie fut ajoutée à la rue des Tournelles en 1801. La rue longeait autrefois

l'ancien hôtel des Tournelles, ainsi nommé à cause de ses tours.

L'hôtel des Tournelles fut bâti originairement, en 1388, par Pierre d'Orgemont, seigneur de Chantilly, et fut habité par son fils, évêque de Paris, par le duc de Berry en 1404, et par le duc d'Orléans; puis il devint le palais royal des Tournelles et fut habité par Charles VI pendant sa démence. Il devint ensuite la résidence du duc de Bedford, régent de France pour les rois d'Angleterre Henri V et Henri VI, puis de Charles VII après l'expulsion des Anglais. Louis XI y vécut et y partageait son lit avec Philippe de Commines, son chambellan. Louis XII et Henri II y habitèrent et y moururent tous deux. Catherine de Médicis, pour oublier la mort de son époux, tué dans le tournoi de la rue St-Antoine par Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, fit démolir ce palais par un arrêt de 1563.

N° **21** *bis*. Temple israélite construit en 1861 sur l'emplacement de l'ancien hôtel Dangeau (14, place des Vosges).

* N° **28**. Hôtel construit par Jules Hardouin-Mansart, fils adoptif du grand architecte (1690). Ninon de Lenclos en fut locataire et y mourut. (Plafonds de Lebrun et de Mignard qui habita la rue.) Autre entrée 23, boulevard Beaumarchais.

N° **17**. Faisait partie avant 1797 de l'hôtel Rohan-Guéménée (6, place des Vosges). Cette partie fut la propriété de Boyvin d'Ardaucourt. Joseph Edou, beau-père de Népomucène Lemercier. Actuellement famille Robiquet.

N° **18**. Cour avec constructions curieuses.

N° **4**. Balcon.

N° **1**. A conservé son caractère.

N° **2. Rue de la Bastille** (1866). S'appela petite rue St-Antoine avant 1877. Au 9 s'ouvre la rue Jean-Beausire.

## *Rue Jean-Beausire.*

Rue de l'Épargne au XIVe siècle, puis rue du Rempart, et des Tournelles. Nom en mémoire d'un contrôleur général des bâtiments du Roi (1658-1743).

N° **11**. Vieille maison et curieux **Passage Jean-Beausire** allant 12, rue des Tournelles.

N° **19**. **Impasse Jean-Beausire.**

## *Boulevard Beaumarchais.*

(Côté impair de la partie située entre la rue du Pas-de-la-Mule et la place de la Bastille.)

N° **25**. Emplacement du théâtre Beaumarchais, construit en 1834 en 43 jours et ouvert en 1835 sous le nom de Théâtre de la Porte-St-Antoine. Théâtre Beaumarchais (1842). Opéra-Bouffe-Français (1843-1845). Fantaisies-Parisiennes. Disparu vers 1880.

* **23** et **21**. Hôtel de Hardouin-Mansart, fils adoptif de l'architecte (1690). Ninon de Lenclos en fut locataire, et y mourut en 1707. A la mort de Jean Hardouin-Mansart en 1708, l'hôtel passa à Jacques Hardouin-Mansart, comte de Sagonne, puis en 1769 au comte de Noailles, duc de Mouchy. (Belles boiseries et plafonds de Lebrun et Mignard représentant une Assemblée des Dieux.) Autre entrée 28, rue des Tournelles.

N° **3**. Enseigne des 4 Sergents de la Rochelle. Le fondateur de ce restaurant, M. Dumont, avait été inculpé dans l'affaire Bories, Goubin, Raoulx et Pommier.

## *Place de la Bastille.*

La place fut créée en 1792, sur l'emplacement de la Bastille St-Antoine dont nous ne pouvons ici faire un historique détaillé.

La Bastille fut primitivement un château fort dont le but était de renforcer l'enceinte et de protéger l'hôtel royal de St-Pol. La première pierre en fut posée, en 1370, par Hugues Aubriot, prévôt du roi. C'était un rectangle long, flanqué de huit tours hautes de 23 mètres, reliées par d'épaisses courtines d'égale longueur. Sous Henri II, la Bastille, appuyée à l'enceinte, fut renforcée vers la campagne par un bastion triangulaire où se trouvaient les jardins du gouverneur. Une ligne de pavés blancs, sur la place, nous indique le périmètre de la forteresse, mais pour bien en reconstituer l'emplacement il faut faire abstraction des dernières maisons de la rue St-Antoine et du boulevard Henri-IV.

La Bastille, qui compta parmi ses gouverneurs, ou capitaines comme on disait, Jean de Montaigu, et au moment de la domination anglaise le duc d'Exeter, Falstaff, Talbot, joua un certain rôle dans la seconde partie de la guerre de Cent Ans et dans la Ligue du Bien Public, mais elle perdit peu à peu son caractère de forteresse à cause du développement du Faubourg St-Antoine qui la cerna. Plus tard, pourtant, elle joua de nouveau un rôle militaire, lorsqu'en 1652, Mlle de Montpensier sauva Condé en faisant tirer sur les troupes royales les canons de la forteresse.

Primitivement la Bastille n'était pas une prison, mais elle le devint dès le règne de Charles VI, tout en restant une citadelle militaire. Sous Henri IV on y gardait le

Trésor royal. Ce ne fut que sous Richelieu que la Bastille devint prison royale d'État, et une lettre de cachet suffisait pour y être enfermé. Lorsqu'on eut rasé, sous Louis XIV, les anciennes fortifications, la Bastille subsista comme un fort isolé et, dit M. Charles Normand, « son cachet de géôle royale se précisa chaque jour plus nettement à mesure que son but militaire disparaissait ». Chacune des tours (qui portaient les noms de tours de la Chapelle, du Trésor, du Puits, de la Comté, de la Bazinière, de la Bertaudière, de la Liberté, du Coin) était divisée en cinq étages. Au bas étaient les cachots humides réservés aux gens de basse classe; en haut les chambres, dites calottes, où on souffrait du froid ou de la chaleur suivant les saisons. Dans les étages intermédiaires se trouvaient des chambres hautes, convenables, et parfois luxueuses.

Leclerc du Tremblay, frère du Père Joseph, en fut le geôlier. Parmi les prisonniers célèbres que compta la Bastille citons : le cardinal de La Balue, Bernard de Palissy qui y mourut en 1590, le maréchal de Biron qui y fut décapité, la maréchale d'Ancre, Bassompierre, Bussy-Rabutin, Mathioli, l'homme au masque de fer, Fouquet, Pélisson qui y apprivoisa une araignée, Lally-Tollendal, etc. Sous la Régence on y incarcéra des accusés compromis dans la conspiration de Cellamare, parmi lesquels se trouvait Mlle de Launay qui s'appela plus tard Mme de Staal (1718). Le jeune duc de Richelieu y fut enfermé deux fois. Citons encore : La Bourdonnais; le comte de Belle-Isle; le marquis de Sade; le prince de Courlande; Marmontel en 1759; l'abbé Morellet en 1760; Voltaire qui y fut enfermé deux fois en 1717 et en 1726; Cagliostro et sa femme Lorenza Feliciani; le cardinal de Rohan; Mme de Lamotte; Nicole Leguay,

dite baronne d'Oliva, qui épousa Toussaint de Beausire, et le célèbre Latude, qui n'était en somme qu'un simple chevalier d'industrie, mais dont nous nous permettrons de rappeler ici la vie mouvementée, car son souvenir est généralement intimement lié à celui de la Bastille.

Latude s'appelait simplement Jean Henri, et était enfant illégitime d'un père inconnu. Il prit le nom de Danry. Enfermé à la Bastille en 1749 pour sa lettre à Mme de Pompadour (lettre qui n'était qu'un essai de chantage), il fut transféré à Vincennes d'où il s'échappa, et remis à la Bastille. Il s'en évada en 1756, ainsi que son compagnon Allègre, avec la fameuse échelle de corde conservée au musée Carnavalet. Repris à Amsterdam, il fut de nouveau enfermé à la Bastille, puis à Vincennes en 1764. Il s'en échappa de nouveau. Repincé il fut transféré à Charenton en 1775, d'où il sortit en 1777, pour être remis peu après à Bicêtre comme escroc. Il fut remis en liberté en 1784, grâce à Mme Legros, chez laquelle il vint habiter; puis il alla chez le chevalier de Pougens, fils du prince de Conti, et mourut en 1805 à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir fatigué tout le monde de ses éternelles doléances.

Jusqu'aux si intéressants travaux de M. Funck-Brentano, on se faisait une opinion très fausse sur le régime de la prison, opinion qui s'était formée sur les mémoires de Renneville qui n'était qu'un fripon, sur ceux de Latude qui n'était qu'un chevalier d'industrie, et sur ceux de Linguet, cet avocat-journaliste de mauvaise foi. Nous savons maintenant, d'après des pièces originales, que la Bastille était en somme une prison de luxe et très confortable. Le gouverneur recevait à sa table les prisonniers, non seulement ceux de marque, mais les plus modestes. D'ailleurs les repas étaient toujours copieux, et nous

voyons Latude se plaindre avec amertume que les poulets servis ne fussent pas piqués. Les prisonniers avaient souvent la liberté de se promener dans l'intérieur, de se voir, de s'y meubler luxueusement. Des idylles s'y ébauchaient. A la veille de la Révolution on n'y enfermait presque plus personne, et comme elle coûtait fort cher Necker songeait à la supprimer par raison d'économie.

Telle était la fameuse Bastille dont le peuple s'empara le 14 juillet 1789. Il y avait en tout à cette époque 7 détenus : 4 faussaires, 2 fous et un autre prisonnier coupable d'un crime monstrueux. Le gouverneur M. de Launay fut massacré et son corps traîné jusqu'à l'Hôtel de Ville. Le but des « vainqueurs de la Bastille », qui en somme n'enfoncèrent qu'une porte ouverte, était de s'emparer des armes, dont la Bastille renfermait un important magasin. La vieille forteresse fut démolie et sur son emplacement on plaça un écriteau avec ces mots : « Ici on danse. »

L'entrepreneur des démolitions fut un maître maçon nommé Palloy. Il vendit les morceaux de pierre comme souvenirs, et fit faire de nombreuses réductions du vieux donjon. (On peut voir un exemplaire de ces réductions au musée Carnavalet, et un autre aux Archives, où sont également les clefs de la Bastille.) On se servit également des matériaux provenant de la Bastille pour la construction de la partie supérieure du pont de la Concorde. Le 18 septembre 1791, le citoyen Palloy organisa une sorte de théâtre de verdure sur l'emplacement de la Bastille. Cette fête, dite de la Constitution, qui fut donnée avec le concours de Boursault et des artistes du théâtre de Molière, ne fut pas réussie, et Palloy ne fit pas ses frais. L'échafaud s'y dressa un seul jour, le 14 juin 1794.

La place fut décidée en 1792, et commença à être exécutée en 1803 sur un plan donné par Chaptal, ministre de l'intérieur. Ce plan comprenait la création du canal, et l'établissement d'une place circulaire. On pensa d'abord à y ériger un arc de triomphe à la gloire de la Grande Armée. En décembre 1808 on posa la première pierre d'une fontaine monumentale. Un décret de 1810 ordonna que cette fontaine se composerait d'un éléphant en bronze, surmonté d'une tour, exécuté avec les canons pris aux Espagnols. Le modèle de cet éléphant, en charpente armée de fer et recouverte de plâtre, fut construit sur la rive orientale du canal, sur l'emplacement de la gare de Vincennes, mais heureusement le projet fut abandonné et l'éléphant tomba en ruines. Sa carcasse devint la demeure de plusieurs milliers de rats et ses débris disparurent un peu avant l'achèvement de la colonne. En 1814 on avait fait élever la voûte au-dessus du canal.

La première pierre de la Colonne, dite de Juillet, fut posée en 1831 par Louis-Philippe. Elle est l'œuvre de Duc et Allavoine. Le lion et le coq sont de Barye, le Génie de la Liberté est d'A. Dumont. Le bassin de la fontaine qui avait été commencée en 1808 et qui était restée inachevée sert de soubassement à la Colonne qui fut achevée en 1840. Les noms de 380 victimes de Juillet ont été burinés sur le fût. En 1840 on transporta dans le caveau qui se trouve au-dessous de la colonne les restes des victimes de Juillet qui étaient en différents endroits. Une grande partie des combattants avaient été enfouis près du Louvre, là où est la statue de Velasquez, et ces restes avaient été mélangés avec ceux de quelques momies égyptiennes qui s'étaient décomposées et dont le musée avait dû se défaire. Il est donc possible que le caveau qui renferme les restes des 380 victimes de Juillet

renferme également quelques restes d'Égyptiens. Ce caveau renferme en outre les restes de 430 victimes de 1848. En 1848 le peuple brûla à côté de la colonne le trône de Louis-Philippe. (Les gardiens du caveau montrent la nacelle du ballon de Gambetta(?)) La colonne à 51 mètres de hauteur. Si on veut se donner la peine d'en monter les 239 marches, on a du sommet une vue intéressante sur les alentours. La colonne reçut de nombreux projectiles pendant la guerre et fut réparée après 1871.

N° 1. Au brave Crillon.

N° 3. Plan de la Bastille et inscription : « A nos pères de 1789, à ceux qui ont conquis nos libertés ».

N° 3. Au Canon de la Bastille. (Canon comme enseigne.)

C'est sur la place de la Bastille que le Gouvernement provisoire proclama la République le 27 février 1848.

## *Rue St-Antoine.*

Doit son nom à l'abbaye de St-Antoine. Elle s'est dite partiellement et passagèrement, au XIIe et au XIVe siècles, rue de la Porte-Baudeer, du Pont-Perrin, de l'Aigle (à cause d'une enseigne). La partie Est de la rue François-Miron en faisait partie avant 1865. La rue St-Antoine, une des plus anciennes de Paris, tient une place particulière dans l'histoire du protestantisme parisien. C'est par cette rue que les huguenots se rendaient à Charenton, au temple qu'Henri IV leur avait assigné. De tout temps la rue prit part à toutes les réjouissances populaires. et jadis toutes les fenêtres servaient de loges au spectacle des courses de bagues. Elle fut le théâtre de combats meurtriers en 1830 et en 1848.

La porte St-Antoine, construite par Étienne Marcel, faisait partie, sous Charles V, de l'enceinte. Elle se trouvait à l'entrée de la rue à la hauteur de la rue Jean-Beausire. Sous Henri III cette porte fut déplacée et reportée au delà des fossés de la Bastille et décorée par Jean Goujon. Elle fut remaniée en 1672 par Blondel et démolie en 1788. Une partie servit à décorer les jardins de Beaumarchais.

N° **5**. Inscription signalant l'emplacement de l'avant-cour de la Bastille par laquelle le peuple pénétra le 14 juillet 1789.

N° **7**. Vieille maison : A la Renommée de la Friture. (Enseigne.) — Le 9 à côté (aux Vendanges de Bourgogne) est un vieux restaurant.

N° **11**. A la Gerbe d'Or. (Enseigne.) (1776.)

En face s'élève la statue de Beaumarchais par Clausade (1895).

N° **13**. Fenêtres assez curieuses.

* N° **17**. Emplacement d'une partie de l'hôtel de Cossé (1572), où mourut, en 1578, Quélus. En 1619 la baronne de Chantal fit venir à Paris les Filles de la Visitation-Sainte-Marie, qui achetèrent, en 1629, l'hôtel de Cossé. Le commandeur de Silery posa la première pierre de la chapelle dénommée Notre-Dame des Anges (1632). Mansard en fut l'architecte, et s'inspira de N.-D. de la Rotonde de Rome. Le couvent qui s'étendait entre l'hôtel de Mayenne et l'hôtel de Lesdiguières, et au sud jusqu'à la rue de la Cerisaie à peu près, fut supprimé en 1790. (La rue Castex a été percée au travers.) St Vincent de Paul y fut confesseur pendant dix-huit ans. Les bâtiments furent vendus sauf la chapelle qui est devenue temple protestant depuis 1802, sous le nom d'église Ste-Marie. Fouquet y fut enterré ainsi que son père et

son fils, Mme de Chantal, et les membres de la famille de Coulanges, le marquis de Sévigné, époux de la marquise qui repose à Grignan, etc.

Cette église est remarquable par son architecture, et se compose uniquement d'un dôme soutenu par quatre arcs entre lesquels des pilastres corinthiens supportent une grande corniche régnant dans le pourtour. Pendant la Révolution, la chapelle fut transformée en club, et on voit encore un bonnet phrygien sculpté au-dessus d'une porte latérale. Après les événements de la Commune Varcollier la restaura. A côté d'une des colonnes corinthiennes qui encadrent la porte d'entrée, ancienne inscription : « Loix et Actes de l'Autorité publique ».

N° **12**. Au Petit Phare de la Bastille. (Enseigne.)

N° **16** et **18**. Cours curieuses.

N° **20**. A la Herse d'Or. (Enseigne.)

* N° **20**. Hôtel dit de Mayenne et d'Ormesson.

Sur cet emplacement ainsi que sur celui de la Visitation s'élevait jadis l'hôtel du Petit-Musc et la maison dite du Pont-Perrin, ainsi appelée parce qu'ici on franchissait l'égout à ciel ouvert. En 1312 ces deux hôtels n'en formaient qu'un seul qui appartenait à Louis I^er^, duc de Bourbon, petit-fils de St Louis. Cet hôtel dit du Petit-Bourbon fut vendu à Charles V pour agrandir l'hôtel St-Pol. Charles VI rebâtit l'hôtel du Petit-Musc qui devint alors Hôtel-Neuf et qui fut habité quelque temps par Charles VII et Louis XI. Il fut ensuite à Anne de Bretagne avant son mariage avec Charles VIII, puis fut possédé par le prince d'Orange, et devint hôtel d'Étampes. Achetée en 1554 par Diane de Poitiers. L'hôtel d'Étampes ne comprenait qu'une partie de l'Hôtel-Neuf reconstruit par Charles VI; l'autre partie était occupée par Philibert Delorme et Germain Pilon.

L'hôtel de Diane de Poitiers devint ensuite hôtel de Boissy. D'après M. de Ménorval l'hôtel actuel aurait été construit après 1560 pour Diane de Poitiers, par le vieux Jacques Ier Androuet du Cerceau, le célèbre graveur, et l'hôtel se serait appelé hôtel de Mayenne vingt ans après. D'après Jacques Dubreul (*Théâtre des Antiquitéz de Paris*) l'hôtel n'aurait été bâti que pour le fils de Mayenne, le duc d'Aiguillon, au commencement du XVIIe siècle. On y montre, quoiqu'il en soit, la chambre dite de la Ligue, où on résolut, dit-on, l'assassinat de Henri III, le mariage de Mayenne avec l'Infante d'Espagne, et l'exclusion des Bourbons à jamais.

Henri de Lorraine, duc de Mayenne et d'Aiguillon, fils du lieutenant général du royaume sous la Ligue, céda l'hôtel en 1621 à son cousin Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, qui mourut en 1660. Montauron, le célèbre courtisan de Richelieu, y habita. En 1703 l'hôtel était possédé par la veuve de François-Marie de Lorraine, comte de Lillebonne, qui y habitait avec ses deux filles, et son frère, le prince de Vaudémont, à partir de 1707. En 1708 l'hôtel fut transformé et rajeuni par Germain Boffrand. Mme d'Épinoy, fille de Mme de Lillebonne, légua l'hôtel à Mme de Marsan (Marie-Louise de Rohan) (1748). En 1759 l'hôtel fut vendu à Marie-François Le Fèvre d'Ormesson, contrôleur général des finances, et fut dit hôtel d'Ormesson jusqu'en 1812. Acheté par M. Favart, il devint pension Favart. En 1870 : École des Francs-Bourgeois dirigée jusqu'à ces dernières années par les frères de la Doctrine Chrétienne. Le propriétaire actuel est M. le marquis du Bourg.

Cet hôtel a bien le cachet du début du XVIIe siècle. Façade avec deux ordres de pilastres toscans et ioniques. Porte à gros clous. Dans la cour, qui a été peinte pour

imiter la brique, tourelle en encorbellement. Escalier avec voûtes en briques et pierres, et tympan sculpté représentant une Pallas assise. Plafond à solives dans une des pièces. Malheureusement des beaux panneaux qui décoraient une des salles ont été vendus en 1882 à M. Cahen d'Anvers. Dans la cour se trouve un buste du Père Joseph (1825-1897), fondateur de l'Institut des Frères de la Doctrine chrétienne.

N° **28. Impasse Guéménée.** Date du XV^e^ siècle. Rue des Filles-de-la-Croix en 1646, et antérieurement cul-de-sac du Ha !-Ha ! Elle servait de dégagement à l'hôtel du prince de Rohan-Guéménée (6, place des Vosges). Au 4 était le couvent des Filles-de-la-Croix fondé en 1643 par Marie Lhuillier de Villeneuve. On y enfermait, par lettre de cachet, les jeunes filles d'esprit romanesque, les dames d'humeur légère, les pupilles gênantes, etc. Le couvent fut supprimé en 1790. Au 8 (Cour Bérard), hôtel avec mascaron et curieux balcon plaqué. Dans cette maison se trouve une curieuse rampe d'escalier en fer forgé du XVII^e^ siècle, continuée par une rampe de bois. Au 5, porte à clous.

N° **32.** Balcon. Cour curieuse. Escalier.

N° **33.** Enseigne du Petit Moulin. Maison peinturlurée en bleu.

N° **37.** Enseigne de la Botte Dorée.

N° **34.** Enseigne du Parasol Chinois.

N° **36. Rue de Birague.** Rue Royale-St-Antoine (1605), puis rue du Pavillon-du-Roi, des Fédérés, et rue de Birague en 1864. Doit son nom au cardinal René de Birague (1507-1583), chancelier de France, qui avait fait achever dans le voisinage la fontaine dite de Birague, démolie en 1857 par la rue de Rivoli. Au 2, maison à pignon. Au 10 mourut Lakanal en 1845. (Inscription.)

Le 14 a l'aspect d'un ancien hôtel. (Cour assez intéressante, escalier, ferrures.) Au 16 est mort, en 1852, le sculpteur J.-J. Feuchère. Au 11 *bis*, est la maison où naquit Mme de Sévigné le 6 février 1626 (dépendance du 1, place des Vosges). Au 7, façade assez intéressante.

N° **45**. Assez curieux. (Ancien hôtel des Maillets.) Au 47, balcon.

N° **40**. Les numéros 40, 42, 44 et une partie du 46 représentent l'ancien fief du Grand et Petit Chaumont qui appartenait, en 1612, aux Binars, et, en 1753, à Le Pelletier de Beaupré, premier président au Grand Conseil. On a retrouvé au 46 une pierre, transportée actuellement au musée Carnavalet, qui indiquait la limite du fief.

N° **46**. Fut possédé par J.-B. de La Michodière, conseiller du Roi, qui fut prévôt des marchands, mais n'y habita pas. Cette maison est formée des anciens numéros 159 et 161. L'ancien 159 appartenait, avant la Révolution, à Mme de La Trémoïlle, princesse de Talmond. Bien national en 1792. Rendu à la princesse en 1800. La marquise de La Rochejacquelin, légataire, vend en 1836 à J.-B. Gourrich. Aujourd'hui famille Émery. Cette maison possédait des boiseries intéressantes. Reconstruite en partie en 1906. (Escalier.)

N° **49**. Enseigne du Sanglier.

N° **56**. Au Cadran d'Or (Enseigne.)

N° **57**. Ferrures de fenêtres assez intéressantes au deuxième étage.

* N° **62**. Hôtel de Sully. Construit, en 1624, par Jean Androuet du Cerceau, petit-fils de Jacques Ier Androuet du Cerceau, pour Gallet, agioteur et contrôleur des finances. Ruiné par le jeu, Gallet le perdit sur un coup

de dé, d'après Germain Brice. Jean Habert, sieur du Mesnil (1627). Rolland de Neufbourg (1628). Sa veuve, et son beau-frère, M. du Vigean, terminèrent la façade et ce furent eux qui vendirent à Sully en 1634. On raconte que Sully, le grand ministre de Henri IV, passait presque toutes ses soirées chez lui avec des femmes de mauvaise compagnie. L'hôtel communiquait d'ailleurs, par les jardins, avec le charmant petit hôtel Sully qui existe toujours et dont l'entrée est au 7 de la place des Vosges. La femme de Sully, Rachel de Cochefilet, mourut dans le grand hôtel en 1659. L'hôtel fut habité par le fils du grand ministre, Sully comte d'Orval, écuyer d'Anne d'Autriche. L'hôtel resta dans la famille Sully jusqu'en 1752. Antoine Turgot de Ste-Claire, conseiller au Parlement et cousin au huitième degré du ministre de Louis XVI, y mourut en 1771 et laissa l'hôtel à sa fille unique, Charlotte-Antoinette Turgot, veuve depuis 1764 de René-Gabriel de Boisgelin, brigadier des armées du Roi, et c'est ainsi qu'au moment de la Révolution l'hôtel s'appelait hôtel de Boisgelin. Vendu en 1796 par Mme de Boisgelin à François Dupré. Remis en vente par expropriation forcée en 1800 et acquis par le sieur Jean Cadrès.

La façade sur la rue a été malheureusement déshonorée par un bâtiment parasite construit entre les deux pavillons. Les bas-reliefs de la belle cour figurent les Quatre Saisons et les Quatre Éléments. La façade sur le jardin est identique à celle de la cour, et à l'est se trouve un mur décoré d'arcatures avec niches et statues. (Voir l'escalier, la chambre de Sully.) L'intérieur a été réparti entre de nombreuses industries. Depuis 1909 s'y trouve le siège de la Société des Amis des Monuments Parisiens. M. C. Normand, président de la Société, y

habite et y a disposé entr'autres souvenirs parisiens un placard de Mme Récamier, provenant de l'Abbaye-aux-Bois, un grille de la maison de Lulli, etc.

N° **81.** Assez curieux.

N° **86. Rue Caron** (1784). Ex-rue du Colombier. Nom en mémoire de l'architecte, auteur du projet du marché Ste-Catherine, ouvert en 1770. Au 5 et au 6, inscriptions : Rue Neuve-du-Colombier. Au 9, inscription ancienne : Rue Caron. Au 6, inscription : rue d'Ormesson.

N° **87** *bis*. Là se trouvait l'ancienne enseigne de la Truie qui file, rappelant une charcuterie déjà célèbre au XVIe siècle qui se trouvait rue du Marché-aux-Poirées. L'enseigne du XVIIe siècle est à Carnavalet. C'est aujourd'hui une boucherie. La maison fut incendiée en 1868.

N° **95.** Maison du XVIe siècle. Au 97, mascarons.

* N° **99.** Église St-Paul-St-Louis.

En 1582 les Jésuites, installés à côté dans l'hôtel de la Rochepot, avaient jeté les fondements d'une petite chapelle dédiée à St Louis. Cette chapelle, qui mesurait à peine 30 mètres dans sa plus grande dimension, était appliquée contre le flanc gauche de l'église actuelle et s'ouvrait directement sur la rue St-Antoine. En 1594 les Jésuites furent remplacés par les Jéronymites, mais ils revinrent après l'édit de 1604. En 1627, Louis XIII, en présence du cardinal de Gondi, posa la première pierre de l'église actuelle dédiée à St Louis, et il contribua à payer une partie de la dépense sur sa cassette. L'édifice fut commencé sur les plans du Père Martellange, continué sur ceux de son confrère, le P. François Derrand, et achevé sur ceux du Père Turmel en 1641. Richelieu, qui avait fait exécuter le portail à ses frais, y célébra la

première messe le 9 mai 1641 et la chapelle fut consacrée officiellement en 1676 par François Faure, évêque d'Amiens. La chapelle devint la propriété des Genovéfains, ou chanoines réguliers de Ste-Catherine du Val des Escholiers, de 1767 à la Révolution. Les membres du Tiers État s'y réunirent et c'est là que le 21 avril 1789 furent arrêtées les doléances destinées à être soumises aux États généraux. En 1791, la chapelle St-Louis-la-Culture, comme on disait, devint le siège de la Société des Amis de la Constitution monarchique, puis la Convention y installa un dépôt de livres provenant des bibliothèques des couvents de Paris. La masse des douze cent mille volumes s'élevait jusqu'à la voûte, et cette affectation permit de protéger en partie la chapelle contre le vandalisme révolutionaire. Elle fut rendue au culte en 1802 et devint paroisse sous le nom de St-Paul-St-Louis, en souvenir de la vieille église abattue de la rue St-Paul. L'église eut encore à souffrir du vandalisme en 1831 et en 1871. Aucune église de Paris ne fut plus resplendissante de richesses.

L'église St-Paul-St-Louis est construite sur le modèle de l'église du Gésu de Rome, de l'architecte Vignole. La façade, qui a été restaurée en 1888, se compose de trois ordres superposés, deux corinthiens et un troisième composite formant tabernacle au-dessus des deux autres et soutenu par des contreforts en forme de volutes hors d'échelle, signe caractéristique de ce genre d'architecture dit style jésuite. Au-dessus du portique principal se trouvaient les armes de Richelieu avec une dédicace, anéantie pendant la Révolution. L'horloge était, en 1627, sur la façade de l'ancienne église St-Paul; elle fut transportée en 1799 aux Arts et Métiers, lors de la démolition de la vieille église, et replacée ici en 1805.

L'intérieur est remarquable par la richesse et la profusion de ses sculptures, ses arceaux, ses pilastres, ses voûtes à caissons, ses tribunes, son dôme, le tout dans un goût un peu surchargé. Avant la Révolution l'église possédait le cœur de Louis XIII et celui de Louis XIV. Pour le premier, le sculpteur Jacques Sarazin avait élevé un cénotaphe de marbre, de bronze et d'argent, commandé par Anne d'Autriche. Le Régent avait fait exécuter par Coustou un monument semblable pour le cœur de Louis XIV. (La dépense fut de six cent mille livres.) Ces deux monuments royaux furent soustraits pendant quelque temps aux recherches de la Commission de la Convention par Lenoir, mais en 1804, ils furent réclamés par Denon et les quatre anges d'argent entrèrent dans la confection de la statue de la Paix de Chaudet. L'église possédait en outre le cœur et le magnifique mausolée du grand Condé par Sarazin, le cœur du duc du Maine qui n'échappa pas à la profanation, le mausolée de Birague par Germain Pilon, que les Genovéfains avaient transporté de leur ancienne église.

L'église possède encore un bas-relief de Michel Anguier, en bronze doré, derrière le maître-autel isolé à la romaine; une Vierge assise de Germain Pilon (restaurée); un tableau de Simon Vouet représentant Louis XIII présentant à St Louis le modèle de l'église St-Paul; le Christ au Jardin des Oliviers par Delacroix, des belles boiseries gâtées par un horrible badigeon jaunâtre, etc. Les coquilles qui servent de bénitiers ont été données par Victor Hugo à l'occasion du baptême de son premier enfant. La sacristie est intéressante et renferme des armoires et bahuts des XVIIe et XVIIIe siècles avec peintures de Philippe de Champaigne encastrées, un Christ janséniste provenant de la chapelle de la Bastille, et les

portraits des anciens curés. La chapelle des catéchismes, derrière la sacristie, date de 1835 : elle n'offre aucun intérêt. (On y prêche en breton le quatrième dimanche de chaque mois.)

Bourdaloue, qui prononça dans cette église l'oraison funèbre du grand Condé, y est enterré, ainsi que Daniel Huet, l'érudit évêque d'Avranches, le duc de La Meilleraye mort à l'Arsenal, plusieurs membres de la famille de La Tour d'Auvergne, de la famille de Valencay, dont nous voyons les armes sur un vitrail au-dessus de la porte qui mène à la sacristie, etc., etc.

L'église possède de très curieux souterrains (qui ne sont pas publics). Les Jésuites y furent enterrés en pleine terre sans autre marque extérieure qu'une modeste plaque de plomb accrochée au mur, parmi lesquelles il m'a été permis d'y déchiffrer celle de l'évêque d'Avranches (Huet).

Les ossements ont été réunis ensemble dans un vaste sarcophage découvert. Dans un autre caveau se trouvent de nombreux cercueils en plomb de forme égyptienne. Lors de la démolition de leur couvent, les Genovéfains transportèrent dans leur nouvelle chapelle St-Louis les cercueils de la famille d'Orgemont et ceux de la famille de Champrond, parmi lesquels se trouvait celui de la marquise du Deffand, etc.

On raconte qu'au moment de la Révolution, l'architecte Petit-Radel, chargé de la surveillance de l'opération de la destruction des monuments funéraires, donna le cœur de Louis XIV au peintre St-Martin, qui acheta également celui de Louis XIII. Les peintres recherchaient les cœurs embaumés pour en extraire une couleur brune qui provenait des aromates. Le peintre Drolling acheta onze cœurs, celui de Marie-Thérèse, de la

duchesse de Bourgogne, du Régent, de Mme Henriette, etc. Si cette version est exacte, les parcelles des cœurs de ces personnages seraient sur les tableaux de St-Martin et de Drolling, mais naturellement nous ne garantissons pas l'authenticité de cette version. En face de l'église St-Paul se trouvait la fontaine de Birague (1577) qui fut réédifiée en 1907 et qui disparut en 1856.

N° **101**. Lycée Charlemagne (1804). Il occupe une partie de l'emplacement où s'élevaient autrefois l'hôtel de la Rochepot, résidence des Montmorency, et celui des Marmousets ou du Porc-Épic qui fut successivement habité par H. Aubriot, Louis d'Orléans et l'amiral de Graville.

Les deux hôtels étaient séparés par le mur de Philippe Auguste. La porte Baudels ou Baudoyer du XIIIe siècle, devenue porte St-Antoine de l'enceinte, se trouvait à la place de la grille du lycée. Le mur longeant le couloir d'entrée est l'ancien mur de l'enceinte. Ce mur se prolongeait ensuite en ligne droite jusqu'à la Seine où il aboutissait à la tour Barbeau. Entre la porte Baudoyer et la poterne St-Paul (rue Charlemagne) se trouvait une seule tour qui s'élevait en face du chœur de l'église et qui, après avoir reçu un escalier du temps des Jésuites, fut remplacée par le grand escalier d'honneur actuel du lycée. Le lycée est divisé en deux corps de logis par l'axe du mur de Philippe Auguste. A l'ouest de la première cour se trouvent les classes (terrain du Porc-Épic), à l'est la bibliothèque et l'économat occupent les terrains de la Rochepot. Cet hôtel de la Rochepot avait été acquis par le cardinal Anne de Montmorency et donné aux Jésuites par le cardinal de Bourbon en 1580. Ils en firent leur maison professe. Après l'attentat de Jean Châtel (1594), suivi bientôt de l'expulsion de l'ordre des

Jésuites, l'ancien hôtel de la Rochepot fut affecté par le roi au logement des artistes et c'est ainsi qu'il abrita le tapissier Girard Laurent, le sculpteur Barthélemy Tremblay, etc. Les Jésuites, rappelés en 1604, reprirent leur maison, et plus puissants que jamais donnèrent à leur maison professe un développement considérable. Après 1618 ils franchissent l'ancien mur d'enceinte, achètent diverses maisons et hôtels, et finalement, en 1629, font l'acquisition de l'ancien hôtel du Porc-Épic qui appartenait alors au sieur Mauran, conseiller du Roi, et construisent un nouveau bâtiment. La maison professe s'installa dans sa nouvelle acquisition entre 1640 et 1650. Le nouvel édifice était magnifiquement décoré. Bourdaloue y habita. Le père Lachaise y mourut. (Son appartement est la bibliothèque actuelle.) Nous avons vu que l'église St-Paul-St-Louis, était l'ancienne chapelle de la maison professe. Après l'expulsion des Jésuites la maison resta quelque temps sans habitants, puis les Genovéfains de Ste-Catherine du Val des Escholiers vinrent s'y installer en 1767. Ils y restèrent jusqu'à la suppression des ordres religieux. En 1795 la Convention y établit une des trois grandes écoles centrales. Lycée en 1804. Lakanal y logeait à cette époque. Le lycée compta parmi ses élèves : About, Buffet, G. Doré, Th. Gautier, Michelet, F. Sarcey, A. Thierry, A. Vacquerie, V. Hugo, Maxime du Camp, Laurent Pichat, etc.

Le peintre Gherardini avait, à l'époque des Jésuites, décoré de fresques le plafond de la bibliothèque. Il en reste quelques vestiges. Le gigantesque escalier possède une intéressante Assomption peinte au plafond.

N° **103**. Maison curieuse. Attributs sculptés au deuxième étage.

N° **111**. La cour dans le fond est assez intéressante. (Escalier.)

N° **115**. Porte à clous. Lucarne du XVIe siècle.

N° **117**. Vieille et curieuse maison avec lucarne. Fut salle Rivoli (bal populaire). Servait jadis de lieu de réunions politiques présidées souvent par Louise Michel, dite la Vierge Rouge. Actuellement annexe du magasin Le Bûcheron. (Porte.)

N° **119**. Entrée du passage Charlemagne. (Voir rue Charlemagne.)

N° **133**. Maison Séguier. Appartenait en 1721 à Louis-Anne Séguier, par une donation que lui avait faite son père, Claude-Alexis Séguier. Antoine-Louis Séguier, académicien et ancien avocat général au Parlement, vendit la maison en 1791 à M. Devicques. En 1756 la maison fut louée à Élisabeth Mignot, veuve de Nicolas-Joseph de Dompierre, seigneur de Fontaine. (C'était la sœur de Voltaire et la mère de Mme Denis.) En 1727 la maison était louée à Anne de Jassaud, marquise de Roncherolles. Le beau balcon supporté par des chimères a été construit par une autorisation de 1728. (Jolie porte. Escalier Louis XIII en bois au fond de la cour.)

N° **137**. Assez curieuse construction au coin de la rue de Fourcy.

# RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

## DES RUES DU IVe ARRONDISSEMENT


Adolphe-Adam, 88.
Agrippa-d'Aubigné, 36.
Anjou (quai d'), 26.
Archevêché (pont de l'), 16.
Archevêché (quai de l'), 16.
Archevêché (sq.), 16.
Archives (des), 109.
Arcole (pont d'), 20.
Arcole (d'), 20.
Arsenal (port de l'), 40.
Arsenal (de l'), 40.
Aubé, 7.
Aubriot, 108.
Aubry-le-Boucher, 133.
Ave-Maria (de l'), 63.

Barres (des), 79.
Bassompierre, 41.
Bastille (pl. de la), 157.
Bastille (de la), 156.
Baudoyer (pl.), 77.
Baudroirie (imp. de la), 122.
Beaubourg, 120.
Beaumarchais (boul.), 156.
Beautreillis, 45.
Bérard (cour), 166.
Béthune (quai de), 33.
Birague (de), 166.
Blancs-Manteaux (des), 105.
Bœuf (imp. du), 124.
Bourbon (quai de), 30.
Bourdon (boul.), 40.
Bourg-Tibourg (du), 93.
Boutarel, 22.
Bretonvilliers (de), 24.
Brisemiche, 123.
Brissac (de), 38.
Brosse (de), 83.
Budé, 23.

Caron, 169.
Castex, 43.
Célestins (port des), 65.
Célestins (quai des), 65.
Cerisaie (de la), 41.
Change (pont au), 88.
Chanoinesse, 17.
Chantres (des), 18.
Charlemagne (pass.), 57.
Charlemagne, 56.
Charles V, 48.
Châtelet (pl. du), 89.
Cité (quai de la), 8.
Cité (de la), 10.
Cloche-Perce, 75.
Cloître-N.-Dame (du), 17.
Cloître-St-Merri (du), 128.
Coligny, 37.
Colombe (de la), 19.
Coq (imp. du), 114.
Coutellerie (de la), 92.
Crillon, 38.

Deux-Ponts (des), 30.
Double (pont au), 16.

Ecouffes (des), 94.
Eginhard, 55.
Estacade (passerelle de l'), 35.
Étuves (des), 120.

Fauconnier (du), 63.
Ferdinand-Duval, 95.
Figuier (du), 61.
Fleurs (quai aux), 20.
Fourcy (de), 68.
François-Miron, 73.
Francs-Bourgeois (des), 138.

Geoffroy-l'Angevin, 119.
Geoffroy-l'Asnier, 71.
Gesvres (quai de), 87.
Grenier-sur-l'Eau, 73.
Guéménée (imp.), 166.
Guépine (imp.), 71.
Guillemites (des), 139.

Henri-IV (boul.), 43.
Henri-IV (port), 36.
Henri-IV (quai), 36.
Hospitalières-St-Gervais (des), 140.
Hôtel-d'Argenson (imp. de l'), 101.
Hôtel-de-Ville (pl. de l'), 84.
Hôtel-de-Ville (pont de l'), 82.
Hôtel-de-Ville (quai de l'), 82.
Hôtel-de-Ville (de l'), 80.
Hyacinthe (imp.), 82.

Jabach (pass.), 125.
Jacques-Cœur, 43.
Jardins (des), 65.
Jarente (de), 143.
Jean-Beausire (imp.), 156.
Jean-Beausire (pass.), 156.
Jean-Beausire, 156.
Jean-du-Bellay, 31.
Jouy (de), 69.
Juges-Consuls (des), 116.
Jules-Cousin, 44.

La-Reynie (de), 132.
Le-Regrattier, 32.
Lesdiguières (de), 42.
Lion (du), 49.
Lobau (de), 83.
Lombards (des), 136.
Louis-Philippe (pont), 83.
Lutèce (de), 7.

Malher, 98.
Marché-des-Blancs-Manteaux (du), 104.
Marché-Ste-Catherine (pl. du), 143.
Marché-Neuf (quai du), 10.
Marie (pont), 30.
Massillon, 18.
Masure (de la), 82.
Mauvais-Garçons (des), 93.
Morland (boul.), 37.
Morland (pont), 37.
Mornay, 40.
Moussy (de), 113.

Necker, 144.
Nicolas-Flamel, 92.
Nonnains-d'Hyères (des), 68.
Notre-Dame (pont), 9.

Orléans (quai d'), 32.
Ormesson (d'), 143.

Palais (boul. du), 4.
Paon-Blanc (du), 81.
Parvis-N.-Dame (pl. du), 11.
Pas-de-la-Mule (du), 154.
Pavée, 96.
Pecquay (pas.), 107.
Pernelle, 92.

Petit-Musc (du), 44.
Petit-Pont (le), 11.
Pierre-au-Lard, 124.
Plâtre (du), 119.
Poissonnerie (imp. de la), 143.
Pont-Louis-Philippe (du), 82.
Poulletier, 29.
Prévôt (du), 61.
Putigneux (imp.), 72.

Quincampoix, 134.

Rambuteau, 138.
Renard (du), 125.
Rivoli (de), 90.
Roi-de-Sicile (du), 99.
Rosiers (des), 104.

Schomberg (de), 36.
Sébastopol (boul. de), 137.
Sévigné (de), 142.
Simon-le-Franc, 122.
Singes (passage des), 102.
Sully (pont de), 35.
Sully (de), 38.
St-Antoine, 162.
St-Bon, 92.
Ste-Croix-de-la Bretonnerie, 111.
Ste-Croix-de-la-Bretonnerie(sq.), 111.
St-Fiacre (imp.), 131.
St-Gervais (pl.), 78.
St-Jacques (square), 91.
St-Louis (pont), 21.
St-Louis-en-l'Ile, 22.
St-Martin, 130.
St-Merri, 124.
St-Michel (pont), 6.
St-Paul (pass.), 56.
St-Pierre (pass.), 55.

Tacherie (de la), 88.
Taille-Pain, 123.
Temple (du), 117.
Tiron, 75,
Tournelle (pont de la), 33.
Tournelles (des), 154.
Trésor (du), 101.
Turenne (de), 145.

Ursins (des), 20.

Venise (de), 121.
Verrerie (de la), 114.
Victoria (av.), 87.
Vieille-du-Temple, 101.
Vosges (pl. des), 146.

1146-09. — Coulommiers. Imprimerie Paul BRODARD.

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00734 3730